NOVEMBRE 1964 • Galaxie • LAUMER • DICK • FARMER • WILLIAMSON et POHL 7

Galaxie

NOVEMBRE 1964

N° 7

2 F 50

INVASION MENTALE par KEITH LAUMER

L'ULTIME RENCONTRE par HARRY HARRISON

LES RECIFS DE L'ESPACE par J. Williamson et F. Pohl





L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

NOVEMBRE 1964
N° 7
2 F 50

SOMMAIRE

ROMAN

NOUVELLES

CHRONIQUE

COUVERTURE DE McKENNA

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9° (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA).

Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9° (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Pour commande de tout numéro antérieur, verser la somme de 2 F 50. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH.

LES RÉCIFS DE

par JACK WILLIAMSON et FREDERIK POHL

Selon le Plan de l'Homme, chaque individu devait être « utile ». Et s'il ne pouvait absolument servir à rien... il restait toujours la Banque des Corps !



L'ESPACE

UN ROMAN EN TROIS PARTIES

ILLUSTRÉ PAR EMSH



PERSONNAGES

STEVE RYELAND a trahi le Plan de l'Homme. Il se sait criminel mais ne se souvient pas de son crime. Autour de son cou, un collier de fer contient une charge explosive qui le détruirait s'il tentait de s'échapper. Il n'a qu'un souvenir extrêmement fragmentaire du forfait qui lui a valu cette condamnation. En compagnie de son camarade d'infortune, Proscrit comme lui,

ODDS OPORTO, Ryeland se voit confier une nouvelle tâche au service du Plan. Quoique toujours prisonnier, il voyage à bord du luxueux train spécial du

PLANIFICATEUR, le grand homme au pouvoir immense. La Machine s'exprime par sa voix et il dirige sans partage le destin des treize milliards d'individus qui constituent la population du globe. Le Planificateur confie à Ryeland la tâche de réaliser un système de propulsion sans réaction qui doit permettre aux forces du Plan de s'étendre dans les Récifs de l'Espace, ces corps célestes à demi mythiques qui tournent autour du système solaire, très au-delà de Pluton.

DONNA CREERY, la ravissante fille du Planificateur, parle également à Ryeland du spatiel, cette étrange créature venue des Récifs de l'Espace et qui semble se propulser sans aucune réaction décelable. En parvenant à destination, Ryeland apprend avec stupeur qu'il dirige un service complet chargé d'étudier le projet pour le compte du Plan de l'Homme. Bien qu'il soit un déclassé, un Proscrit, porteur du collier de fer, il a sous ses ordres des officiers de haut rang et des savants distingués. Sa situation présente un côté paradoxal. Est-il vraiment le directeur du projet... ou simplement l'objet des recherches ? D'autre part, il subit toujours l'obsession de son passé... car il a perdu le souvenir des trois jours les plus importants de sa vie, ceux justement qui auraient dû se graver dans sa mémoire d'une manière indélébile...

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE 7

La nomination de Steve Ryeland à la direction de l'Equipe d'Attaque ne contribua pas à le faire entrer dans les bonnes grâces de ses collègues.

Mais il n'en avait cure, car il avait suffisamment de travail pour occuper son esprit. Oporto se rendait utile. Les talents de calculateur prodige du petit homme économisaient beaucoup de temps au nouveau chef d'Equipe. Ce n'était pas qu'Oporto fût plus rapide qu'un ordinateur ; mais il possédait un avantage sur les systèmes binaires : dans son cas, il n'était pas nécessaire de traduire les problèmes sous forme codée, puis de décoder la solution.

En dernière analyse, le nombre des problèmes à résoudre au moyen des chiffres était assez restreint. C'était justement là le grand problème : Ryeland n'arrivait pas à trouver par quel côté saisir la question de la propulsion sans réaction.

Mais Oporto avait d'autres façons de se rendre utile. Il avait un nez fureteur qui lui permettait de recueillir les nouvelles et c'est ainsi que Ryeland se trouvait informé de tout ce qui se passait dans l'Equipe. « Fleemer boude ! » rapporta-t-il un jour. « Il s'est claquemuré dans sa chambre et ne met plus le nez dehors. »

— « Grand bien lui fasse, » dit Ryeland machinalement. « Dites donc, où sont donc les *Equations sur les Constantes Physiques de l'Etat Permanent ?* »

— « Ouvrage classé sous le n° 603.811, » répondit calmement Oporto. « Le bruit court que Fleemer est en discussion avec la Machine. Les messages ne cessent pas de faire la navette entre eux. »

— « Comment ? » Ryeland leva les yeux du bulletin de commande sur lequel il inscrivait le nom et le numéro de l'ouvrage dont il avait besoin. « Nul ne peut discuter avec la Machine ! »

— « Alors appelez cela comme vous voudrez ! »

— « Le général Fleemer rédige des rapports, » dit Steve.

Il fit un signe à Faith qui rêvassait dans un coin. L'hôtesse s'avança avec empressement, aperçut le bulletin, parut déçue, haussa les épaules et s'en fut quérir le livre demandé.

— « Certainement ! » dit Oporto. « A propos, avez-vous reçu des nouvelles de Donna Creery ? » (Ryeland secoua la tête.) « Je me suis laissé dire qu'elle se trouvait à Port Kennedy. »

— « Cela la regarde, » coupa Ryeland. « Sans doute la fille du Planificateur a-t-elle maintes occasions d'effectuer des voyages extra-terrestres. »

— « Sans doute, » accorda Oporto, « mais... »

— « Mais vous pourriez aussi bien vous occuper de vos oignons ! » ajouta Ryeland, mettant un point final à la discussion.

Faith revint avec le livre. Ryeland vérifia quelques chiffres et confia une feuille de calculs à Oporto. « Tenez, donnez-moi la

solution de ces opérations. Cela vous occupera ! » Il se leva et jeta un coup d'œil machinal dans la pièce. Ici se trouvait sa section A, consacrée à l'effet Hoyle. Une sous-équipe complète travaillait sur ces données. Et pourtant, ce n'était là que du temps perdu.

— « Il n'y avait pas de quoi transpirer, » dit Oporto radieux en rendant les équations résolues.

— « Merci. »

Steve jeta un coup d'œil à la feuille puis la déposa sur le bureau de l'un des autres travailleurs. Il n'y avait pas grand-chose à faire en dehors de la routine habituelle ; il pouvait se délivrer de ce soin sur les autres, à présent. C'est pourquoi c'était une perte de temps. Tous les travaux précédents se trouvaient en main et avaient été compilés. Il ne restait plus qu'à vérifier les calculs mathématiques. Ensuite il pourrait répondre aux questions de la Machine.

En fait, il aurait pu y répondre dès à présent. Sous quelles conditions la formation spontanée de l'hydrogène pouvait-elle se produire ? La réponse était facile. Les théories de base donnaient la plus grande partie de la solution ; l'analyse des renseignements recueillis par l'expédition Lescure à bord du *Cristobal Colon* fournissait le moyen d'obtenir le reste. Dans quelle mesure était-il possible d'arrêter ou de renverser le processus ? Réponse facile également. Les humains pouvaient difficilement s'ingérer dans les procédés qui présidaient à la formation des étoiles. Avec un appareillage fini, dans un temps fini, la probabilité était égale à zéro.

Mais il s'agissait d'une décision de la Machine... pouvait-on dire désespérée ? Pouvait-on appliquer à la Machine ce terme subjectif ? Tout au plus pouvait-on parler d'urgence...

— « Venez, Oporto ! Allons jeter un coup d'œil sur le spatiel, » dit Ryeland.

Dans la section B, tout allait vraiment très mal.

Propulsion sans réaction ! La chose était impossible, voilà tout. Si Steve n'avait pas eu devant les yeux le spectacle exaspérant du spatiel, il aurait juré ses grands dieux que les lois de la physique classique avaient raison.

Newton l'avait établi des siècles auparavant : chaque action suppose une réaction opposée et de force égale. Cette loi rendait parfaitement compte des mouvements de toutes les créatures qui se déplaçaient à la surface de la Terre. Les cils des premières paramécies propulsaient l'animal en prenant appui sur l'eau et en exerçant sur elle une réaction vers l'arrière. La poussée des hélices aériennes ou marines se produisait de la même manière. Les fusées se propulsaient par réaction : la pression née de la combustion centrale projetait le corps de la fusée d'un côté et les gaz brûlés de l'autre. Action et réaction !

C'était là une équation facile à poser et qu'il était difficile de mettre en doute.

Hélas, elle était fausse malheureusement. La pauvre créature échappée de l'espace faisait de Newton un menteur. En flottant dans les airs sans qu'on pût déce-

ler la moindre réaction, le spatiel mettait en défaut le plus grand génie que la Terre eût jamais porté. Il était rigoureusement impossible de déceler sur le spatiel le moindre effet de réaction.

Cette force mystérieuse qui permettait à l'animal de se déplacer ne troublait pas les courants d'air ; n'affectait pas les balanciers disposés à proximité ; n'impressionnait pas les plaques photographiques ; ne provoquait pas la décharge de l'électroscope à feuilles d'or ; ne déviait pas l'aiguille du compas ; ne produisait pas un champ magnétique ou électronique mesurable ; n'ajoutait rien au poids de la cage lorsque la structure entière était posée sur le plateau d'une balance ; ne produisait aucun son audible ; n'affectait en aucune manière le métabolisme basal du spatiel lui-même ; ne laissait aucune trace dans une chambre de Wilson.

D'autre part, la force inconnue produisait certains effets, comme de modifier les « ondes céphaliques » du spatiel. La chose était très visible sur les électroencéphalogrammes.

Certains mammifères en étaient quelque peu affectés. Ce fait fut constaté lorsqu'un chat s'introduisit par hasard dans la cage ; quand le spatiel se souleva dans les airs, le félin manifesta tous les signes d'une inquiétude extrême, hérissant ses poils, arquant le dos.

Et puis cette force existait. Quelle qu'en fût l'origine, elle soulevait le spatiel avec la plus grande aisance.

On fit même un jour l'expérience d'envelopper l'animal de



chaînes pesant plus de trois cents kilos. Le spatiel parut s'en amuser, car pendant une heure il flotta à mi-hauteur de sa cage, tout en ronronnant de satisfaction.

Il y avait de quoi devenir fou !

Tout de même, la bête allait mieux, ce qui n'était qu'une piètre consolation. Ses blessures étaient en voie de guérison. Les petits animaux qui vivaient en symbiose avec lui semblaient résister. Le spatiel faisait preuve d'énergie et de vitalité.

Donna Creery serait contente.

La jeune fille mise à part, nul ne semblait très satisfait de Ryeland. Le général Fleemer ne sortait de sa chambre que pour faire des réflexions sardoniques. Les autres cadres supérieurs de l'Equipe ne disposaient pas de la liberté de mouvements du général, car ils avaient leur propre tâche à accomplir ; du moins s'efforçaient-ils de se montrer aussi désagréables que possible à l'égard de Steve.

Seul le major Chatterji faisait montre de quelque affabilité à son endroit. Mais ce trait était inhérent à sa nature. Il venait faire son rapport à toute heure du jour. Il était fort peu encombrant. Si Steve était occupé, le major attendait discrètement dans un coin de la salle. S'il était libre, il posait un minimum de questions et repartait. Ryeland était convaincu que les renseignements recueillis était fidèlement rapportés, d'abord à la Machine, puis aussitôt après au général Fleemer ; il ne voyait d'ailleurs aucune raison de s'opposer à cette manière de faire. Le tenterait-il qu'il courrait sûrement à un échec.

Il se concentrait donc sur son travail.

— « Vous savez que c'est décidé pour votre amie ? » lui dit Oporto un après-midi.

Steve releva la tête. « De qui parlez-vous ? » Après un moment de confusion, il se souvint des précédentes allusions d'Oporto. « Vous voulez parler de Miss Creery ? »

— « C'est cela, Miss Creery. » Le petit homme sourit. « Elle va prendre le départ pour la Lune et son papa aussi. »

— « C'est intéressant, » dit Ryeland. Il s'efforça de garder un ton indifférent, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait tromper personne. Peut-être parviendrait-il à déguiser ses sentiments devant Oporto, mais il ne saurait se mentir à lui-même ; quoi qu'il fît, le nom de la jeune fille déclenchait en lui une réaction.

Oporto s'appuya nonchalamment sur le bureau de Steve. « Je ne sais pas si la chose est tellement intéressante, » dit-il sérieusement. « Peut-être ferait-elle mieux de rester chez elle et de s'occuper de son travail. Avez-vous appris la catastrophe du tunnel de Paris ? »

— « Comment ? » Ryeland reposa avec lassitude une liasse de rapports et regarda son ami. Ses yeux étaient douloureux. Il les frotta, se demandant s'il manquait de sommeil. Ce n'était pas invraisemblable : il avait dormi moins de huit heures au cours des dernières quarante-huit heures. Dans tous les cas, il ne pouvait se permettre de prendre da-

vantage de sommeil, si bien qu'il chassa cette préoccupation de son esprit et dit : « De quoi diable parlez-vous, Oporto ? »

— « Je parle de la catastrophe du train souterrain Paris-Finlande. Le tunnel s'est effondré. Il y a plus de cent disparus, morts naturellement. Lorsqu'un tunnel s'effondre à deux cents kilomètres sous terre, parler de disparus est un délicat euphémisme ! »

— « Mais ce n'est pas possible ! » s'écria Ryeland. « Je connais la résistance de ces tunnels. Ils peuvent se rompre, c'est entendu, mais non sans donner de nombreux signes de défaillance au préalable. Pour qu'ils cèdent, il faut que le champ ait subi une dégénérescence d'au moins trois heures... ce qui laisse largement le temps d'interrompre la circulation. »

Oporto haussa les épaules. « Les cent morts en question seraient bien aise d'apprendre ce détail, Steve ! »

Ryeland réfléchit une seconde. « Hum, vous avez peut-être raison. Le Planificateur serait avisé de ne pas perdre de vue les incidents de ce genre... Oh ! bonjour, major ! »

Chatterji entra le sourire aux lèvres, le regard aimable derrière ses lunettes cerclées d'or. « J'aurais voulu savoir s'il y a quelque chose à signaler, Mr. Ryeland. »

Tandis que le jeune homme fouillait parmi les papiers disséminés sur son bureau, Oporto dit : « Nous parlions justement de la catastrophe de Paris, major. »

Les yeux bruns du major devinrent instantanément opaques. Il y eut un silence.

Ryeland le remarqua et comprit que le major de Machine Chatterji se sentait concerné par la rupture du tunnel entre Paris et la Finlande. Curieux, pensa-t-il. En quoi cette catastrophe pouvait-elle l'affecter ? Mais il était trop las pour trouver le courage d'approfondir la question. Il trouva le document qu'il cherchait et le tendit silencieusement au major.

Celui-ci n'y jeta tout d'abord qu'un coup d'œil indifférent, puis il fronça les sourcils. Ses cheveux noirs coupés à l'ordonnance semblèrent se dresser sur sa tête. « Mais, mon cher Ryeland, » protesta-t-il en clignant des yeux derrière ses lunettes, « cet appareillage... »

— « J'ai collationné avec la Machine, » interrompit Steve. « Voici. » Il montra au major le ruban télétypé.

Ordre. Requête approuvée. Ordre. Se concerter avec major Chatterji. Information. Sources d'énergie à Point Cercle Noir non conformes à demande.

— « Mais, mon cher Ryeland... » Le major paraissait à la torture. « Il ne s'agit pas seulement des sources d'énergie. Il faut tenir compte des autres considérations. »

— « Ce que le Plan exige, il faut le lui fournir, » cita Ryeland qui commençait à s'amuser.

— « Bien sûr, bien sûr, mais... » (le major étudia la liste) « vous disposez ici d'assez d'appareillage pour faire fonctionner un laboratoire d'université, » plaida-t-il.

« Certains d'entre eux sont dangereux. Après l'accident, dont a parlé Mr. Oporto, vous comprenez bien que nous ne pouvons pas prendre de risques ! »

Steve ouvrit des yeux ronds. « Quel rapport entre cet accident et le projet de l'Equipe ? »

— « Le Plan ne peut admettre les accidents, Mr. Ryeland ! Cet appareillage suscite des dangers de radiations, pour ne parler que de cela. Il y a huit mille personnes dans les Points Cercle Noir, Triangle Gris et Carré Argent. On ne peut les exposer à un tel danger ! »

Ryeland étudiait le ruban télétypé d'un air songeur.

« Oh... » soupira le major, « si la Machine a donné son accord... » Il fit une pause, puis son visage s'éclaira : « J'ai trouvé ! Nous pourrions utiliser une fusée en orbite ! »

— « Comment ? » s'écria Steve abasourdi.

— « On disposerait l'appareillage que vous désirez dans une fusée en orbite ! » dit Chatterji plein d'ardeur. « Pourquoi pas ? Tout serait télécommandé. Je puis en réquisitionner une immédiatement, Mr. Ryeland. Vous pourrez y installer tous les appareillages dangereux que vous voudrez. Nous n'avons pas à nous occuper du sort des spatiels qui viendraient rôder dans les parages. »

— « En effet, » dit Ryeland, pas très convaincu, « nous pourrions procéder de cette façon ! »

— « Je pense bien ! Nous pourrions disposer un circuit de télévision à répétition avec des télécommandes. Vous travaillez dans votre laboratoire. L'appareillage se trouve dans l'espace. Vous pourrez procéder à toutes les expériences que vous désirez. Et de cette façon, si une explosion se produit, vous détruirez uniquement la fusée, mais nous n'aurons rien à craindre. » Et il sortit en coup de vent.

Le Plan était capable d'accomplir des miracles. En quarante-huit heures, la fusée fut aménagée, lancée et placée sur orbite.

Ryeland ne la vit jamais de ses propres yeux. Il dirigea l'installation de l'appareillage désiré, par le canal de circuits de télévision, testa les instruments, donna l'autorisation de lancement et assista au départ de l'engin sur sa rampe d'envol, sur son écran cathodique.

Ils n'avaient appris qu'une chose sur la nature de la force qui émanait du spatiel et que le Planificateur appelait la « propulsion sans réaction » : c'est qu'elle était rigoureusement indétectable. Ce fait constituait pourtant une donnée scientifique d'une grande portée. Les chercheurs de l'Equipe avaient d'autre part mis en lumière un autre phénomène : il s'agissait d'une réaction nucléaire à grand déploiement d'énergie dont le bilan était déficitaire à la sortie. Il était possible et peut-être probable que l'énergie dont on ne parvenait pas à retrouver la trace n'avait pas disparu, mais qu'elle était simplement indétectable.

De même que l'énergie émise par le spatiel... Ryeland avait résolu de recréer les réactions nucléaires qui donnaient lieu à ce phénomène.

Vint un matin où l'hôtesse le réveilla en lui apportant des nouvelles. « Levez-vous, paresseux ! » dit-elle en lui apportant le plateau du petit déjeuner. « Vous ne devineriez jamais ! Le général Fleemer assistera à la conférence de travail aujourd'hui ! »

Ryeland se leva en titubant. « C'est son droit ! » dit-il d'une voix que le sommeil rendait pâteuse et il regarda la jeune fille, jeune, jolie, fraîche, bien qu'elle n'eût cessé pendant la plus grande moitié de la nuit, de faire inlassablement des courses. « Vous ne vous lassez donc jamais ? » demanda-t-il amèrement.

— « Non, Steve ! Mangez ! » Elle se percha sur sa chaise, et dit avec ardeur : « Nous ne sommes pas ici pour être fatiguées, Steve ! Nous avons une tâche à accomplir ! Les hôtesses sociales sont les fils de liaison qui assurent l'homogénéité du Plan de l'Homme. »

Cette profession de foi le laissa bouche bée. Mais elle avait parlé sérieusement. « C'est la vérité, » poursuivit-elle. « Le Plan de l'Homme dépend autant de nous que des transistors, des condensateurs... je parle de vous et des autres gradés. Chacun a son importance ! Ne l'oubliez pas, Steve : à chacun sa tâche et uniquement sa tâche. »

— « Je n'oublierai pas, » dit-il et il avala son jus de citron. Mais la jeune fille était préoccupée. Elle attendait l'occasion de lui parler. « Eh bien, de quoi s'agit-il ? »

Elle parut embarrassée. « Euh... c'est seulement... c'est un bruit qui court. Les hôtesses se posent une question. »



— « Eh bien, posez-la pour l'amour du ciel. »

— « Nous nous demandions si notre Equipe n'avait pas une part de responsabilité dans ces accidents ! »

Ryeland se frotta les yeux, ce qui ne changeait rien à la chose. La jeune fille était assise devant lui avec une expression embarrassée. « Des accidents, Faith ? De quoi parlez-vous ? »

— « De la catastrophe du tunnel Paris-Finlande De l'explosion de l'usine productrice d'énergie de Bombay. De la catastrophe du cargo à réaction dans le Nevada. Vous savez tout cela, non ? »

— « Non, je n'en savais rien. Je n'en ai pratiquement pas entendu parler. Oporto s'est montré inférieur à sa tâche. »

— « Ce n'est pas tout, Steve. Il y a ce que disent les autres filles... » Elle fit une pause. « Je me demandais si c'était vrai. On dit que votre projet en est la cause. On dit même que vous, Steve... »

— « Que moi... quoi ? »

— « C'est sûrement une supposition ridicule. Le général Fleemer a déclaré que ce n'était pas vrai que vous étiez en partie responsable de ces accidents. Mais on prétend que vous avez participé à la construction des trains souterrains... »

— « Je vois qu'on dit beaucoup de choses, » grommela-t-il. « Vous voudrez bien m'excuser pendant que je m'habille ? »

Cependant il ne pouvait chasser ces préoccupations de son esprit. Quelle sottise ! Comment pouvaient bien naître de pareilles rumeurs ?

Le général Fleemer leur fit effectivement l'honneur d'assister à leur conférence de travail. Ryeland l'observait pensivement, puis se souvint des stupides racontars. « Avant de commencer, je voudrais poser une question, » dit-il. « Quelqu'un serait-il au courant de la rumeur selon laquelle notre travail aurait causé des accidents ? »

Une douzaine de visages impassibles affrontèrent son regard. Puis le chef de la section des ordinateurs toussota et dit avec hésitation : « En effet, Mr. Ryeland. Certains bruits ont couru ! »

— « Quel genre de bruits ? »

L'homme haussa les épaules. « De simples rumeurs. L'un de nos codeurs l'a ouï dire par son cousin qui le tenait d'un tiers. Vous savez comment cela se passe. Il paraîtrait que nos travaux ont bouleversé les circuits de radio-contrôle, Dieu sait comment ! »

— « C'est ridicule ! » explosa Steve. « Que peuvent-ils bien entendre par là ? » Il se maîtrisa. Après tout ce n'était pas la faute de l'homme des ordinateurs. « Quoi qu'il en soit, si d'autres rumeurs de ce genre parviennent à vos oreilles, je vous demande de me prévenir ! »

Tous hochèrent la tête, tous, sauf le général Fleemer.

— « Ryeland ! » aboya-t-il. « Sommes-nous ici pour bavarder à propos d'accidents ou pour nous occuper de l'ordre du jour de l'Equipe ? »

Ryeland ravala sa fureur. Bien que Donna Creery lui eût confié la direction de l'Equipe, l'ancienneté du général Fleemer lui con-

férait une autorité qu'il était difficile de tenir pour nulle et non avenue.

— « Très bien, » dit Steve. « Commençons. » Son visage se rasséréna. « J'ai vu votre rapport, Lescure. Voulez-vous en faire un exposé ? »

Le colonel Lescure s'éclaircit la voix. « Suivant une suggestion de Mr. Ryeland, » dit-il, « nous avons procédé à une nouvelle série d'examens radiologiques sur le spatiel. Après avoir mis ses organes en relief par le procédé habituel, nous avons fait appel aux techniques de télé-chromophotographie analytique et c'est ainsi que nous avons découvert une sorte de masse cristalline au confluent de tous les réseaux nerveux les plus importants, et ceci conformément à l'hypothèse formulée par Mr. Ryeland. »

— « Ce qui signifie ? » interrogea brutalement Fleemer.

— « Que nous progressons ! » dit Ryeland sur un ton passionné. « Il fallait bien qu'il existât un moyen quelconque de contrôler et de diriger la propulsion sans réaction. Après les résultats que m'ont fourni les ordinateurs, hier, et les calculs qu'Oporto a effectués à ma demande, j'ai prié le colonel Lescure de procéder aux tests. Ce qu'il a fait, en prenant sur ses heures de repos.

» Ce que cela signifie, c'est que nous avons découvert le centre qui produit l'énergie et la dirige, dans le corps du spatiel. Nous avons appris encore autre chose à la suite des calculs d'hier. L'analyse de la période de phase indique que la possibilité de l'existence d'une force électromagnétique ou gravitique est égale à zéro. Le rapport est tout prêt à être transmis à la Machine. »

Le général Fleemer hocha la tête lentement sans quitter des yeux Ryeland. Après quelques instants, il dit : « Ce fait explique-t-il ce qui s'est produit aux colonies minières de l'Antarctique ? »

— « Je ne comprends pas, » dit Steve.

— « Vraiment ? Je fais allusion à l'explosion du réacteur fournissant la force motrice, qui les a détruites la nuit dernière. C'est une très grande perte pour le Plan de l'Homme. Ce n'est pas la seule, Ryeland. Un cosmonef a été perdu à la suite d'une défaillance de l'accélérateur de son champ hélicoïdal. Le même champ hélicoïdal était responsable de l'explosion du réacteur, de même que dans d'autres accidents, Ryeland. Il s'agit de ce champ à l'élaboration duquel vous avez participé. »

— « Ce n'est pas la conception qu'il faut incriminer, » protesta Steve. « Si des accidents se sont produits, on doit les attribuer à des défaillances mécaniques, à des erreurs humaines, ou à un sabotage délibéré... »

— « Exactement ! »

— « Comment peut-on me tenir responsable d'accidents survenus dans l'Antarctique et à des centaines de kilomètres de profondeur à l'intérieur de la Lune ? »

— « C'est justement ce que la Machine voudra savoir. »

— « Il ne s'agit peut-être que d'un simple hasard, » suggéra Ryeland affolé, « de coïncidences. Les accidents se produisent souvent par séries... »

— « Quand ? »

— « Je ne me souviens pas... »

Il allait bafouiller et il préféra s'en aller. Le voile qui enveloppait son passé était plus épais que jamais ; tout, sauf sa science, n'était qu'irréalité et contradiction.

Seul, dans sa chambre, il tenta d'élucider cette vieille énigme des trois jours de sa vie inexplicablement abolis. Les thérapeutes le soupçonnaient d'avoir employé cet intervalle, mais à quoi ? Pourquoi l'avaient-ils harassé de questions sur les fusoriens, les pyropodes, les spatiels, la propulsion sans réaction, un appel supposé provenant de Dan Horrock ?

Le récit de Lescure lui avait fourni quelques indices, mais beaucoup trop fragmentaires pour être de quelque utilité. Horrock s'était enfui du *Cristobal Colon* en emportant des spécimens interdits et une description de la vie dans l'espace. La machine le soupçonnait-elle d'avoir pris contact avec Ryeland avant d'être repris et affecté à la Banque des Corps ?

Steve retournait l'énigme dans sa tête et ne voyait pas de solution.

Selon Donna Creery, il s'était passé exactement trois jours entre le coup frappé à la porte et l'arrivée de la police du Plan. Est-ce que ce coup dont il se souvenait avait vraiment préludé à l'entrevue avec Horrock ?

Dans ce cas, qu'est-ce qui l'avait effacée de sa mémoire ?

Il fixait le mur tout en essayant de percer le brouillard qui voilait son esprit. Il s'efforçait de se souvenir de Horrock, qui peut-être portait toujours son uniforme souillé par le séjour dans l'astronef, blessé et sanglant, pantelant de terreur et d'épuisement, emportant le sac noir qui contenait les notes volées et les spécimens...

Les images avaient pris une étrange réalité. Etaient-elles toutes le produit de son imagination ?

Horrock lui avait-il apporté quelque renseignement dont la connaissance était primordiale pour l'invention de la propulsion sans réaction ? Il ne pouvait s'en souvenir. Il finit par sombrer dans un sommeil agité peuplé de cauchemars, où il se voyait fuyant devant la police du Plan en compagnie de Horrock.

Le lendemain matin, Ryeland se dirigea droit de sa chambre vers la cage du spatiel, dans la fosse d'atterrissage des fusées... et s'arrêta médusé.

L'animal gisait ensanglanté dans le fond de sa cage. Ryeland se précipita à l'intérieur. La bête avait fini par le connaître. Elle baignait dans une légère vapeur verdâtre et ses yeux étaient vitreux ; mais, lorsque Steve pénétra dans la cage, ses prunelles lancèrent un éclair de colère. Elle s'enleva au-dessus du sol. Avec une appréhension soudaine, Ryeland battit en retraite vers l'extérieur et claqua la porte. Il était temps. Le spatiel fonçait sur lui avec la rapidité de l'éclair. La cage oscilla sous le choc. Les chaînes d'arrimage cliquetèrent. Du sang frais coula le long des barreaux, et un fragment de fourrure tomba sur le sol. La bête

se laissa retomber sur le sol en miaulant pitoyablement.

Pour la première fois depuis des années, Ryeland se sentit envahir par une rage furieuse.

Il pivota sur ses talons. « Gottling, » cria-t-il, « qu'avez-vous fait à cette bête ? »

Le colonel apparut, sardonique et content de soi. « Mr. Ryeland ? »

Steve réussit à se dominer. Gottling ressemblait plus que jamais à un squelette ambulant, et les cornes-radar donnaient une expression satanique à un visage normalement froid et cruel.

Mais ces cornes-radar n'étaient pas un simple ornement. Chef d'Equipe ou non, Ryeland était avant tout un Proscrit. Le sourire froid et complaisant qui tordait les lèvres minces du colonel suffisait à lui remettre en mémoire leur situation réciproque. Une pression sur l'un des boutons disposé sur le harnais de Gottling et c'en était fait de lui.

Mais cette fois, la mesure était comble. « Vous avez encore torturé le spatiel ! »

— « C'est possible, » avoua Gottling d'une voix douce.

— « J'avais pourtant donné l'ordre... »

— « *Taisez-vous, Proscrit !* » Le sourire avait disparu. Le colonel lui tendit un ruban de télétype. « Avant de pousser les choses trop loin, lisez ceci ! »

Ryeland hésita, puis prit le ruban :

Information. Rythme des recherches actuelles trop lent. Information. Faire enquête sur méthodes de Ryeland susceptibles



être à l'origine accidents. Information. Envisager possibilité Ryeland se livrer activités de sabotage contre trains souterrains, réacteurs, propulsion ionique. Ordre. Direction de l'Equipe confiée de nouveau au général Fleemer. Ordre. Dispositions supplémentaires laissées à la discrétion colonel Gottling.

Ryeland considérait le ruban, abasourdi. La Machine avait de nouveau changé d'avis. Mais à la vérité, ce n'était pas sa propre situation qui le préoccupait, toute périlleuse qu'elle fût. C'était celle du spatiel. « Dispositions supplémentaires ! » tonna-t-il. « J'ai compris ! Vous allez le tuer. »

Gottling haussa les épaules en contemplant l'animal. Celui-ci était étendu pantelant sur le sol et les regardait.

— « Peut-être n'attendrai-je pas qu'il meure, » dit le colonel d'un ton méditatif. « Pascal n'a pas de goût pour la vivisection. Mais il n'oserait pas désobéir aux ordres de la Machine. » Il eut un sourire glacial. « Vous êtes tous les mêmes, Pascal Lescure, la fille du Planificateur et vous-même, Proscrit. Le sang vous fait peur. Mais la douleur n'est pas contagieuse. Il ne faut pas craindre de voir souffrir les autres, vous ne serez pas contaminé. » Il dit d'un ton réjoui : « Il y a beaucoup à apprendre dans la douleur des autres ! »

— « Je rendrai compte de ceci à Donna Creery, » dit Ryeland entre ses dents.

— « Vous avez donc besoin de la fille du Planificateur pour combattre à votre place ? » Gottling laissa le silence planer un moment sur eux. « Mais il importe peu, car vous vous apercevrez que ce n'est plus possible. Miss Creery se trouve actuellement sur la Lune. Alors, voyez-vous, Proscrit, le sort du spatiel est désormais entre mes mains. »

8

RYELAND ouvrit la porte de sa chambre et se dirigea vers le télétype. Oporto s'y trouvait en compagnie de l'hôtesse. Il eut l'impression d'avoir interrompu un colloque et s'arrêta. Bah ! quelle importance ?

— « Oporto, quel est le numéro d'appel de Donna Creery ? » demanda-t-il.

Oporto toussota. « Hum, Steve, je ne sais pas. Trois, quinze ? »

— « Ne vous moquez pas de moi, Oporto, » dit Ryeland d'un air menaçant.

— « Trois ! »

Steve tapa sur le clavier du télétype :

Requête. Demande permission communication directe avec Donna Creery, station 3.

Le télétype hésita à peine.

Information. Refusé.

— « Eh bien, » dit Oporto, « qu'espériez-vous ? La Machine ne peut permettre de laisser encombrer ses circuits... »

— « Silence. » Ryeland s'était remis à taper, demandant la communication avec le Planificateur lui-même.

Information. Refusé.

— « Vous voyez bien que vous n'arriverez à rien, Steve. Qu'est-ce qui vous excite à ce point ? »

Ryeland lui dit en une demi-douzaine de phrases la raison de son indignation.

— « Oh ! mon Dieu, » murmura l'hôtesse, « la pauvre bête. »

— « C'est affreux, » dit Oporto. « Qu'allez-vous faire ? Nous ne sommes que des Proscrits. Nous ne pouvons nous mettre à dos Gottling et consorts. »

Steve tourna vers lui un visage inexpressif. Il n'avait pas entendu un mot de ce que venait de lui dire Oporto, et c'est à peine s'il avait conscience de la présence de ses deux collaborateurs dans la pièce. Que pouvait-il faire ? Coupé du Planificateur ou de sa fille, il ne pouvait s'opposer au meurtre du spatiel par Gottling. Cette fois le projet était condamné. Si ce que le Planificateur lui avait dit était vrai, le Plan lui-même pouvait se trouver compromis ; car la propulsion sans réaction était essentielle à la réussite du Plan. Et pourtant la Machine à Planifier ne lui permettait pas de...

Il cligna des yeux et de nouveau il eut conscience de la réalité. « La Machine à Planifier ! » s'écria-t-il tout haut.

— « Qu'allez-vous faire encore ? » gémit Oporto.

Ryeland ne répondit pas. Il s'assit devant le clavier du télétype et, d'une main ferme, tapa un compte rendu de ce qui venait de se passer. Le colonel Gottling avait délibérément enfreint les ordres de Donna Creery et de la Machine elle-même. Le spatiel était en danger. Le Plan était compromis. Il termina son message et attendit.

Il patienta de longues minutes tandis qu'Oporto et la fille chuchotaient derrière son dos. Il était incroyable que la Machine eût besoin d'un temps aussi long pour répondre ! Etait-elle branchée ? N'avait-on pas coupé un fil ? Etait-il possible que ses circuits fussent à ce point surchargés qu'il n'y eût pas de place pour son message ? Penché au-dessus du télétype, il était à peine conscient de ses actes et vérifiait machinalement les connexions, lorsqu'elle se mit brusquement en marche.

Ryeland bondit sur ses pieds.

Mais le message se révéla incroyablement court. Il se réduisait à une seule lettre : « R ».

— « Reçu et compris ! » traduisit Oporto derrière son dos. « C'est le record de la concision ! Nous sommes mal venus de poser des questions... Steve... Hé ! Steve... Où allez-vous ? »

Mais Ryeland était déjà parti.

Il se hâtait le long des corridors vers les appartements du général Fleemer. Il avait perdu beaucoup de temps. Il se faisait tard. Il lui faudrait réveiller le général, mais ce n'était pas ce qui le préoccupait, du moins pour l'instant.

Il frappa un premier coup léger puis sans transition se mit à taper à tour de bras sur la porte.

— « Minute, minute, » grommela une voix bougonne. Puis la porte s'ouvrit largement.

Le général Fleemer apparut en pyjama, tunique écarlate et pantalon rayé pourpre et écarlate. Le col et les poignets étaient brodés d'argent et la chambre elle-même

était couleur argent. L'effet était saisissant.

— « Ryeland ? Que diable désirez-vous ? » demanda-t-il d'un ton rogue.

— « Il faut que je vous parle, mon général. »

Sans attendre d'y être invité, il franchit la porte et pénétra dans la pièce. Mais quelque chose arrêta sa progression et le laissa tout gauche et embarrassé.

Il y avait une statue près de la cheminée, la statue d'argent d'une femme. Elle bougeait. Elle souleva des paupières argentées et le regarda. Elle entrouvrit des lèvres enduites de rose cuivré dans un visage d'argent et dit : « Qui est celui-là ? »

— « Passe dans l'autre pièce ! » aboya le général.

La statue haussa les épaules et se leva. Il ne s'agissait pas d'une statue mais bien d'une fille en chair et en os. Ryeland s'en aperçut lorsqu'elle quitta la pièce en lui décochant une œillade assassine.

Ryeland battit des paupières. Elle était couverte de poudre d'argent, y compris les cheveux, pour ressembler à du métal vivant. La vie privée du général était tout à fait remarquable. Mais cela ne regardait pas Ryeland.

— « Mon général, » dit-il sans hésiter, « le colonel Gottling se prépare à faire mourir le spatiel. J'ai l'impression qu'il a l'intention de saboter le projet délibérément ! »

Soudain le général ne fut plus un mannequin calamistré. Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux protubérants de batracien et ses traits devinrent de pierre. « Continuez, » dit-il après une seconde de pause.

— « Mais c'est tout, mon général ! N'est-ce pas suffisant ? Si le colonel persiste à soumettre l'animal à la vivisection, il le tuera, j'en suis certain. Miss Creery a donné des ordres formels... »

— « Attendez ! » dit le général, mais il ne l'invita pas à s'asseoir. Il tourna le dos à Ryeland et se dirigea vers son bureau. Il appuya un bouton sur son interphone et se pencha pour crier dans l'appareil : « Gottling ? Venez chez moi. Ryeland s'y trouve déjà. »

Un murmure confus sortait de l'interphone. On ne pouvait l'entendre que dans une seule direction. Ryeland ne comprenait pas les paroles.

« Au trot ! » dit le général, coupant court à la discussion, et il ferma le contact. Sans jeter un regard sur Ryeland, il se laissa retomber dans son fauteil et abrita ses yeux sous sa main. Un coup sec fut frappé à la porte.

Le colonel Gottling entra. Il ne semblait pas troublé le moins du monde. Mais il n'était pas seul, le major Chatterji le suivait tout souriant et multipliant les courbettes. « Quelle chambre exquise, mon général ! Vraiment ravissante. Il faut un goût raffiné pour transformer nos tristes cantonnements... »

— « Silence ! » Le général Fleemer se leva. Ryeland attendait les explications du colonel, prêt à le confronter avec les faits, aussitôt que le général aurait formulé l'accusation.

Mais le général n'adressa pas la parole à Gottling. « Eh bien,



Chatterji, » dit-il, « avez-vous reçu les ordres ? »

— « Oui, mon général, certainement. Je savais que vous les demanderiez, aussi... »

Le général fit un geste et le major demeura court. Fleemer prit la feuille de télétype que lui tendait le major et la passa à Steve sans aucun commentaire. Celui-ci y jeta un coup d'œil intrigué.

Puis il sentit une douleur brûlante, comme si on lui avait enfoncé un couteau, par surprise, entre les côtes.

Information. Ryeland Steven, Proscrit, changement de statut approuvé. L'intéressé sera envoyé sans délai au stock HJK.

— « Au stock HJK ? » répéta tout haut Ryeland. Il secoua la tête, n'en croyant pas ses yeux. « Mais... il doit y avoir erreur, car le stock HJK c'est le Paradis. Je veux dire... »

— « ...La Banque des Corps, puisqu'il faut l'appeler par son nom, » dit le général. « C'est exact. Et c'est là votre destination. Voyez-vous, vous aviez parfaitement raison de penser que Gottling sabotait le projet. Vous n'avez commis qu'une seule erreur : celle de croire qu'il était le seul dans son cas ! »

9

Le Paradis se trouvait dans l'île de Cuba.

Le train souterrain mit près d'une heure pour y parvenir. Ryeland en eut à peine conscience. Il fit le voyage dans une sphère d'acier gris infiniment moins luxueuse que la voiture privée du Planificateur. Lorsque le convoi fit halte, toujours étourdi et bouleversé, il mit pied à terre et cligna des yeux vers une massive voûte de ciment surmontant une grille de fer.

Sur le ciment, était gravée une phrase :

RESURRECTION
DANS LE CADRE DU PLAN

La gare était faite de ciment gris. Des conduites d'air soufflaient dans leur direction une haleine visqueuse. Un garde vêtu de blanc, portant un cœur de couleur rouge sur le devant de sa tunique, s'approcha pour les prendre en charge.

Le major qui avait convoyé le chargement dont Ryeland faisait partie, vingt-deux nouveaux futurs cadavres à destination de la Banque des Corps, les confia avec soulagement au nouveau venu et reprit place dans le train souterrain sans leur accorder un regard. Il n'aimait pas ce genre de missions qui d'ailleurs ne plaisaient à personne. Cela lui rappelait trop crûment le destin mortel de l'homme ; même un major de Machine ne devait jamais oublier qu'au premier manquement, au premier faux pas, il risquait lui-même la Banque des Corps, ou si l'on préfère le Paradis.

— « Avancez ! » brailla le garde, et d'un air apathique la collection ambulante de pièces détachées le suivit à travers la grille.

Un étroit corridor. Une longue chambre rectangulaire garnie de

bancs de bois. Ryeland s'assit pour attendre et, un par un, ils furent introduits dans une pièce plus petite. Lorsque vint son tour, Steve franchit le seuil ; une jeune fille saisit son bras et le fit passer sous la lumière noire. Sa chevelure était du même rouge que le cœur cousu à son uniforme. A la lumière, son tatouage luisait faiblement. Elle lut son nom et son numéro d'une voix rapide et monocorde. « Steven Ryeland, » dit-elle du même ton uniforme, « en franchissant cette grille vous avez laissé la vie derrière vous. En tant qu'individu vous n'avez pas justifié votre place dans le Plan. Les tissus... »

Elle bâilla. Elle secoua la tête et eut un sourire. « Excusez-moi. Où en étais-je ? Ah ! oui... les tissus de votre corps pourront encore servir le Plan. Avez-vous une déclaration à faire ? »

Ryeland réfléchit. Que pouvait-on dire ? Il secoua la tête.

« Alors, avancez. Par cette porte, » dit la jeune fille.

La porte se referma derrière Ryeland comme le couperet d'une guillotine.

Il y eut d'abord les tests.

Ryeland fut déshabillé, récuré, pesé, mesuré, radiographié. Son sang fut analysé, ses tissus examinés. Il fut ausculté, palpé, c'est tout juste s'il ne fut pas reniflé et goûté. Une parcelle de sa chair fut prélevée et livrée à une équipe de jeunes filles qui l'examinèrent sous l'objectif du microscope et lui firent subir diverses analyses. Une carte génétique fut dressée, ses chromosomes dûment répertoriés, classés et identifiés, puis transcrits en code binaire sur son collier.

C'était intéressant. Les greffons étrangers ne pouvaient survivre, malgré la présence des neutralisants, si les cartes génétiques du donneur et du receveur étaient trop différentes. Les anti corps attaquaient le nouveau tissu qui se trouvait finalement rejeté. Et le patient mourait. Plus le tissu transplanté était délicat, plus la parenté génétique devait être étroite. C'était une vieille histoire. Toute cornée peut être greffée sur un œil appartenant à une personne différente ; les tissus sont simples, constitués en majeure partie par de l'eau. Des millions d'hommes peuvent transfuser leur sang de l'un à l'autre. Le sang est un tissu à peine plus complexe que la cornée.

Mais les organes les plus hautement spécialisés ne peuvent être transférés, en l'absence de neutralisants, qu'en jumeaux véritables. Les neutralisants, substances quelque peu analogues aux produits pharmaceutiques anti-allergiques qui permirent de vaincre autrefois le rhume des foins, peuvent élargir l'échelle de tolérance ; néanmoins, les caractéristiques génétiques doivent demeurer aussi proches que possible.

Le sujet était intéressant, heureusement, et Ryeland put occuper son esprit à ces spéculations scientifiques. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il se trouvait maintenant dans la position du spatiel par rapport à Gottling. Il ne pensait pas à la seule perspective qui lui fût maintenant ouverte : la mort après de nombreuses interventions

chirurgicales (tout indolores et soigneusement anesthésiées qu'elles fussent).

Puis on lui rendit la liberté, sans avertissement.

Il s'attendait à une cellule. On mettait à sa disposition un cadre de milliardaire. Il trébucha sur une touffe d'herbe et, clignant des yeux sous le chaud soleil caribéen, se trouva dans un parc planté d'arbres et parsemé de pavillons confortables. Il fit deux ou trois pas, puis craignant d'avoir oublié quelque chose, il revint vers le garde. « Que dois-je faire maintenant ? A qui faut-il me présenter ? »

— « A personne ! » dit le garde en fermant doucement la porte. « A personne désormais ! »

Ryeland descendit un large sentier verdoyant, attiré par un reflet d'eau. Cette direction en valait bien une autre. Pour la première fois de sa vie, il ne devait pas obéir à des ordres. Cette situation lui paraissait presque plus déconcertante que la perspective d'être progressivement dépecé et privé de ses membres. Il était tellement absorbé par cette sensation qu'il n'entendit pas qu'on le hélait et que l'homme dut élever la voix.

— « Hé, là-bas, le nouveau ! Venez ici ! »

Ryeland se retourna.

L'homme qui s'adressait à lui avait environ cinquante ans, la fleur de la jeunesse. Normalement il aurait dû être un individu robuste et bronzé, sans la moindre trace de calvitie. Il n'aurait pas dû porter de lunettes, avec une espérance de vie d'au moins quarantes bonnes années.

Mais l'individu qui s'approchait de Steve clopin-clopant ne présentait aucune de ces caractéristiques. Il était totalement chauve (un rayon de soleil vint un moment se poser sur son crâne et Steve s'aperçut que ce qu'il avait pris pour le cuir chevelu n'était en réalité qu'une feuille de matière plastique). Il marchait à l'aide d'une béquille, et ce qui lui servait de jambes n'était pas fait de chair et d'os car il s'agissait de prothèse. L'un des yeux était recouvert d'une membrane et l'autre était réduit à l'état de simple fente par la présence d'une autre feuille de couleur rose qui recouvrait l'emplacement où se trouvait autrefois son oreille.

« Vous venez seulement d'arriver ? » s'écria-t-il. Sa voix était profonde et vibrante ; cela du moins, on n'avait pas pu le lui retirer.

— « C'est exact, » dit Steve. « Je m'appelle Ryeland. »

Il avait quelque difficulté à garder une expression polie.

— « Aucune importance ! Jouez-vous au bridge ? »

Pendant une seconde, Ryeland perdit le contrôle des muscles de son visage, mais il se domina aussitôt.

— « Je crains que non. »

— « Damnation ! » Lorsque l'homme fronça les sourcils, Ryeland remarqua une autre particularité de son visage. Que justement il n'avait pas de sourcils... « Et aux échecs ? »

— « Oui, un peu ! »

— « Parlez plus fort ! » cria

l'autre avec irritation en tournant de son côté son oreille intacte.

— « J'ai dit oui ! »

— « Eh bien, c'est déjà quelque chose ! » dit l'homme à regret. « Vous pourriez peut-être apprendre le bridge, hein ? Notre maison est agréable : pas de disputes, pas de vols. Et pas d'infirmes complets. » Il dit avec orgueil : « Je suis le doyen du pavillon. Regardez-moi ! J'ai encore de beaux restes ! »

— « Si je comprends bien, j'ai le droit de choisir le pavillon où je désire vivre ? Je ne connais pas encore les règles de l'endroit. »

— « Il n'y a pas de règles. Naturellement, » dit l'homme en haussant les épaules, « il est interdit de se battre pour ne pas endommager les pièces anatomiques, de se livrer à des sports dangereux pour la même raison. Les contrevenants s'exposent à voir toutes leurs pièces anatomiques prélevées d'un seul coup. Voyez-vous, aucune partie de votre corps ne vous appartient plus désormais. C'est la propriété du Plan et celui-ci vous confie la garde de votre corps. » Il fit quelques pas en s'aidant de sa béquille. « Eh bien, qu'en pensez-vous ? Vous me semblez un garçon bien. Suivez mon conseil et venez vous joindre à nous. Ne vous occupez pas de ce que diront les autres pavillons. Ces gaillards qui se croient sortis de la cuisse de Jupiter vont faire miroiter à vos yeux leur table de ping-pong. Cela a-t-il un sens, je vous le demande, lorsque demain peut-être on aura prélevé sur vous le membre qui vous permettrait de jouer au ping-pong ? » Il eut un sourire confidentiel, révélant une denture artificielle ajustée n'importe comment.

Ryeland suivit le borgne qui s'appelait, il l'apprit incidemment, Whitehurst. L'homme savait incontestablement « faire l'article ». Néanmoins, il n'avait pas surestimé l'importance que pouvait avoir le choix judicieux d'un pavillon. Steve put le constater par lui-même ; certaines de ces habitations offraient un air négligé et de mauvais aloi et l'on voyait leurs habitants traînasser aux alentours avec des airs maussades et ennuyés. Le pavillon de Whitehurst, au contraire, bourdonnait d'activité.

Chose surprenante : Ryeland trouva le Paradis plutôt agréable. Il y avait la nourriture... une nourriture de qualité. Pas d'aliments synthétiques, pas de restes. (Il était essentiel de sauvegarder la bonne qualité des tissus.) Les pensionnaires jouissaient d'une grande abondance de loisirs. (Il convenait de les maintenir en pleine forme, afin d'affronter les opérations chirurgicales les plus importantes dans les meilleures conditions.) Il y avait également... euh... la liberté, déclara Whitehurst avec un certain embarras et beaucoup de réticence pour expliquer la signification exacte de ce terme. Mais Steve constata par lui-même qu'il n'avait pas menti. Si le Paradis était une prison, du moins les barreaux en étaient-ils invisibles. Plus la moindre possibilité de faire un faux pas et de tomber plus bas, puisqu'on avait atteint le dernier échelon de la condition humaine.

Le cadre physique était positivement idéal. De petits pavillons disséminés dans un paysage de verdure. Des collines vertes où poussaient des palmiers. Un bouquet de chênes et de cèdres au bord d'un lac peuplé de vrais poissons. Un ciel tropical éternellement d'un bleu laiteux, piqueté de gros cumulus qui lui donnaient de la vie.

Les habitants du pavillon qu'habitait Whitehurst s'étaient donné le nom de Présidents de Dixie. Plusieurs générations auparavant, un ancêtre voué au dépeçage progressif avait choisi ce nom, mais nul ne se souvenait plus de lui. La coutume voulait que chaque habitation fût désignée par un nom que les occupants successifs conservaient pieusement : c'était une tradition. Les Présidents de Dixie étaient occupés par des représentants du sexe mâle exclusivement, de par leur propre volonté. Il leur appartenait d'en décider ainsi. Mais tous les pavillons n'offraient pas un caractère aussi monastique. On trouvait au Paradis autant de femmes que d'hommes et, la nuit venue, les habitations mixtes retentissaient parfois de clameurs révélatrices. Cela aussi dépendait de la fantaisie des occupants.

Le soir, Ryeland prêtait l'oreille aux conversations qui se tenaient autour de lui et c'est ainsi qu'il fut mis au fait de certaines choses qui lui parurent pour le moins bizarres. La maison d'en face était occupée par une famille entière ! Etrange ! Ils s'appelaient Minton : Mr. Minton, Mrs. Minton et leur cinq enfants adultes. Quel crime collectif la famille Minton avait-elle commis pour être condamnée collectivement à la boucherie par étapes ?

Il connaissait bien le principe qui avait présidé à la fondation de la Banque des Corps. Ses ordres de voyage en portaient l'explication détaillée, à supposer qu'il eût été le seul homme dépendant du Plan à ne pas en être informé dès son plus jeune âge. Chaque être humain se trouvait dans l'obligation absolue de participer, dans la mesure de ses moyens, à la réalisation du Plan de l'Homme. Si par incapacité, hostilité ou négligence, il s'avérait incapable de remplir la tâche qu'on attendait de lui, on lui donnait la possibilité d'apporter sa contribution à l'œuvre commune par un autre moyen. Inutilisable comme entité, il devenait récupérable en détail. Ses membres, ses organes seraient mis à la disposition de citoyens plus utiles à la chose publique et viendraient remplacer les pièces anatomiques endommagées par accident ou attaquées par la maladie.

Il s'agissait évidemment d'une mesure plus attrayante pour le récepteur que pour le donneur. C'était incontestablement une mesure de justice... de justice à l'emporte-pièce, si l'on peut s'exprimer ainsi, et Steve comptait bien parvenir à se résigner au sort qui l'attendait... et accepter de sacrifier au bien public. .

Et pourtant...

Une seule chose le préoccupait. Au cours de sa vie, il avait connu bien des personnes qui avaient été versées à la Banque des Corps et dont les organes avaient été mis à la disposition de la collec-

tivité sous forme de pièces de rechange.

Néanmoins, il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré une seule personne qui eût bénéficié d'une réparation anatomique grâce aux éléments prélevés sur ce stock...

D'autre part, le jeune homme disposait de tout le temps nécessaire pour résoudre l'énigme des trois jours de sa vie qui s'étaient trouvés inexplicablement abolis. Une pensée ne cessait de le tourmenter : avait-il été en possession d'un secret précieux susceptible de transformer en quelque sorte la Planification de l'Homme ? Si seulement il pouvait s'en souvenir !

Le soir-même, après avoir observé le bridge pendant quelques minutes, il s'étendit sur une couche et s'efforça de rassembler ses souvenirs. Avait-on frappé deux fois à la porte, le vendredi, puis le lundi ? Si Horrock était réellement venu le voir, quelle sorte de message avait-il bien pu lui apporter ? Dans quelle mesure la découverte éventuelle d'une propulsion sans réaction était-elle de nature à compromettre le Plan ? Qui, outre Donderevo, échappait à l'emprise de la Machine ?

Il ne trouva aucune réponse à ces questions. Le brouillard qui enveloppait sa mémoire était de plus en plus épais. Même le gras, l'onctueux visage du Dr. Thrale prenait un contour moins net. Le souvenir des froids électrodes appliqués contre son corps ne le faisait même plus tressaillir. Il s'endormit et rêva qu'il avait découvert le secret de la propulsion sans réaction.

Il se vit chevauchant un manche à balai mû par la force mystérieuse, parcourant une forêt d'étoiles à cinq branches en clinquant. A ses côtés, le général Fleemer montait un coursier qui avait la forme d'un spatiel. L'officier éperonnait et brutalisait l'animal qui poussait des cris affreux.

— « Debout, là-dedans ! Levez-vous ! »

Ryeland se réveilla en sursaut ; il rêvait qu'il se trouvait à la Banque des Corps sur un lit extraordinairement moelleux et s'aperçut que le rêve coincidait avec la réalité. Il se dressa sur son séant en clignant des yeux et aperçut le lit qui lui faisait face. Il ressemblait davantage à un meuble chirurgical qu'à la couche d'un être humain. Les fils d'un appareil acoustique à transmission osseuse se balançaient au bout des tringles en acier inoxydable composant la charpente d'un bras artificiel. Un fauteuil à roulettes à propulsion autonome supportait au moins dix livres d'accessoires d'acier, de caoutchouc et de matière plastique. Steve se souvint de l'histoire humoristique de la nuit de noces : il en était de même pour son voisin de lit dont le corps de chair était moins important que l'appareillage de complément éparpillé autour de sa couche.

Celui-ci — ou du moins ce qu'il en restait — était un homme corpulent au teint rose, doté d'un mauvais caractère. Il s'appelait Alden. « Allons, Ryeland, » dit-il de cette voix aiguë particulière aux gens dont la surdité est de

fraîche date, « vous connaissez les règles de la maison. Donnez-moi un coup de main. »

— « Avec plaisir. » Ils avaient tout le temps avant le déjeuner, c'est du moins ce qu'on lui avait dit ; c'était compréhensible, car les membres les plus anciens de la communauté avaient besoin d'un long délai pour mettre en place leurs différents accessoires de prothèse. En tant que nouveau venu, disposant encore de l'intégrité de ses membres, Ryeland avait des obligations. Les nouveaux prenaient soin des anciens. L'ancienneté conférait l'autorité — non pas l'âge, mais le temps passé au Paradis. C'était un système juste, expliqua-t-on à Ryeland, et qui tenait compte de l'intérêt personnel bien compris. « Vous vous en apercevrez bientôt, » lui dit Whitehurst d'un air féroce, « lorsqu'il vous manquera quelques morceaux de viande par-ci par-là ! »

Le matin, la conversation était moins placide, moins polie que le soir. C'était curieux, pensait Steve qui écoutait attentivement. Le matin, les discussions roulaient uniquement sur le moyen de s'échapper. Peut-être n'était-ce là qu'un exutoire naturel à la mauvaise humeur du réveil, pourtant les spécimens les plus avancés dans la voie du dépeçage, habitant la maison voisine, n'en continuaient pas moins à échafauder leurs plans le plus soigneusement du monde et à noter scrupuleusement les heures de patrouille des hélicoptères de garde. Alden chuchota pendant vingt minutes sur les chances qu'il possédait de s'enfuir à la nage jusqu'à un sous-marin de pêche, emprunté grâce à des circonstances miraculeuses et qu'un ami de l'extérieur, d'une fidélité incroyable, se proposait d'amener à la limite des récifs. C'était extravagant et pathétique. Il ne restait même pas suffisamment de sa personne pour que cela vaille la peine de s'enfuir. La veille, il avait parlé avec les accents d'une résignation totale : « Plus tard, vous comprendrez, mon garçon, » avait-il confié à Steve, « que nous sommes ici pour une *raison majeure*. C'est *juste*. » C'était vraiment déroutant.

Au cours de la nuit, Ryeland avait été gêné par un corps étranger qui lui meurtrissait les côtes. Une fois qu'Alden eut disparu sur son fauteuil roulant, il fouilla l'intérieur de son matelas et y découvrit une boîte plate en aluminium. Il l'ouvrit et trouva un assortiment de morceaux de sucre, de cartes et de faux ordres de route de la Machine exécutés avec une touchante maladresse. Et un journal.

Ce journal était l'œuvre d'un ancien occupant qui avait signé de ses seules initiales : D.W.H., et il couvrait une période de près de trois ans. Le début commençait ainsi :

16 *juin. Je suis arrivé au Paradis ce matin. On ne peut pas sortir, et même si on le pouvait, où aller ? Mais si je renonçais à l'espoir de sortir un jour, autant vaudrait mourir tout de suite. C'est pourquoi j'essaierai de m'échapper. Et je ne m'en ferai pas.*

La dernière page était écrite d'une main quelque peu débile.

Mai... le 9 peut-être. Encore une minuté avant l'appel. Je crois que cette fois-ci ça y est. Nul ne regarde les carcasses jetées au dépotoir ! J'en ai vu qui avaient meilleure mine que moi et on les a jetés à la fosse et dans la péniche à détritus. Le grand soir est enfin venu. Plus qu'un examen à passer. Il me reste encore pas mal d'organes. Les apparences extérieures n'ont pas d'importance. Si seulement je peux... voici la cloche.

Les pages suivantes étaient blanches.

Le petit déjeuner fut servi avant le rassemblement du matin et Ryeland, glissant de nouveau le journal dans le matelas, s'en fut manger tout pensif.

La nourriture correspondait bien à ce que Whitehurst avait promis ! Pas le moindre rationnement. Sucre, café. De la vraie crème bien épaisse. Du jambon avec une sauce rouge ; des céréales avec encore de la crème ; des fruits et des toasts chauds.

Steve mangea à s'en dilater l'estomac. Il commençait à se sentir mieux. Le monde semblait plus calme, plus accueillant ; ses camarades se levèrent de table en marmonnant et complotant puis se mirent à crier et à rire.

Ryeland était assis près de Whitehurst et lui parla de son prédécesseur.

— « Oh ! lui, » dit le borgne, « c'était le vieux Danny. J'aurais cru qu'il serait resté ici pour toujours. C'est-à-dire qu'il était très connu, car on avait prélevé tellement d'organes sur lui. Je pensais qu'on ne l'aurait jamais jeté au dépotoir, bien qu'à la fin il ne vivait plus que grâce à un cœur artificiel rotatif. Il devait d'autre part passer deux fois par jour au rein mécanique. Ce qu'il y avait de curieux chez lui, c'est qu'il jouait assez bien aux cartes, mais lorsqu'il tenait une bonne main... »

— « Que lui est-il arrivé ? »

Whitehurst se rembrunit. « On lui a prélevé les deux poumons d'un seul coup. Dommage, car il lui restait encore deux bras, absolument intacts depuis les épaules jusqu'aux doigts ! »

La cloche les appelait pour le rassemblement du matin.

Il y en avait trois par jour, chuchota Whitehurst, et il fallait être présent, sans quoi c'était le dépotoir immédiatement et sans délai. Les gardes blancs, avec le cœur rouge cousu à leur tunique, se déplaçaient le long des rangs, vérifiant les tatouages d'identité et les confrontant avec leurs listes. « Gutnick, Fairweather, Breen, Morchant, » appelait le garde affecté aux Présidents de Dixie. » Rien pour vous, les enfants. Vous pouvez rompre les rangs. Alden, Hensley... Hensley ? Comment se fait-il que ce nom se trouve sur la liste ? N'a-t-il pas été jeté au dépotoir la semaine dernière ? » Une douzaine de voix confirmèrent le fait ; le garde effaça le nom de sa liste. « Il y a quelque chose qui cloche dans l'administration. Tiens, qui êtes-vous ? » Il prit Steve par le bras. « Oh ! Steve Ryeland, soyez le bienvenu à notre petite communauté. Rien pour vous aujourd'hui ! Whitehurst. Oh ! oui, venez, Whitehurst, on a besoin de vous. »

Steve s'éclipsa aussitôt qu'il le put. Les autres étaient détendus

et riaient, mais de voir Whitehurst partir avait détruit l'euphorie qui s'était emparée de Ryeland au cours du petit déjeuner. Son tour pourrait venir d'un instant à l'autre ; s'il était possible de faire quelque chose, il ne fallait plus attendre.

Il récupéra le journal dissimulé dans son lit, s'esquiva par l'arrière de la maison et découvrit un coin ensoleillé sur une colline. Il s'assit contre un mur de retenue et se mit à étudier le journal du défunt D.W.H.

Il n'y avait aucun renseignement sur la vie du personnage à l'extérieur du Paradis. Mais quel qu'eût été son emploi, il faisait preuve d'intelligence et de méthode. Il avait commencé par procéder à une investigation complète du milieu où il vivait. Des premiers mois de son séjour, Steve apprit un certain nombre de données statistiques utiles. La population du Paradis s'était montée à 327 personnes, y compris douze enfants de moins de dix-huit ans (qu'avaient-ils donc fait pour être ici ?). Ce n'était probablement pas le seul Paradis. Il y en avait sans doute d'autres ; deux fois, des chargements de matériel humain avaient franchi les grilles pour regarnir un autre Paradis temporairement à court de pièces détachées. Il n'y avait jamais de gardes à l'intérieur des murs, sauf au moment des rassemblements. Ils pénétraient dans l'enceinte au nombre d'environ une douzaine, et D.W.H. avait pu en dénombrer quinze autres à l'extérieur. Le Paradis s'étendait sur une cinquantaine d'hectares et le journal comportait une carte avec de nombreux gommages et surcharges. Une note inscrite sur la carte indiquait que les murs étaient parcourus par des courants à haute tension et qu'ils étaient infranchissables, même s'il prenait fantaisie de creuser à cinquante mètres sous terre. Il fallait apparemment que quelqu'un eût accompli ce tour de force !

Le bord de la mer n'était pas interdit par des clôtures, mais un lourd filet d'acier était tendu à quelque distance du rivage et, au-delà, les requins menaient bonne garde. La seule solution de continuité dans le mur d'enceinte était constituée par le bâtiment à travers lequel il était entré et ses structures satellites : la clinique, le bâtiment administratif et la centrale qui dispensait l'énergie. Il y avait également l'immeuble sanitaire. C'est là que le « dépotoir » avait attiré l'attention de D.W.H. ; il se trouvait à proximité de la plage et une rampe menait à une péniche, laquelle, remorquée en pleine mer, se déchargeait des pièces inutilisées dans le matériel humain, en même temps que les déchets plus ordinaires que rejette une communauté forte de plusieurs centaines de personnes.

Ryeland étudiait la carte d'un air songeur. Seule la rampe du dépotoir offrait quelque espoir d'évasion. Cependant le rédacteur du journal n'y avait pensé qu'au bout de quelques mois, et à en juger par la qualité de ses notes qui devenaient de plus en plus incohérentes à mesure que la panique s'installait en lui, son jugement avait commencé de se détériorer. Pourtant, l'idée valait qu'on

s'y arrêtât. Il prétendait qu'un homme pouvait s'échapper de cette façon. Pourquoi pas, après tout ? Encore fallait-il savoir où aller...

Steve chassa cette idée de son esprit et poursuivit la lecture du journal jusqu'au moment où des mouvements à l'extérieur du pavillon lui rappelèrent que l'heure du rassemblement de midi était proche.

10

AUCUN Président de Dixie ne fut appelé à midi. Ce n'est que lorsque le signal de rompre les rangs fut donné que Steve se rendit compte qu'il avait retenu sa respiration pendant presque toute la durée de l'appel. Gutnick, son voisin de rang, cligna de l'œil : « Cela vous fait toujours cet effet-là au début. Et ensuite... ça continue ! »

Mais Steve dit seulement : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Gutnick tourna la tête. Le long de l'allée, deux gardes poussaient solennellement un fauteuil roulant et une charrette à bras chargée d'appareils. Tous étaient connectés à l'occupant du fauteuil roulant. S'il s'agissait d'un homme, il n'en restait vraiment pas grand-chose. Sa tête était entièrement entourée de bandages... si toutefois c'était bien sa tête. On apercevait tout juste une petite fente à l'emplacement de la bouche. La charrette à bras transportait un énorme fatras de pompes, de tubes, de cylindres en acier inoxydable et d'appareils électriques.

— « Oh ! celui-là ! » dit Gutnick. Gutnick ne pouvait pas faire de geste pour la bonne raison qu'on avait eu besoin de ses bras pour quelqu'un d'autre, mais il inclina le buste et s'écria : « Hé, Alec. Qu'as-tu perdu cette fois ? »

La tête couverte de bandages effectua un léger mouvement. Rien d'autre ne bougeait dans ce qui restait du corps de l'homme.

— « C'est toi, Gutnick ? Je crois que c'est le second rein. »

— « Il te reste encore pas mal de choses ! » mentit Gutnick avec entrain, et ils rentrèrent déjeuner. Ryeland ne pouvait détacher son esprit de cet individu réduit à sa plus simple expression.

— « Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on se donne la peine de garder en vie de pareils déchets humains ! »

— « Alec est un cas spécial. Il est le plus ancien de tout le Paradis. Il y a six ans qu'il est ici, » dit Gutnick d'une voix qui trahissait le respect.

Steve n'avait guère d'appétit ; mais après avoir avalé quelques bouchées, il dut s'occuper de Gutnick qui ne pouvait s'alimenter, faute de bras ; ensuite son moral s'améliora. L'après-midi, il déambulait à l'aventure à travers les sentiers du Paradis, s'émerveillant de constater à quel point la nourriture rendait la vie supportable. C'était la preuve qu'un régime soigneusement équilibré contribuait au bonheur de l'homme. Cela montrait... cela ne montrait rien du tout, pensa-t-il dans un soudain éclair de lucidité, sinon qu'une créature condamnée au

destin le plus dégradant pouvait oublier sa condidtion en se plongeant dans les plaisirs physiques. Il résolut de rentrer à sa chambre, d'y prendre le journal, de l'étudier, d'échafauder un plan... Quelqu'un l'appelait par son nom.

Il se retourna. Oporto se précipitait vers lui. « Hé, Ryeland ! c'est vous ! »

Oporto s'arrêta. Steve fit de même ; c'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'ils faisaient mutuellement l'inventaire de leurs anatomies réciproques, pour voir s'il n'y manquait pas quelque pièce.

Au Paradis, cette habitude devenait rapidement un réflexe.

— « A première vue, il ne semble pas qu'on ait prélevé quoi que ce soit sur votre anatomie, » dit Ryeland.

— « Je ne suis là que depuis deux jours à peine. Je vous ai tout juste précédé. J'ai d'ailleurs assisté à votre entrée. Je suppose qu'il vous ont fait passer une revue de détail ? Ils n'ont pas fait autant de manières pour moi. J'aurais mieux fait de rester en Islande ! Ce n'est pas que je vous en veuille, » termina-t-il d'un ton lugubre.

— « Désolé. »

— « Eh bien, où êtes-vous logé ? »

Steve lui dit qu'il s'était installé chez les Présidents de Dixie. Oporto demeurait incrédule.

— « Comment, vous vivez avec ces vieilles badernes moisies ? Pourquoi ne venez-vous pas chez nous ? Il y a justement deux places libres en ce moment, et quelques-uns des copains sont vraiment intéressants. Voyez-vous, il suffit qu'on vous enlève quelques membres et quelques organes parci par-là, et que vous reste-t-il ? Le cerveau ; c'est pourquoi il faut se réserver quelques jolis petits problèmes pour tuer le temps. Mon voisin de chambre possède une collection complète des *Lilavata*, qui sont de vieux problèmes de mathématiques hindous, des équations de Diophante pour la plupart... »

— « Je travaille actuellement sur un problème entièrement différent, » dit Steve doucement.

Oporto leva sur lui des yeux interrogateurs.

« Je veux sortir d'ici ! »

— « Ce n'est pas possible ! Steve, vous êtes fou. Un garçon de votre trempe... Vous avez des années devant vous. Vous ne voudriez pas... »

— « C'est ce qui vous trompe, je voudrais m'en aller, » dit Ryeland. « Ce n'est pas seulement pour sauver ma vie, bien que j'accorde une certaine importance à cette question, je l'avoue. »

— « Et ensuite ? Oh ! j'ai compris, inutile d'ajouter un mot. Il s'agit de cette fille ! »

— « Non, il ne s'agit pas de la fille, pas exactement, bien qu'elle ait son rôle à jouer dans l'affaire. Il s'agit du spatiel et de Gottling. Je redoute le pire. Il faut y mettre ordre ! »

— « Vous ne devriez pas parler ainsi, Steve, » dit le petit homme consterné. « Quoi qu'il en soit... »

Ryeland connaissait suffisamment son Oporto pour deviner ce qui le préoccupait. Il lui tendit

la perche. « Quoi qu'il en soit... ? »

— « Quoi qu'il en soit, je ne vois pas pourquoi vous vous préoccupez de cette fille. Je pensais que l'autre était plus importante à vos yeux. Vous savez, le matricule 837552... j'ai oublié son nom. »

Ryeland crut recevoir un coup de masse entre les deux yeux. Ce numéro... Il n'avait pas le don des chiffres comme Oporto et pourtant, il en était sûr, c'était là le matricule de...

— « Angela Zwick, » murmura-t-il, se souvenant d'une chevelure blonde, de deux yeux bleus et d'une bouche qui avait témoigné contre lui à son procès.

— « C'est bien elle. Alors, vous ne l'avez pas oubliée ? » Oporto savourait le plaisir de lancer sa bombe. « Pourquoi n'allez-vous pas la voir ? Elle est ici depuis déjà quelque temps... elle habite un pavillon près du lac. »

— « Comment ? Elle est ici ? Mais elle était membre de la Police du Plan. »

Ryeland était abasourdi. Le Plan en était-il là qu'il jetait au dépotoir ses propres agents secrets ?

— « Eh bien, » dit Oporto, « j'imagine qu'on peut dire en effet qu'elle est là. Peut-être pas en entier, mais le quorum indispensable est atteint. Pourquoi ne pas aller constater la chose de visu ? »

La première sensation fut un choc et une gêne affreuse. Ryeland frottait ses pieds l'un contre l'autre en contemplant la jeune fille installée dans le fauteuil roulant. Il prononça son nom d'une voix incertaine, puis il rencontra ses yeux et ne put ajouter un mot. Angela ? Cette chose dans un fauteuil roulant, était-ce bien la fille qu'il avait connue ? Elle n'avait plus de bras et, à en juger par les plis de sa robe, pas davantage de jambes. Mais son visage était intact : les yeux bleu-vert, la chevelure dorée ; sa voix chaude et gutturale était bien celle qu'il avait connue.

— « Steve, ça fait du bien de vous voir ! » Elle n'était pas le moins du monde embarrassée. Elle rit. « N'ouvrez pas ces yeux ahuris. Mais je sais ce que vous ressentez. Vous venez d'arriver et moi je suis déjà là depuis vingt-et-un mois. »

Ryeland s'accroupit gauchement devant elle, sur l'herbe. Son pavillon s'élevait dans un bosquet au milieu d'un parterre de fleurs fort bien entretenues. Des fleurs ! Steve ne se souvenait pas d'avoir jamais vu des fleurs autour d'une maison d'habitation, seulement dans des parcs. Mais à bien y réfléchir, le Paradis était une manière de parc.

« Je croyais ne jamais plus vous revoir, après ce qui s'est passé, » dit-elle avec douceur. Elle inclina le menton et un minuscule moteur se mit à ronronner. La mentonnière recouverte de velours semblait être équipée de commutateurs qui lui permettaient de commander les déplacements de son fauteuil. Elle lui fit face. « Vous ne m'en voulez pas ? »

— « Vous ne faisiez que votre devoir vis-à-vis du Plan, » murmura-t-il.

— « Vous êtes vraiment raisonnable de parler ainsi. Ah ! Steve, que je suis contente de vous



voir ! » Elle souleva son adorable menton. « Nous avons tellement de choses à nous dire. Conduisez-moi au bord du lac, » ordonna-t-elle.

Pendant près de trois ans, Ryeland avait préparé le discours qu'il tiendrait à Angela Zwick lorsqu'il se trouverait de nouveau face à face avec elle, mais en cet endroit les mots paraissaient incongrus. Il les oublia. Il s'était rongé les poings de rage dans son lit, il avait plaidé sa cause dans les champs caillouteux du camp d'isolement, et aujourd'hui qu'il se trouvait devant la jeune fille il n'échangeait avec elle que des potins futiles. Ils bavardaient, ils riaient, ils passaient un moment agréable ! *Agréable !* Alors que c'était elle qui lui avait mis ce collier autour du cou.

— « On trouve la paix de l'esprit lorsqu'on se dévoue au service du Plan, » dit-elle d'un ton sentencieux, devinant ses pensées.

Ils s'arrêtèrent au bord du lac et il s'assit. « Je ne souffre même plus de la présence de ce collier, » dit-il en étouffant un bâillement.

— « Non, bien sûr, » dit-elle.



Il se grattait les omoplates contre le tronc d'un palmier. « Jamais je n'aurais cru que je pourrais un jour me faire à ce carcan. Je me souviens d'en avoir parlé avec un camarade du camp. Il m'avait dit que je finirais par n'y plus faire attention... »

Il s'arrêta et fronça légèrement les sourcils.

— « Et que lui avez-vous répondu, Steve ? »

— « Que ce collier me ferait horreur, jusqu'à ma dernière heure, à moins que je ne sois drogué. »

Elle ne répondit que par un sourire d'une sérénité olympienne.

De retour au pavillon des Présidents de Dixie, Ryeland feuilleta le journal qu'avait rédigé son prédécesseur. Il voulait relire l'une des pages :

Cet endroit exerce sur l'esprit une action insidieuse. L'atmosphère en est tellement calme que l'on est tenté de se laisser gagner par le fatalisme. Advienne que pourra ! Aujourd'hui, Cullen est revenu de la clinique et il riait encore d'une histoire drôle que lui avait racontée une infirmière. Et pourtant on venait de lui enlever les deux yeux !

Et deux jours plus tard :

Hier on m'a enlevé ma seconde jambe. C'est plutôt douloureux mais on m'a fait des injections calmantes. Je me demande pourquoi je n'en suis pas plus affecté. Je pense toujours à Cullen.

Le visage assombri, Steve referma le journal et s'en fut au rassemblement de l'après-midi. Les autres Présidents de Dixie étaient déjà sur le terrain, et leur accueil fut plutôt frais. Ryeland n'y prêta guère attention. Il savait qu'on lui tenait rigueur de ne pas se prêter avec plus d'empressement aux coutumes de la maison. C'est à peine s'il remarqua les gardes et leurs cœurs rouges cousus sur le devant de leur tunique, tandis qu'ils parcouraient les rangs, leurs listes à la main.

Son esprit était occupé par un sujet plus important.

Il était persuadé que son cerveau fonctionnait aussi bien que

jamais. Et pourtant il avait du mal à pousser son raisonnement jusqu'à ses dernières limites. *La présence du collier lui était devenue indifférente.* Tel était le premier terme du syllogisme. Le second terme se trouvait dans le journal. Quelle était la conclusion ?

— « Venez, vous dis-je ! » dit la voix contrariée d'un garde, et Steve s'aperçut qu'on avait crié son nom.

Il ouvrit des yeux ronds. « C'est moi que vous avez appelé ? »

— « Oui, vous. Vous êtes sur la liste aujourd'hui ! Suivez-moi à la banque des tissus ! »

II

LE groupe des éclopés attendait l'ascenseur.

Le voisin de Ryeland marmottait quelque chose d'une voix fébrile et fixait la porte de la cabine comme s'il se fût agi de la porte de l'enfer. Il surprit le regard de Steve fixé sur lui et lui décocha un large sourire. « C'est la première fois que vous y passez ? Moi aussi. Mais je ne pense pas que le prélèvement soit bien important ! »

— « Allons-y, allons-y ! » Les gardes les poussaient vers la porte de la cabine. « Avancez, avancez ! »

L'ascenseur descendit rapidement et les débarqua dans un vestibule situé dans le sous-sol. Des lampes bleues aseptisantes clignotaient sur les murs, le ronronnement des ventilateurs trahissait la présence des purificateurs d'air. Les gardes leur donnèrent l'ordre de s'asseoir. Une douzaine de longs bancs de bois étaient disposés dans la pièce. La salle d'attente était loin d'être pleine, bien qu'elle contînt une vingtaine de cadavres ambulants. Ryeland jeta un regard autour de lui. Certains semblaient jouir de toutes leurs facultés et posséder encore un arsenal anatomique au complet ; s'il leur manquait quelque chose, ce n'était pas visible à l'œil nu. D'autres portaient au contraire la trace de prélèvements divers : une jambe par-ci, une oreille par-là, ailleurs un doigt ou deux. D'autres étaient composés de si peu de chair et d'os, mais en revanche d'un tel fatras de prothèses, qu'il semblait miraculeux que les chirurgiens trouvassent le moyen de réduire encore le peu qui restait de leur carcasse.

L'homme nerveux changea de place avec un voisin pour se rapprocher de Steve et lui souffla à l'oreille : « A mon avis, ils ne vont pas nous prendre grand-chose pour la première fois. Il n'y a pas de raison. D'abord, il se peut que votre corps soit impropre à la transplantation. Il faudra pour commencer qu'ils se livrent à un ou deux essais pour voir comment vos tissus réagissent. Ce n'est que plus tard qu'ils procèdent à des opérations importantes. Cela, je puis vous l'assurer, mon ami... » Il s'arrêta court lorsque la porte s'ouvrit, il avait des yeux de chaton torturé. Mais c'était seulement une infirmière qui vaquait à ses occupations et

qui ne leur accorda même pas un regard.

Ryeland fit taire ses propres soucis pour réconforter son compagnon. « Vous avez raison, » dit-il, « ce que vous dites est parfaitement logique. » Ce ne l'était pas, bien sûr. Le Plan savait déjà tout ce qu'il avait besoin de connaître à leur sujet. Mais l'autre s'accrocha à cet espoir comme un noyé se cramponne à la bouée de sauvetage.

— « Nous n'avons à craindre qu'une petite, une toute petite opération. Un maladroit aura perdu un doigt ou deux... » Il regarda sa main. « Un doigt ou deux... est-ce que cela compte ? On peut fort bien s'en passer. Ou peut-être un pied. Mais la première fois il n'est sûrement pas question de prélever une jambe tout entière... »

La porte s'ouvrit.

Un garde jeune et svelte entra. L'ennui se reflétait sur son visage et le regard qu'il jeta sur les cadavres attentifs ne s'adressait pas à des êtres humains. « Eckroth ? » appela-t-il en consultant sa liste. Le voisin de Ryeland sursauta. « Venez ! »

L'homme nerveux jeta un regard affolé vers Steve, sa pomme d'Adam agitée de mouvements convulsifs. Il se leva et la porte se referma silencieusement derrière lui.

Ryeland attendait toujours.

L'un après l'autre, les cadavres ambulants furent convoqués à leurs salles d'opérations respectives afin de donner au Plan ce que le Plan exigeait d'eux. Steve les regardait. Il valait mieux penser aux autres qu'à soi-même : le doyen aux yeux bleus qui pleurait dans le fouillis de tubes qui avait remplacé ses poumons ; la jeune fille à la robe étrangement plate le long de son corps ; les hommes et les femmes de toutes tailles et de tous types. Ryeland fut presque le dernier sur la liste d'appel.

Enfin ce fut son tour. Une infirmière lui fit signe. Il se leva avec une étrange sensation de vide. Un curieux picotement prémonitoire parcourut son système nerveux périphérique, comme une douleur qui chercherait le lieu de plus favorable pour s'installer...

En quoi consisterait le prélèvement ? Lui enlèverait-on un pied, un bras, une partie de sa denture, un organe interne ?

— « Venez donc, » dit l'infirmière qui semblait agitée. C'était une jolie fille à la chevelure rouge. Elle portait même un anneau à l'un de ses doigts. Steve s'émerveilla. Elle était fiancée ! Il se trouvait quelque part un homme respectueux du Plan qui la considérait avec affection et tendresse. Et pourtant, en ce lieu, elle était l'incarnation d'une puissance qui allait dépouiller Ryeland d'une partie de son corps.

Il la suivit d'une démarche raide. Il entendait un rugissement dans ses oreilles : celui de son sang. Il sentait son cœur battre puissamment à l'intérieur de sa poitrine. Les couleurs étaient très brillantes et l'odeur d'antiseptique puissante. Ses sens enregistraient toutes les impressions. Il avait conscience de la raideur de son uniforme rouge et usagé. L'éclat bleu des lampes stérilisantes était pénible à soutenir.

Il se trouvait dans une petite salle, dominée par une haute table d'opération aux lignes nettes, à la blancheur immaculée.

Il jeta un coup d'œil sur la table et s'humecta les lèvres.

L'infirmière eut un rire imprévisible.

— « Ma parole, c'est extraordinaire comme vous êtes impressionnables, vous autres cadavres. Ne savez-vous donc pas pourquoi vous êtes ici ? »

Ryeland hocha la tête avec raideur. Il ne le savait que trop. Pourtant il s'étonna de ne point apercevoir le scintillement des instruments de chirurgie.

« Je ne pense pas, » dit-elle avec un humour légèrement teinté d'énervement. « Votre sang, mon ami. C'est tout ce que nous allons prélever sur vous aujourd'hui. La prochaine fois, ce sera peut-être différent, bien sûr. Mais pour l'instant nous n'avons besoin que d'un litre de votre beau sang rouge. »

Steve était étendu à plat sur la table, le bras ligoté par des courroies. Un drap frais et raide lui recouvrait les jambes. Il regardait son sang, couleur de vin pourpre, couler lentement dans un flacon gradué.

L'opération n'avait rien de douloureux. Ce n'était pas non plus un plaisir sans mélange. Il sentait sous la peau une curieuse sensation, une sorte d'avertissement qui serait comme un prélude à la douleur... comme si les extrémités nerveuses construites pour lutter contre des blessures plus sérieuses se trouvaient désemparées par cette opération insolite et ne savaient quel message transmettre au cerveau, se contentant d'exprimer une sorte d'inquiétude. De temps en temps, le tube émettait un bruit incongru, comme un siphon qui aspire de l'air, mais rien d'autre ne venait troubler le silence.

L'infirmière venait de le quitter. Curieux combien le monde était calme.

Et avec quelle extraordinaire clarté fonctionnait le cerveau de Ryeland.

Il était tranquille.

Mieux : il savait qu'il était tranquille.

Mieux encore : il commençait à comprendre qu'il avait été tranquille, stupidement tranquille depuis le moment où il avait mis les pieds dans la Banque des Corps ! Et il en était de même pour tout le monde ! Cela expliquait les joyeux amputés, et les insouciants camarades des Présidents de Dixie. Tranquille ! Mais il n'était pas naturel d'être tranquille en pareille situation, et bien entendu cette euphorie était due aux tranquillisants.

Ryeland regardait paresseusement la mousse s'amasser à la surface de son sang dans le flacon, et s'étonnait de ne pas l'avoir compris plus tôt. Même l'homme qui avait écrit son journal n'avait pas compris la vérité bien qu'il l'eût approchée de fort près. Des drogues !

Le Plan de l'Homme comprenait fort bien que le cerveau humain comportait des circuits qui n'étaient pas soumis à la raison. L'instinct de conservation était un de ceux-là. La Machine ne

voulait pas risquer une résurgence soudaine de cet instinct. La Machine devait savoir que, quel que pût être l'état d'esprit de la matière première humaine qui franchissait le seuil de la Banque des Corps, quelle que pût être leur soumission préalable à la Planification de l'Homme, la crainte d'être démembré, désossé, énucléé, privé de ses viscères et finalement de perdre la vie était susceptible de balayer les conditionnements les mieux établis.

C'est pourquoi la Machine avait pris les mesures appropriées : des mesures qui s'imposaient avec une évidence aveuglante et qui consistaient simplement à inonder l'appareil circulatoire des cadavres de tranquillisants.

L'infirmière rentra dans la pièce. Elle donna un coup léger de son doigt au flacon, manipula les tubes, enleva prestement l'aiguille plantée dans le bras de Steve. Elle chantonnait en travaillant. Elle appliqua un tampon imbibé d'alcool sur la légère blessure. « Tenez-le en place, » ordonna-t-elle.

Steve l'écoutait à peine. Des tranquillisants, pensait-il. Cela expliquait tout : pourquoi les plans ingénieux de D.W.H. n'avaient abouti à rien ; avant qu'ils aient pu mûrir, l'énergie qui aurait pu les transformer en réalité avait été sapée. Cela expliquait pourquoi Ryeland lui-même avait flâné pendant des jours perdus à jamais. Le seul fait étonnant était qu'il s'en fût aperçu.

L'infirmière redressa son bras, retira le tampon et lui indiqua la porte.

— « Sortez par là. »

Ryeland obéit docilement, puis s'arrêta soudain, retrouvant sa vitalité grâce à un choc émotionnel. Un garçon de salle guidait un brancard électrique dans le hall. Un patient y était étendu, les yeux fermés. C'était l'homme nerveux qui avait été le voisin de Ryeland. Il paraissait dormir. Il avait sûrement perdu un organe... Mais lequel ? Les bras étaient au complet, les jambes se dessinaient sous le drap, aucun pansement sur le visage immobile.

Ryeland s'approcha de l'infirmière. « Excusez-moi... cet homme, que lui a-t-on fait ? »

L'infirmière leva un regard lointain. « Une opération très importante. Vous le connaissiez ? »

— « Oui. »

— « Je vois. » Une pause. « Nous avions besoin d'une colonne vertébrale complète... alors, vous pensez... inutile d'essayer de récupérer le reste. »

Steve suivit en trébuchant le cadavre de l'homme nerveux qui, plus jamais, n'aurait à s'inquiéter de son sort. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de l'infirmière. « Au revoir ! » dit-il.

— « Au plaisir ! » répondit-elle.

A l'extérieur du Paradis, treize milliards d'êtres humains travaillaient, étudiaient, aimaient, se querellaient et remplissaient en général l'infime mission que leur avait assignée la Planification de l'Homme. Dans le Saskatchevan, un ingénieur tourna un commutateur et le flanc d'une montagne se souleva dans un grondement énorme et vint glisser dans un

lac, mettant à ciel ouvert un filon à faible teneur d'uranium, l'un des derniers gisements qui demeuraient encore dans le sol de la Terre. Dans la région vallonnée de Fiesole, en Italie, un colonel du Corps Technique procédait à l'inspection du nouveau réservoir. Le niveau de l'eau s'était élevé de cinquante centimètres depuis sa dernière visite. De son embarcation à fond plat, il nota qu'une construction en ruines dont il avait précédemment remarqué la présence, était presque entièrement submergée : il s'agissait du Palazzo Pitti, mais c'est un nom qu'il n'avait jamais entendu. (Le Ponte Vecchio se trouvait déjà à plus de six mètres sous son bateau.) Sous le Honduras, un tunnel de train souterrain s'était effondré et mille huit cents ouvriers agricoles saisonniers avaient été simultanément incinérés et dissous dans les roches en fusion. Le Planificateur, de retour de la Lune, avait signé un ordre qui aurait pour résultat final de faire baisser de 27 mètres le niveau de la Méditerranée, mettant ainsi à jour des milliers de kilomètres carrés de terre et permettant la construction d'une gigantesque centrale électrique dans le détroit de Gibraltar.

Mais aucun écho de ces événements ne pénétrait dans l'île de Cuba. Tout était calme. Tout était agréable. Et Steve Ryeland luttait de toutes ses forces contre l'euphorie. Il se querella vigoureusement avec les autres Présidents de Dixie. Le doyen fut blessé, choqué, mortifié. A la suite de quoi il fut battu à plate couture dans la partie de bridge post-méridienne. Steve était content de lui.

Il retourna voir Angela et la découvrit à l'endroit où il l'avait laissée, se prélassant au soleil devant son pavillon. « Cher Steve, » susurra-t-elle, mais Steve n'avait guère envie de se laisser charmer.

— « Je viens de faire ma première donation ! » dit-il à brûle-pourpoint. « Devinez quoi ? » Il lui donna le temps de l'examiner et jouit de son embarras. « Pas grand-chose. Tout juste du sang. J'ai de la chance, hein ? »

C'était se conduire comme un mufle.

— « Oui, Steve, vous avez de la chance. Mais à quoi bon en parler ? Descendons au bord du lac comme hier. Il fait chaud aujourd'hui, et nous trouverons une brise fraîche auprès des fontaines... »

— « C'est là tout l'effet que cela produit sur vous ? »

— « Steve ! »

— « La nourriture et le confort. N'y a-t-il donc que cela qui vous intéresse ? »

— « Steve, vous êtes de mauvaise humeur cet après-midi, » dit-elle en s'énervant un peu. « Si vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai seule. »

— « Si cela vous est égal... »

Elle ouvrit la bouche, la referma, leva sur lui son regard et secoua la tête. Elle était irritée, mais non pas blessée. Si Ryeland se montrait désagréable, elle se passerait de lui, voilà tout.

Angela le quitta avec toute la pétulance que lui permettait l'absence de ses bras et de ses jambes. Steve demeura sur place.

plongé dans ses réflexions. Il savait que ses artères étaient inondées de tranquillisants. Mais comment neutraliser les effets de la drogue ? En se querellant sans cesse, il pouvait provoquer la réaction de ses glandes surrénales. L'exercice physique était également efficace, mais l'effet ne durerait pas longtemps. Il valait mieux interdire à la drogue l'entrée de son réseau sanguin.

Le remède était extrêmement simple.

Il lui suffisait de s'arrêter complètement de boire et de manger.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, il comprit rapidement que son système comportait de grandes faiblesses.

Il avait soigneusement étudié son plan. Il lui fallait bien manger quelque chose, sans quoi il mourrait, ce qui n'était pas une solution. Il décida de se rabattre sur le sucre. Le jour même après le rassemblement de midi, il entra dans le mess, emporta son plateau dans un coin... et l'y abandonna intact. Il remplit ses poches de sucre en s'efforçant d'opérer aussi discrètement que possible. Il prenait un risque calculé. Tous les aliments étaient suspects, le sucre y compris. Mais il était probable que la Machine, toute perspicace qu'elle fût, ne se serait pas préoccupée du sucre.

Naturellement, il n'était pas question de boire de l'eau. Steve commençait à se sentir déshydraté. Il pensa construire un filtre et purifier l'eau du lac, mais cela ne manquerait pas d'attirer l'attention... La soif commençait à se faire sentir de façon de plus en plus pressante.

Il alla voir Angela pour essayer d'oublier. Ils firent une promenade ; la jeune fille dirigeait habilement son fauteuil roulant. Elle eut du mal à supporter Ryeland pendant toute la journée. Ils s'arrêtèrent au bord du lac, et Steve contemplait l'eau avec envie. Comme elle était claire et limpide ! Mais toute l'eau potable du Paradis était prélevée dans le lac, et elle était sans nul doute déjà traitée. Il parlait de la joie qu'il éprouverait à nager, puis il évoqua le tintement des cubes de glace dans un verre, des embruns soulevés par l'étrave d'un navire, si bien qu'Angela finit par s'écrier : « Allez donc vous baigner ! Ne vous occupez pas de moi ! » Un sourire gracieux. « Personnellement je préfère m'abstenir pour des raisons faciles à comprendre. Mais ne vous gênez pas. C'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ? »

C'était bien cela. Mais Steve refusa vigoureusement jusqu'au moment où il lui vint une idée, et aussitôt il partit à la recherche d'un maillot de bain. C'est un procédé que des marins torpillés avaient appris des siècles auparavant. Il suffisait de se tremper dans l'eau et de se détendre pour apaiser la soif... un peu. Peut-être cela lui permettrait-il de tenir jusqu'au moment où son cerveau serait délivré de l'influence de la drogue. A ce moment il pourrait réfléchir et trouver un moyen de s'enfuir. Mais comme cette eau était tentante !

Il demeura en eau peu profonde et se livra à une sorte de jeu.

La mise était de taille puisqu'elle mettait sa vie dans la balance. Il laissa l'eau monter jusqu'à son menton, venir au contact de ses lèvres. Il laissa même s'infiltrer quelques gouttes à l'intérieur de sa bouche ; puis il la remplit et y retint l'eau.

Il serait tellement facile d'avaler ! Si aisé d'étancher sa soif ! Il faisait passer le liquide d'une joue à l'autre, fermant les yeux pour résister à la tentation... Sûrement une gorgée n'aurait pas tellement d'importance...

Il sortit du lac en toussant et en crachant.

Il avait failli céder. Mais il avait appris quelque chose : la soif avait pour effet de le désintoxiquer ; déjà ses perceptions se faisaient plus aigues qu'une heure auparavant. La piqûre que l'infirmière avait pratiquée avec maladresse près de son coude le faisait souffrir. L'étoffe de sa combinaison avait mis ses cuisses à vif. C'était un vêtement misérable... Mais quelle joie, pensa-t-il, de pouvoir s'en rendre compte !

Angela le regardait d'un air soupçonneux. « Quelle mouche vous pique ? » demanda-t-elle.

— « Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? »

— « Je ne sais pas... Vous vous comportez de façon curieuse. Comme si la Machine avait annulé ses ordres en ce qui vous concerne. Comme si vous étiez sur le point de vous libérer de votre collier. »

Hé, hé ! la chose n'était pas impossible, pensa Steve. Si seulement il pouvait tenir, il trouverait peut-être un moyen. Il se sécha avec une serviette et dit : « Pourquoi pas ? Donderevo y est bien parvenu. »

— « Steve, » gronda-t-elle amicalement, « voilà des pensées incompatibles avec le Plan ! Vous me décevez. Nul ne pourra plus désormais s'échapper comme le fit Donderevo. Et même si vous en étiez capable, votre devoir envers le Plan... »

— « Minute... » Il cessa de se frictionner et se tourna vers elle. « Qu'avez-vous dit ? Que savez-vous sur Donderevo ? »

— « Je sais comment il s'est enfui. C'est du Paradis qu'il s'est échappé ! »

Steve entendit le bruit d'une étoffe qui se déchire et il s'aperçut que ses mains, sans l'intervention consciente de son cerveau, s'étaient crispées avec tant de force sur la serviette que celle-ci avait cédé. Il la laissa choir sur le sol et murmura :

— « *Comment ?* »

Angela déplaça nonchalamment la tête et mit en marche les moteurs de sa chaise roulante pour se mettre à l'ombre. Elle fronça les sourcils d'un air pensif. « Je ne pense pas qu'il y ait un inconvénient à vous le dire. Vous ne pourrez jamais employer le même moyen. C'est impossible. »

— « Angela... Comment a-t-il fait ? »

— « Par une méthode qui vous est entièrement inaccessible, Steve. » Son sourire le taquinait. « Il a trouvé ici une équipe dont le sens du devoir n'était pas très développé... Il les a tentés en leur parlant des espaces qui s'étendent au-delà du domaine du Plan. Il a réussi à les corrompre en leur promettant la liberté et les ri-

chesses des Récifs de l'Espace. Il les a soudoyés pour les amener à le délivrer de son collier... chirurgicalement. »

— « Hein ? »

— « Le complot fut ingénieusement monté. Les chirurgiens félons fabriquèrent de fausses réquisitions et de faux documents. Donderevo fut appelé un matin, au cours du rassemblement, suivant le processus habituel. Il fut disséqué dans une salle d'opération. La tête fut séparée du tronc, puis les pièces furent transportées en toute hâte dans la salle voisine et réassemblées... Sans le collier de fer, naturellement.

» N'allez surtout pas vous faire des idées, » l'avertit-elle. Le complot fut découvert. Les chirurgiens félons furent promptement jetés au dépotoir. Malheureusement, Donderevo avait déjà réussi à s'enfuir. »

— « De quelle manière ? »

— « C'est là la partie la plus importante du complot. Pour brouiller les pistes, les chirurgiens avaient eu recours à un expédient des plus ingénieux. Au moyen de diverses pièces anatomiques rassemblées de bric et de broc, ils avaient reconstitué un homme complet à l'intérieur du collier. C'est lui qui prit la place de Donderevo jusqu'au moment où il fut trop tard pour se lancer à sa poursuite. »

Steve frissonna en dépit du chaud soleil. Cette méthode d'évasion lui semblait assez répugnante et, le cas échéant, il aurait hésitait avant de s'y résoudre. Mais la question ne se posait pas.

« Si nous faisions quelque chose de plus amusant, » suggéra Angela.

— « Il est une chose que je voudrais encore savoir. » Il fixa sur elle un regard fasciné. « Comment se fait-il que vous sachiez tout cela ? »

Elle étira son torse languissamment au soleil d'un mouvement lent et gracieux.

— « Je puis bien vous le dire, Steve. » Elle lui jeta un sourire complice. « Ce n'est pas un secret pour vous que j'ai travaillé dans la Police du Plan. En fait, je suis venue ici pour la première fois pour m'occuper du cas Donderevo. Pour faire la lumière sur la conjuration, il m'a fallu persuader l'un des chirurgiens félons d'opérer sur moi de la même façon pour me permettre de m'échapper. »

Elle bâilla et sourit avec une satisfaction féline.

— « Si vous êtes venue ici en qualité d'espionne, comment se fait-il que vous... »

Il ne put achever sa phrase, se sentant incapable de prononcer les terribles mots.

— « Pourquoi suis-je toujours ici ? N'ayez pas honte de me poser cette question, Steve. Je suis ici pour la raison bien simple que, lorsque j'eus fini ma tâche, je me trouvais... dans l'état où vous me voyez. Naturellement, le Plan ne pouvait pas détourner des ressources, indispensables ailleurs, à mon profit... C'est pourquoi j'ai été classée dans les surplus. Je ne nierai pas que cela m'ait causé quelque chagrin au début. Mais je me suis résignée à mon sort. Vous ferez de même, Steve. Vous n'avez pas le choix. »

ACCEPTER son destin ? Il n'en était pas question, bien que la tentation fût grande. Une ondée au milieu de la nuit l'éveilla et il se précipita au dehors sans souci d'éveiller ses compagnons de chambre. Eberlués, ils le virent se ruer sous la gouttière et boire, boire, boire. Cela lui donnait la force dont il avait besoin. Le lendemain, il put déjà noter une différence. Il tendit la main, droit devant lui, et elle tremblait. Elle tremblait ! C'est donc qu'il était nerveux.

D'autre part, il avait très faim.

L'eau n'était pas pour le moment un problème. Il avait découvert un broc et il eut tôt fait de le remplir en le présentant sous les gouttières d'une douzaine de maisons. L'eau avait goût de zinc et de bitume. Mais du moins ne contenait-elle pas de drogue...

Mais la faim le tenaillait.

Oporto vint le voir au petit déjeuner. Rien n'échappait au petit homme. « Vous n'avez pas faim, Steve ? »

Ryeland repoussa son plateau intact... ah ! le délicieux jambon... L'irrésistible café ! « Non, je n'ai pas faim ! » dit-il.

Un peu plus tard dans le pavillon des Présidents de Dixie, le petit homme désigna le broc d'eau. « Qu'est-ce là ? »

— « De l'eau, pour le cas où j'aurais soif, » fit Ryeland en avalant quelques gorgées.

Le visage d'Oporto demeura pensif.

Ryeland se sentait oppressé par un sinistre pressentiment, une peur qui lui desséchait la bouche et troublait sa digestion... ces sentiments étaient cependant amoindris par les quelques aliments qu'il était contraint d'ingérer. Cette inquiétude, cette peur étaient bienvenues. Il accueillait avec joie les frémissements de terreur qui couraient dans le creux de son épine dorsale. Il jeta un coup d'œil circulaire sur les autres cadavres du Paradis : ce n'était là que morts-vivants, mannequins empaillés, abrutis par la drogue. Ils riaient, souriaient, déambulaient de ci de là (lorsqu'ils disposaient des membres adéquats), mais ce n'était plus que des fantômes. Ce n'était pas le cas pour Ryeland. Il était vivant et bien vivant, à preuve cette panique qui le tenaillait. Et il avait très faim.

Il réussit à se débarrasser d'Oporto immédiatement avant le second rassemblement, et en profita pour étudier quelques pages du journal.

16 *octobre. Les pièces anatomiques jetées au dépotoir sont soumises à une surveillance uniquement visuelle. Elles sont confiées à la responsabilité d'un garde posté sur le balcon d'observation de la clinique nord. Il s'absente parfois pour des raisons inconnues.*

5 *novembre. Je me trouvais aujourd'hui dans la clinique nord, au cinquième étage, où se tient le garde. J'ai découvert les raisons de ses absences. Par deux fois, on a fait appel à lui pour déplacer des patients : apparemment cela fait partie de ses attributions. J'étais ligoté sur la table*

d'opération avec un drain dans la colonne vertébrale, et je ne pouvais pas bien voir, mais il paraît évident que, chaque fois qu'il est appelé à l'intérieur, il y demeure au moins une demi-minute. C'est lorsque les patients sont le plus nombreux qu'il a les plus grandes chances d'être appelé. Les trois heures qui suivent chacun des rassemblements sont, sans doute, les plus favorables. Ceux du matin et de l'après-midi sont à éviter. Tout d'abord, je ne pourrais pas dissimuler mon absence pendant plus de deux heures ; ensuite on ne jette pas les pièces de rebut au dépotoir avant le soir. Ce qui ne laisse que la nuit. Malheureusement, fort peu d'opérations ont lieu la nuit... Aujourd'hui, j'ai donné ma jambe gauche, y compris le fémur.

3 décembre. Appels plus nombreux que d'habitude ce matin au rassemblement. Le bruit court qu'une explosion nucléaire s'est produite à Baja en Californie, et qu'on aura besoin d'un grand nombre de pièces de rechange. Sera-ce pour cette nuit ?

Ryeland tourna la page. Mais il savait déjà ce qu'il y trouverait.

Cette page était la dernière. D.W.H. avait été bien près d'aboutir... mais pas tout à fait assez près.

La faim le tenaillait sérieusement. Son organisme commençait à refuser le sucre.

Oporto ne cherchait plus à dissimuler ses soupçons. Il parcourut tout le Paradis en compagnie de Ryeland. Au bord du lac ombragé de palmiers, il s'adossa à un tronc et regarda Steve qui bombardait les noix de coco à coups de cailloux. Ses tentatives balistiques demeurèrent infructueuses, mais il finit par découvrir une noix qui était tombée dans un bouquet de palmes. « J'ai l'impression que vous aimez beaucoup le lait de coco, » dit Oporto en voyant Ryeland briser la coquille et boire avidement le liquide.

— « J'adore ça, » dit-il. En réalité la noix était trop mûre et le lait avait un goût de rance.

— « Ce ne serait pas mauvais avec de l'ail ? » Oporto faisait allusion à quelques racines sauvages que Ryeland venait de découvrir. C'était de petits fers de lances verts qui poussaient dans l'herbe à partir de bulbes odoriférants enfoncés dans l'humus. Ryeland venait d'y porter la dent, cherchant sans doute à se rendre compte si la plante était comestible.

— « Voudriez-vous me laisser tranquille ? » dit Steve. « Je... euh... ne me sens pas très bien. »

— « Cela ne m'étonne pas ! » soupira Oporto, et il s'éloigna au bout d'un moment.

Ryeland s'efforça de ne plus penser à lui. Il se sentait faible et affamé. Après tout, ce n'était qu'une question de volonté, se dit-il. Des naufragés s'étaient contentés pendant des mois, voire des années, d'une pitance à peine supérieure !

Il est vrai qu'ils n'avaient pas été soumis trois fois par jour au supplice de Tantale, devant une

table abondamment garnie qu'ils s'interdisaient de toucher.

Il y avait autre chose. Il regardait avec envie les petits poissons du lac. Il aurait facilement pu en prendre. Qu'est-ce qui l'aurait empêché de les griller sur un feu de brindilles ?

Mais il n'avait déjà que trop attiré l'attention sur lui. Il ne pouvait se permettre d'autres excentricités. Les gardiens du Paradis sauraient sûrement quelle conduite tenir à l'égard d'un cadavre qui s'avisait de la nécessité de ne plus absorber leurs drogues. Une fois leurs soupçons éveillés, le processus serait radical : l'appel de son nom au rassemblement, une injection dans le bras, et le maximum de drogue que son organisme était susceptible d'absorber lui serait inoculé en l'espace d'un instant. Toute sa volonté ne lui serait d'aucun secours à ce moment.

Néanmoins, il ne pouvait se mettre entièrement à l'abri des soupçons, du moins tant qu'il persisterait à refuser les aliments succulents du Paradis. Déjà l'attitude de ses commensaux des Présidents de Dixie le préoccupait, sans parler d'Angela Zwick et d'Oporto. Pour ce dernier, il n'y avait plus à douter : il connaissait la vérité.

Le lendemain matin, il faussa compagnie à ses compagnons et explora la périphérie du Paradis. Il dut se rendre compte que les autres avaient dit vrai : le mur était infranchissable. Il lui faudrait se rabattre sur le dépotoir.

Les déchets anatomiques provenant des cadavres du Paradis étaient entreposés dans un silo en acier inoxydable, à proximité de la clinique nord. A cette heure, le dépotoir était vide ; il avait été nettoyé de fond en comble et les tonnes de déchets organiques avaient été déchargées dans une péniche et remorquées en pleine mer. Il luisait sous les rayons du chaud soleil. Il était entouré par une clôture de fils de fer, que masquaient des buissons de bougainvillées couverts de fleurs rouges. Ryeland se demanda si les fils de la clôture étaient électrifiés. C'était peu probable...

Ce serait bientôt le moment de tenter une évasion. Le plus tôt serait le mieux, et ses chances de demeurer entier seraient d'autant plus grandes. Même à cette heure, il était possible de déceler une certaine activité ; sur la terrasse de la clinique nord, des gardes s'affairaient autour d'appareils qui ressemblaient à des projecteurs. S'ils s'avisaient d'éclairer le dépotoir de leurs phares, cela n'arrangerait pas les choses. Néanmoins ces projecteurs étaient d'un type particulier : ils ne comportaient pas de lentilles et semblaient de petite taille pour cet office. Après tout, ils étaient peut-être réservés à un autre usage. Il ne pouvait que se fier à sa bonne étoile.

— « Steve, Steve Ryeland ! » Une voix familière criait son nom : c'était Oporto, tout sourires, qui le hélait avec force gestes.

Ryeland s'arrêta, soudain sur ses gardes. Comment le petit homme avait-il eu vent de sa présence en cet endroit ? Et pour-

quoi cette soudaine surexcitation ? Oporto reniflait, tout tremblant. « Vous connaissez la nouvelle, Steve ? Quelle pagaille... »

— « Non. De quoi s'agit-il ? »

— « Une nouvelle catastrophe dans un tunnel ! Dix-huit cents victimes, cette fois. Pour moi, il s'agit d'un sabotage. »

Ryeland secoua la tête. Le petit homme ne lui inspirait pas une sympathie exagérée ; il était toujours sur ses gardes. Cependant, bien que coupé du reste du monde comme ils l'étaient tous, il était possible qu'Oporto sût quelque chose.

— « Un sabotage ? Par qui ? »

— « Par des éléments hostiles au Plan, » s'exclama joyeusement le petit homme. « Des catastrophes se produisent dans tous les coins du monde. Il y a des milliers de morts ! Les lignes de communication sont gravement perturbées ! » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, sourit et dit à haute voix : « Ce n'est pas votre avis, Steven Ryeland ? »

Les narines du jeune homme flairèrent le danger. Il suivit des yeux la direction du regard d'Oporto et comprit pourquoi le petit homme avait prononcé son nom d'une voix aussi forte ; et Oporto, sans se démonter le moins du monde, hocha la tête. « Oui, Steve, on m'appelle aussi Judas Iscariote ! »

Les gardes semblaient s'attendre à le voir opposer de la résistance. Il n'en fit rien. Il se laissa conduire à la clinique et, lorsqu'il vit venir la seringue à injection, il la considéra sans émoi. La piqûre ne fut guère douloureuse. Il savait qu'il s'agissait encore de tranquillisants, mais cette fois il y était préparé. « Tâchez de ne plus vous faire remarquer, » grommela le garde en lui rendant la liberté à la porte de la clinique.

Le corps de Ryeland réagit immédiatement à l'injection. Il se résignait à son sort : déjà, il se sentait réconforté. Il faillit éclater de rire. Il ne tenait pas rancune à Oporto de sa trahison. Il ne pourrait plus recommencer puisqu'il s'était démasqué. Et maintenant, il pouvait manger !

Au déjeuner, un garde surveillait les tables des Présidents de Dixie. Ryeland se gorgea consciencieusement de rôti de porc et de patates douces qu'il arrosa de trois tasses de café. Tout était succulent. A quoi bon se priver ? Cela n'avait plus d'importance désormais. Le méprobamate n'est pas un narcotique ; il ne vous empêche pas de réfléchir. Il fait simplement disparaître la crainte, ce stimulant sans rival... Mais, dans le cas de Ryeland, la peur avait déjà accompli son office. Son plan était prêt. Cette nuit même, il le mettrait à exécution, s'il le pouvait. Sinon, la nuit suivante. Maintenant qu'Oporto avait prévenu les gardes qu'il s'abstenait de manger, il n'avait plus aucun intérêt à se priver de nourriture. Ils ne manqueraient pas de se saisir de lui et de lui infliger une autre piqûre. Eh bien, cela n'avait plus d'importance, rien n'avait plus d'importance désormais. Dorénavant, il se trouvait sur le chemin de la liberté.

Il brûlait d'impatience en at-

tendant le coucher du soleil, l'heure de la fuite.

Il était grand temps, d'ailleurs. Les appels se faisaient chaque jour plus massifs. Le voisin de lit de Steve était parti au moment du petit déjeuner et n'était pas encore revenu au moment du repas de midi... les anciens prétendaient même qu'il ne reviendrait plus jamais; lorsqu'on n'était pas de retour pour le rassemblement suivant, il n'y avait plus rien à espérer. Cinq hommes furent appelés à midi. Sept autres au dîner. Eh bien, pensa Steve dans le confortable brouillard de méprobamate où il était plongé, il n'y avait que trois personnes dans tout le pavillon qui eussent échappé à l'appel et il était du nombre.

La chance le favorisait, évidemment.

Après le rassemblement du soir, il jeta un dernier coup d'œil sur le Paradis et s'esquiva. Il n'était que temps.

Il venait de s'enfoncer dans le crépuscule lorsqu'un garde accourut dans l'allée. Ryeland tendit l'oreille. « Ryeland, » disait le garde, puis il prononça une phrase dans laquelle il reconnut le mot « clinique ».

La voix de basse de l'un des derniers survivants des Présidents de Dixie répondit.

— « Oh ! » reprit le garde avec indifférence. « Lorsqu'il reviendra, dites-lui de se présenter. Elle peut attendre. »

Steve s'enfonça dans l'obscurité. Il lui était impossible de deviner ce qu'on lui voulait ; il était certain que désormais, ses jours étaient comptés. Mais qui était cette personne qui pouvait attendre ? Angela peut-être ?

Il avait du mal à le croire. Mais pourquoi n'irait-il pas la voir ? Si c'était elle qui avait persuadé un garde de lui servir de messager, pourquoi n'irait-il pas aux nouvelles ? Dans le cas contraire... il valait mieux qu'il se trouvât aussi loin que possible du pavillon des Présidents de Dixie.

Ce n'était pas Angela qui l'avait demandé. Elle ignorait la raison qui avait déterminé le garde à le convoquer et d'ailleurs s'en moquait éperdument.

Mal à l'aise, l'œil aux aguets, il s'assit auprès d'elle dans la chaude soirée tropicale. Il la mit au courant de la trahison d'Oporto, plus pour observer ses réactions que pour apaiser sa déception, et de la nouvelle injection de tranquillisants qui en avait été la conséquence.

— « Il a bien fait ! » dit-elle. « Vous ne devriez pas résister au Plan ! »

Il secoua la tête tristement. « Je ne vous comprends pas, » dit-il. « Travailler pour le plan est une chose. Mais trahir un ami en est une autre... » Il s'interrompit et leva vivement les yeux vers elle. Mais elle se contenta de rire.

— « Je sais, Steven. Mais vous vous trompez. Vous souvenez-vous de ce que je faisais lorsque nous nous sommes vus pour la première fois ? »

— « Vous faisiez fonctionner un ordinateur. »

— « C'est exact ! Nous programmions des problèmes gigantes-

ques. J'adorais ce travail ! Et l'ordinateur donnait la solution en un tournemain. Clic-clac, ding-dong et tout était fini. Jamais d'erreur. Cela faisait partie du Plan. Ce n'était qu'un rouage dans le maître Plan de l'Homme que gère la Machine elle-même. Savez-vous pourquoi l'ordinateur ne se trompait jamais ? »

— « Vous allez me le dire, » grommela-t-il. Son calme était exaspérant !

— « Parce que nous le testions. Il y avait un circuit spécial à cet effet. Après la résolution de chaque grand problème, nous lancions un courant cinq fois plus intense que normal dans tous les transistors et tous les relais. Les organes accusant quelque faiblesse étaient inévitablement mis hors d'usage, repérés et remplacés. Voilà ce que je suis, Steve, un courant de testage ! »

Elle s'avança contre les hauts bras du fauteuil qui empêchaient de tomber son corps sans membres.

« Lorsqu'on travaille pour le Plan, on n'a pas le droit d'échouer ! » s'écria-t-elle. « Si vous êtes insuffisant ou mauvais, votre incapacité doit être mise en évidence... et alors on vous remplace. Oporto et moi n'avons qu'une fonction dans le Plan de l'Homme, c'est de détecter les circuits ou les lampes défectueuses et de les signaler. Vous ai-je trahi ? Je ne saurais le dire. Le courant à haute tension qui parcourt l'ordinateur est-il un traître ? Avouez-le, Steven, vous étiez une lampe défectueuse ; vous pouviez échouer, vous avez échoué ! La Machine fonctionne mieux en votre absence ! »

Ryeland faisait nerveusement les cent pas. La jeune fille l'observait de ses grands yeux pleins de compassion.

— « Et vous êtes prête à servir la Machine, même si elle exige le sacrifice de vos bras et de vos jambes ? » demanda-t-il enfin.

— « Je l'ai prouvé ! »

— « Alors vous êtes encore plus folle qu'Oporto ! La Machine est un monstre ! Le Plan de l'Homme n'est qu'une gigantesque fumisterie ! »

L'énormité du blasphème la laissa de glace. « Il permet de faire vivre treize milliards d'êtres humains ! »

— « Treize milliards d'esclaves ! »

— « Avez-vous une meilleure solution à proposer ? »

— « Je ne sais pas. Peut-être que dans les Récifs de l'Espace... »

— « Les Récifs de l'Espace n'ont plus aucune importance pour vous, mon cher. Pas plus que pour Donderevo. Oh ! je sais, c'était un homme véritable... et peut-être que ces Récifs existent après tout, je n'en sais rien ! Mais, croyez-moi, ils n'offrent pas la moindre perspective à l'humanité ! » D'un mouvement de tête, elle rapprocha son fauteuil de lui. « Cela vous coûte tellement d'être esclave, Steven ? Vous avez un idéal, je sais cela... Un idéal est toujours respectable ! Mais il s'agit d'une question de vie ou de mort pour l'humanité ! D'ailleurs, chacun de nous trouve sa part de bonheur au service du Plan de l'Homme. »

Il eut un rire bref. « Un bon-

heur qui nous est dispensé par l'eau que nous buvons ! »

— « Seulement par l'eau ? » Elle se renversa en arrière en le regardant de ses grands yeux langoureux. « Et moi, Steve, ne me désirez-vous pas ? »

Cette attaque directe le prit au dépourvu. Il rougit. « Je... ne sais pas... ce que... »

— « Parce que je suis là, Steven, » poursuivit-elle d'une voix suave. « Si vous aviez envie de moi, je suis à votre disposition. Sans défense... je ne pourrais vous résister. »

— « Vous... vous pourriez appeler au secours, » dit-il décontenancé. « Les gardes... *La peste vous étouffe !* » Il fit un bond en arrière. « Je ne vous le pardonnerai jamais, Angela ! Vous m'avez abaissé à votre niveau, hein ? Mais vous ne me jouerez pas le même tour une seconde fois ! »

— « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon cher, » Sa voix était calme, pleine d'un regret sincère. Il y avait une part de vérité dans ce qu'elle disait, il dut s'en rendre compte. Elle était sincère ; elle lui appartenait s'il voulait la prendre, et elle ne lui en voudrait pas.

— « Vous êtes un courant à haute tension, Angela ! Vous m'avez déjà brûlé une fois. Mais je ferai en sorte que cela ne se reproduise plus ! » dit-il brutalement.

Désormais, il ne pouvait plus hésiter sur la conduite à suivre. Il se trouvait entouré de murs ; il suffisait de les franchir ! Peut-être parviendrait-il de l'autre côté sain et sauf... peut-être sous forme de cadavre dépouillé des pièces anatomiques les plus importantes. Mais il y parviendrait.

Car de l'autre côté de ces murs, il y avait tant de choses : la liberté — peut-être — dans les Récifs de l'Espace. C'était peut-être là que se trouvait l'homme qui possédait le secret des colliers de fer et connaissait le moyen de s'en délivrer.

Et il y avait Donna Creery.

Brusquement il se tourna vers Angela. Le souvenir de la fille du Planificateur s'était présenté à lui par surprise. Mais il ne voulait pas orienter ses pensées dans cette direction dangereuse entre toutes. « Je... je ne voulais pas... »

— « Ne vous excusez pas, Steve. Surtout vous... »

Il s'aperçut qu'elle s'était arrêtée au milieu d'une phrase.

— « Qu'alliez-vous dire ? »

— « Oh ! rien de particulier. Seulement que... »

— « Angela ! » dit-il d'une voix irritée. « Vous avez toujours fait des cachotteries ! Je vous en prie, cessez ce jeu... surtout ici ! Maintenant, qu'alliez-vous dire ? Pourquoi : « surtout moi » ? Suis-je donc différent des autres ? »

Ses grands yeux ravissants l'étudiaient avec le calme de plus imperturbable. « Ne savez-vous pas que vous l'êtes ? »

Il se sentait mal à l'aise sous ce regard scrutateur. La gorge sèche, il lui demanda ce qu'elle entendait par là.

— « Vous n'avez pas remarqué que vous avez quelque chose d'étrange ? »

Il se disposait à secouer la tête lorsqu'il se souvint du mystère des trois jours abolis. Il se souvint d'un temps où il pensait avoir entendu la voix d'Angela, provenant du cercle d'ombre qui entourait le pinceau de lumière aveuglante dardé sur sa couche dans la salle de thérapeutique, à une évoque où elle n'avait pas encore sacrifié ses membres au Plan.

« Vous avez certainement remarqué que vous étiez différent des autres, Steve, » dit-elle de sa voix ensorceleuse. « Vous êtes-vous jamais demandé en quoi ? »

Un instant il eut envie de la frapper. Le collier de fer parut se resserrer autour de son cou, au point qu'il pouvait à grand'peine respirer et qu'il sentait les pulsations de son cœur venir heurter le métal. Il la regardait d'un air stupide.

« Pensiez-vous que vous étiez un véritable être humain ? »

Sa voix était dédaigneuse, implacable. « Je pensais que vous auriez deviné, lorsque je vous ai expliqué de quelle façon Donderevo s'est enfui. Vous êtes l'homme que l'on a fait de pièces et de morceaux. »

— « Comment... ? »

Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il frissonna en dépit du soleil torride. Le collier était plus lourd que le plomb, plus froid que la glace.

— « Je vous ai dit que l'on avait reconstitué un homme en partant de pièces anatomiques d'origines différentes. Une sorte de leurre pour abuser les gardes pendant que Donderevo prenait la poudre d'escampette. Voilà ce que vous êtes, Steve ! »

Il demeurait immobile, respirant péniblement sous l'étreinte implacable du collier.

— « Si vous êtes joli garçon, Steve, c'est que les chirurgiens ont voulu obtenir une ressemblance acceptable avec l'original. Donderevo était bel homme. Si vous êtes hostile au Plan, c'est que votre cerveau et vos glandes ont été prélevés sur ce qui restait de ses ennemis les plus distingués. Si vous possédez une maîtrise incontestée en matière de champ hélicoïdal, c'est qu'un lobe de votre cerveau appartenait à l'homme qui l'a inventé. Si votre mémoire est encombrée de souvenirs incohérents ou contradictoires, c'est que le reste de votre cerveau a été composé de chutes diverses ayant appartenu à des hommes venus de tous les horizons. »

— « Non ! » s'écria-t-il la voix rauque. « C'est impossible... »

Mais le collier lui coupa la respiration. Il se sentait faible, hébété... Si cette abomination était vraie ?

— « Je ne me souviens pas d'être jamais venu ici, » murmura-t-il avec désespoir.

— « Ce n'est qu'une preuve de plus. » Le sourire d'Angela avait pris une douceur séraphique. « Les chirurgiens qui vous ont assemblé de bric et de broc étaient des chercheurs scientifiques aussi bien que des ennemis du Plan. Ils utilisaient des déchets de tissus cervicaux au cours d'expériences où ils s'efforçaient d'améliorer la nature. Lors du montage de votre cerveau, ils ont profité de l'occasion pour fabri-

quer un mécanisme mental hostile au Plan. »

Effondré, il ne pouvait que secouer la tête.

« Les preuves ne manquent pas si vous en doutez, » dit-elle. « Pensez à tous les sabotages qui vous sont imputables. Les catastrophes survenues dans les tunnels, les explosions de centrales nucléaires, les accélérateurs ioniques hors d'usage, et tout cela grâce à *vos perfectionnements...* »

— « Je ne me souviens pas... » dit-il torturé par une souffrance indicible.

— « C'est justement là le fin du fin, » dit-elle calmement. « Les chirurgiens félons ont équipé votre cerveau de cellules qui effacent la mémoire. Il vous est ainsi impossible de révéler vos secrets, même sous la torture. Il y a un vide dans votre passé. Vous vous en rendez compte, je suppose ? »

— « Oui... en effet ! » avoua-t-il en frissonnant.

— « Voilà ce que vous êtes. » Elle eut un sourire chargé de nonchalante malice. « Toutes les attentions spéciales dont vous avez été l'objet depuis trois ans montrent bien que vous avez remarquablement bien rempli votre rôle d'appareil de sabotage. Maintenant, ce rôle est terminé. Vous allez constituer un précédent, puisque vos organes seront récupérés pour la seconde fois. Malgré cela, Steve, j'ai l'impression que vous vous poussez un peu trop du col. Si l'on y réfléchit bien, qu'êtes-vous en somme ? Quatre-vingts kilos de viande de rebut que ces traîtres ont soustraite aux dents des requins ! »

13

De la charogne pour les requins ! voilà ce qu'il était ! L'endroit était donc tout indiqué pour lui !

Dissimulé dans un massif de bougainvillées, à proximité du dépotoir, Ryeland observait les gardes postés sur le toit. Le soleil à son déclin empourprait le ciel et déjà les étoiles commençaient à poindre entre les nuages.

Les appareils en forme de projecteurs n'étaient pas encore allumés.

Le cerveau endolori, Steve s'efforçait de ne pas penser. C'était un souci de moins. Il y avait toujours des gardes sur le toit ; il lui faudrait attendre que l'obscurité devînt plus épaisse. Les sentinelles promenaient leurs regards pardessus le Paradis, en direction de la mer. Le temps était chaud : une belle nuit tropicale.

Pourtant le spectacle qu'il avait sous les yeux n'était rien moins que réjouissant.

Comment le Plan permettait-il un tel étalage d'horreur ? Dans un monde capitonné, aussi soigneusement protégé contre les chocs de toutes sortes, il eût été logique de dissimuler une tare aussi flagrante. Devant lui gisaient des tonnes de chair et d'os... de membres amputés et sanguignolents, de déchets de tissus, d'artères, de tendons, de nerfs.

Ce que l'on avait retiré aux cadavres livides et froids, c'était ce peu de chose qu'on appelle la vie. Ce qui restait, c'était la matière organique. Alors pourquoi ce gas-

pillage ? Pourquoi jeter à la mer ce qui aurait pu constituer une nourriture excellente pour les animaux domestiques, un engrais de valeur pour les terres épuisées qu'un apport de protéines et de phosphate auraient de nouveau rendu fertiles ?

Mais le Plan en avait décidé autrement. Chaque nuit, les déchets humains étaient déversés dans un chaland. Le chaland était remorqué vers le large et son contenu jeté dans l'océan. Poissons, crabes, mollusques se gorgeaient de cette chair. Pourquoi ? Les hommes se nourriraient à leur tour du poisson. Pourquoi ne pas raccourcir le circuit ?

Ryeland s'efforça de chasser ces pensées de son esprit — car si Angela avait dit vrai, son corps était fait de semblables détritus... Mais le moment d'agir était venu.

Du côté des pavillons, lui parvint un murmure confus de haut-parleurs. Il n'arrivait pas à distinguer les mots. D'ordinaire, on ne les entendait jamais à cette heure tardive. Puis un autre groupe de haut-parleurs, plus proches cette fois, entra en action. Il lui semblait qu'on appelait un nom.

Ryeland jura en sourdine. La sentinelle la plus proche de lui s'immobilisa, le regard dirigé vers le Paradis. Ne lui viendrait-il jamais la fantaisie de s'étirer, de bâiller, de contempler les étoiles ? Pourquoi demeurait-il aux aguets ?

Encore les haut-parleurs. Ceux qui bordaient le lac, pensa Ryeland. La voix se faisait impatiente, comme si le garde qui parlait dans le microphone au haut de la clinique, harcelé par un supérieur, faisait passer à son tour son irritation sur les cadavres disséminés dans le Paradis.

La voix amplifiée se fit encore plus proche ; et cette fois Steve distingua son nom : « Ryeland ! » répercuté sur une douzaine de haut-parleurs, à une fraction de seconde d'intervalle, par la distance et les échos. « RYELAND*Ryeland*Ryeland. »

Il n'y avait rien là qui pût le surprendre. A vrai dire, il s'y attendait. Il écouta la phrase, scandée de manière à laisser l'écho d'un mot disparaître avant de passer au suivant :

« Vous... êtes... invité... à... vous... présenter... à... la... clinique... sud... immédiatement ! »

Et du côté du lac, Steve aperçut des lumières qui se déplaçaient.

Il gonfla ses poumons. Il lui fallait tenter sa chance, même si le garde ne détournait pas la tête...

Il tendit les jarrets. Le garde fit un mouvement. Il tourna la tête et fit un signe en direction d'un collègue invisible ; puis avec une soudaineté telle que Ryeland n'aurait sûrement pas remarqué sa disparition si ses yeux n'avaient été rivés sur lui, le garde disparut à l'intérieur.

Steve s'élança, franchit la clôture, se défit de ses vêtements, les dissimula sous un cadavre et se jeta, nu, la peau hérissée d'horreur, sur le charnier.

Scène d'épouvante classique, comparable à ce récit remontant aux premiers âges de l'humanité :

le réveil de l'enseveli vivant dans son cercueil étroit, la nuit, l'odeur de terre humide, les bruits caverneux amortis par six pieds de terre. Cela ressemblait à la situation du blessé de guerre, laissé pour mort sur le champ de bataille, s'éveillant dans l'un des tombereaux de Grant après Shiloh, ou les fosses communes de la sixième armée de Hitler après Stalingrad... le vivant écrasé sous la masse des morts, et lui-même mort plus qu'à demi.

Ryeland remercia le ciel pour le méprobamate qui circulait dans ses veines. Il était étendu la face tournée vers le fond de la gigantesque cuve, les membres repliés sous lui dans la mesure du possible. Pourquoi le garde s'étonnerait-il de voir un corps relativement intact sur le sommet du charnier ? Il ne faisait pas le moindre mouvement. Une senteur aigre le prenait aux narines et lui donnait envie de vomir. En peu de temps, il sentit son corps se glacer. Dans son for intérieur il jura. Il n'avait pas pensé que les parois métalliques du dépotoir seraient réfrigérées.

L'attente se prolongeait, interminable.

Il n'osait pas lever la tête pour regarder, à peine se permettait-il de respirer. Il se passerait encore des heures, calcula-t-il, avant que la cuve ne basculât pour déverser son chargement dans le chaland. Sa peau se hérissait et il réprimait les frissons qui s'apprêtaient à secouer son corps.

Une lueur brillante s'alluma.

Steve devint encore plus rigide, si possible. Il entendit un murmure de voix. Mais il ne s'en inquiéta pas ; c'était probablement le moment de la relève de la garde : il en fut heureux ; cela signifiait que le temps avait passé plus vite qu'il n'aurait osé l'espérer. La lumière devait faire partie de la routine habituelle... Une seconde lumière s'alluma, puis une autre.

Le charnier fut inondé de lumière... Au-dessus de lui, il entendait le ronronnement des hélicoptères qui apportaient leur contribution à l'éclairage. Il n'osait pas bouger, il n'osait pas cligner des yeux, en dépit de l'éblouissement. Mais tous ses efforts étaient inutiles. Des commandements retentirent soudain. L'échelle d'acier qui permettait aux ouvriers de descendre dans la cuve résonna sous des pas invisibles. Quatre gardes se ruèrent sans hésiter à travers les torses, les membres épars, piétinant des crânes, droit sur Ryeland.

— « Pas mauvaise, votre idée, » dit l'un d'eux en grimaçant un sourire, « mais n'y revenez pas, » ajouta-t-il d'un ton dépourvu d'humour.

Ils l'entraînèrent vers l'échelle et l'y firent monter. Ils ne lui avaient pas permis de récupérer ses vêtements. Maintenant qu'il était trop tard, son corps était parcouru de frissons. Il bégaya : « Comment... comment m'avez-vous découvert ? »

Le garde le saisit par le coude et le poussa vers le toit de la clinique nord. Mais sans brutalité. Il désigna du geste la rangée d'appareils semblables à des projecteurs. « Des détecteurs à rayons infra-rouges, Ryeland. Ils ont re-

péré la chaleur de votre corps. On peut les tromper... mais pas tant qu'on est vivant ou que des vêtements ne masquent pas la chaleur du corps. Mais des vêtements vous auraient trahi, » ajouta-t-il avec bonté, « alors n'ayez pas de regrets. Vous n'aviez pas la moindre chance de réussir. »

Il ouvrit une porte et poussa Ryeland titubant dans un hall de la clinique. « Maintenant, remuez-vous. On a besoin de vous. »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The reefs of space.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

"GALAXIE" ET SES LECTEURS

Que soient ici remerciés tous les lecteurs qui continuent de nous écrire pour nous donner leur opinion sur la revue. Et profitons-en pour lancer cet appel général : vos lettres nous sont précieuses et nous souhaitons les lire toujours aussi nombreuses. Croyez bien que nous sommes résolus à en tenir compte pour que cette revue, qui est la vôtre, corresponde d'aussi près que possible à vos désirs. Un exemple : le roman de Fritz Leiber, Guerre dans le néant, **semble avoir rencontré un accueil mélangé, trop mélangé justement pour que ce genre de texte puisse continuer de nous paraître rentable (dans la mesure où il s'éloigne trop de ce que les amateurs s'attendent à trouver dans une revue comme** GALAXIE**). Nous en avons tiré un enseignement et éviterons, à l'avenir, de sélectionner des récits trop peu orthodoxes. Nous pensons que, dans ce domaine, un roman comme** Les Récifs de l'Espace **rencontrera une approbation plus unanime.**

D'autre part, nous avons enfin pu nous procurer les numéros du Galaxy **américain qui nous manquaient, c'est-à-dire ceux des années anciennes qui n'avaient pas été couvertes par la précédente édition française. Il en résulte un net accroissement des textes entre lesquels nous avons à choisir, et un éventail plus large d'auteurs connus. A cet égard, l'annonce de notre prochain numéro (en page 102) est déjà prometteuse. Nous espérons que vous continuerez de soutenir notre effort.**

QUELLE CHANCE D'ÊTRE UN BLOBEL !

par PHILIP K. DICK

ILLUSTRÉ PAR MORROW

L'ennui avec son épouse, c'est qu'elle n'était pas exactement une femme. Mais lui n'était pas exactement un homme non plus...

Il glissa une pièce de platine de vingt dollars dans la fente, et après quelques instants, l'analyste s'alluma. Ses yeux se mirent à briller de chaleur amicale. Pivotant sur sa chaise, il prit sur son bureau un stylo et un long bloc de papier jaune.

— « Bonjour, monsieur, » dit-il, « vous pouvez commencer. »

— « Salut, Dr. Jones. Je suppose que vous n'êtes pas ce même Dr. Jones qui a écrit la biographie définitive de Freud ; c'était il y a un siècle. » Il eut un rire nerveux. Comme il était assez pauvre, il n'avait pas l'habitude des psychanalystes - homéostatiques - totaux. « Hum, » reprit-il, « qu'est-ce que je dois faire : associer librement ou vous donner les éléments de base ? »

— « Peut-être pourriez-vous commencer par me dire qui vous



êtes *und warum mich*... et pourquoi vous m'avez choisi. »

— « Je m'appelle George Munster, catwalk nº 4, bâtiment WEF-395, condominium établi en 1996. »

Munster serra la main que lui tendait le Dr. Jones. Le contact lui en fut agréable. C'était une main chaude, douce et pourtant virile.

« Voyez-vous, » reprit Munster « je suis un ex-soldat. Je suis un vétéran. C'est comme ça que j'ai obtenu mon appartement au WEF-395. C'est une faveur qu'on octroie aux vétérans. »

— « Bien, bien, » dit le Dr. Jones tandis que cliquetait son compte-temps. « La guerre avec les Blobels. »

— « Oui, j'en ai fait trois ans, » répondit Munster, tout en passant une main nerveuse dans ses longs cheveux noirs qui commençaient à se faire rares. « Je haïssais les Blobels, c'est pourquoi je me suis porté volontaire. Je n'avais que 19 ans et j'avais un bon métier, mais une seule chose comptait pour moi : la croisade pour débarrasser le système solaire des Blobels. »

— « Hum ! » dit le Dr. Jones hochant la tête dans un cliquètement d'appareils.

— « Je me suis bien battu, » continua George Munster. « En fait j'ai eu droit à deux décorations et à une citation. Parce que j'ai balayé tout seul un satellite d'observation plein de Blobels. Nous ne saurons jamais combien il y en avait là-dessus, puisqu'ils se mélangent et se divisent continuellement comme font tous les Blobels. » L'émotion l'empêcha de poursuivre. La seule évocation des souvenirs de la guerre était déjà trop pour lui. Il s'étendit sur le divan et alluma une cigarette, essayant de retrouver son calme.

Les Blobels étaient originaires d'un autre système planétaire, probablement Proxima du Centaure. Cela faisait plusieurs milliers d'années qu'ils s'étaient installés sur Mars et sur Titan et avaient montré des aptitudes remarquables pour l'agriculture. C'était de grandes amibes unicellulaires qui, pour avoir un système nerveux parfaitement coordonné, n'en restaient pas moins des amibes, munies de pseudopodes et se reproduisant par scissiparité, toutes choses que les colons terriens trouvaient extrêmement repoussantes.

Les causes de la guerre étaient d'ordre écologique. La Commission Internationale d'Aide aux Autres Planètes avait conçu le projet de changer l'atmosphère sur Mars de façon à la rendre plus conforme aux besoins des colons terriens. Mais cela n'avait pas été du goût des Blobels qui s'y trouvaient déjà. De là la querelle.

Et il était bien évident, songeait Munster, qu'on ne pouvait changer seulement la moitié de l'atmosphère d'une planète, si l'on considérait le mouvement brownien. En moins de dix années, la nouvelle atmosphère s'était répandue sur toute la planète, causant mille maux aux Blobels, du moins était-ce ce qu'ils alléguèrent. En représailles, une flotte Blobel vint placer dans les parages de la Terre un groupe de satellites, obéissant à des lois compliquées et dont le but était éventuellement d'altérer l'atmosphère de la Terre. Mais ce-

la n'arriva jamais, car naturellement la Commission de Défense Planétaire était immédiatement entrée en action. On avait fait sauter les satellites à l'aide de missiles autoguidés. Et la guerre avait continué.

— « Etes-vous marié, Mr. Munster ? » demanda le Dr. Jones.

— « Non, docteur. Et vous verrez pourquoi quand j'aurai terminé, » ajouta-t-il en haussant les épaules. « Je serai franc. J'étais un espion terrien. C'était la tâche qui m'avait été assignée. On me l'avait donnée à cause de mon courage au combat ; je ne l'avais pas demandée. »

— « Je comprends, » murmura le Dr. Jones.

— « Vraiment ? » reprit Munster d'une voix un peu haletante. « Vous savez ce qu'on devait faire alors pour qu'un Terrien puisse être envoyé comme espion chez les Blobels ? »

Le Dr. Jones hocha la tête.

— « Oui, Mr. Munster. Il vous a fallu renoncer à votre forme humaine pour prendre celle d'un Blobel. »

Munster ouvrait et fermait ses poings dans une rage silencieuse. Les appareils du Dr. Jones cliquetaient.

Ce soir-là, de retour dans son minuscule appartement du bâtiment WEF-395, Munster ouvrit une bouteille de Scotch et le but à petites gorgées dans une tasse, n'ayant même pas le courage d'aller chercher un verre dans le buffet au-dessus de l'évier.

Qu'avait-il retiré de cet entretien avec le Dr. Jones ? Rien, pour autant qu'il pût en savoir. Et cela avait largement entamé son budget qui était bien maigre, car...

Car, malgré tous ses efforts et ceux de l'Assistance Sanitaire aux Vétérans, il revenait à sa forme de Blobel douze heures par jour. Dans son propre appartement du WEF-395, il se transformait en cette masse informe qu'était l'organisme unicellulaire qu'on appelait Blobel.

Il avait une petite pension de la Commission de Défense, mais elle était peu substantielle, et trouver un emploi était impossible, car dès qu'il commençait à travailler, l'effort l'amenait à se transformer, devant les yeux mêmes de son employeur et de ses collègues.

Cela ne facilitait guère ses rapports...

Et maintenant même, il n'y avait aucun doute, là chez lui, à huit heures du soir, il sentait qu'il commençait à se transformer. C'était une vieille expérience, familière maintenant. Et il en avait horreur. Il se dépêcha de terminer le Scotch qui restait dans la tasse, la posa sur une table... et là, il se sentit devenir un tas homogène et flasque.

Le téléphone sonna.

— « Je ne peux pas répondre, » cria-t-il. Le relais reçut le message angoissé et le transmit au correspondant. Maintenant, Munster n'était plus qu'une masse gélatineuse au milieu du tapis. Il se dirigea en ondulant vers l'appareil qui continuait à sonner malgré son message. Il se sentait furieux et plein de rancœur ; n'avait-il pas déjà assez d'ennuis comme ça, sans avoir encore à se colleter avec un téléphone qui n'arrête pas de sonner ?

Une fois près de l'appareil, il étendit un pseudopode et arracha le récepteur. Avec de grands efforts, il réussit à modeler sa substance molle en un semblant d'appareil vocal, au timbre très bas. « Je suis occupé, » dit sa voix rauque dans le microphone, « rappelez plus tard. » Rappelez demain matin, pensa-t-il en raccrochant, demain matin, quand j'aurai repris forme humaine.

L'appartement avait retrouvé sa tranquillité.

Munster soupira et sa masse s'écoula sur la carpette jusqu'à la fenêtre, où elle s'éleva en un haut pilier pour lui permettre de voir dehors. Il y avait un point réceptif à la lumière sur sa surface extérieure, et bien qu'il ne possédât pas de véritable cristallin, il était capable d'apprécier, et avec quelle nostalgie, les contours estompés de la baie de San Francisco, le Golden Gate Bridge, et ce terrain de jeux pour les enfants qu'était Alcatraz Island.

Au diable ! pensa-t-il amèrement. Je ne peux pas me marier ; je ne peux pas vivre une existence d'homme normale, puisque je reprends tout le temps cette forme que la Commission de Défense m'a obligé à adopter autrefois, pendant la guerre...

Au moment où il avait accepté la mission, il ne savait pas que la transformation aurait un effet durable. On lui avait assuré que c'était seulement temporaire pour la durée des hostilités... ou quelque autre phrase aussi oiseuse. La durée des hostilités ! pensa Munster dans sa rage impuissante. Et ça fait onze ans !

Les problèmes psychologiques que cela créait et la tension imposée à son psychisme étaient insoutenables. C'est pourquoi il était allé trouver le Dr. Jones.

De nouveau le téléphone sonna.

— « Très bien, » dit Munster tout fort, et, laborieusement, il gagna le coin où se trouvait l'appareil. « Vous voulez me parler ? » dit-il tout en approchant. Le trajet pour un être qui avait la forme d'un Blobel était fort long. « Alors, je vais vous répondre. Vous pouvez même brancher le télécran et me regarder. » Quand il fut vers l'appareil, il tourna d'un geste rageur le bouton qui permettrait à la communication d'être visuelle aussi bien qu'auditive. « Regardez bien, » dit-il et il étala sa masse informe devant le tube du télécran.

Ce fut la voix du Dr. Jones qui lui parvint. « Je suis désolé de vous ennuyer chez vous, Mr. Munster, surtout lorsque vous vous trouvez dans ce... cette... enfin cette situation désagréable. Mais j'ai consacré du temps à me pencher sur vos problèmes. Il se peut que j'aie trouvé une solution, au moins partielle. »

— « Comment ? » dit Munster, frappé de surprise. « Voudriez-vous dire par là que la médecine peut maintenant... »

— « Non, non, » interrompit le Dr. Jones. « Cet aspect physique de la question n'est pas de mon domaine ; il faut que vous gardiez cela présent à l'esprit, Munster. Quand vous êtes venu me consulter au sujet de vos problèmes,

c'était une amélioration d'ordre psychologique que... »

— « Je vais tout de suite à votre bureau pour en parler, » interrompit Munster. Alors seulement il réalisa qu'il ne le pouvait pas. Sous sa forme de Blobel, il lui aurait fallu des jours pour traverser la ville en ondulant jusqu'au bureau du Dr. Jones. « Jones, » dit-il, envahi par le désespoir, « vous voyez ce qu'il me faut affronter. Je suis cloué ici dans cet appartement, tous les soirs à partir de huit heures, et cela dure jusqu'à sept heures du matin ou presque. Je ne peux même pas aller vous voir pour vous consulter et obtenir une aide... »

— « Calmez-vous, Mr. Munster, » reprit l'analyste homéostatique. « J'essaie de vous dire quelque chose. Vous n'êtes pas le seul dans cette situation. Le saviez-vous ? »

— « Oh ! oui, je le sais, » dit lourdement Munster. « En tout, 83 Terriens se sont trouvés transformés en Blobels à un moment quelconque de la guerre. Sur ces 83... » (il savait cela par cœur) « 61 ont survécu et maintenant il y a un organisme appelé les Vétérans des Guerres Contre Nature, organisme qui comprend cinquante membres. Je suis un de ces membres. Nous nous réunissons deux fois par mois, et reprenons notre ancienne forme en chœur. »

Il s'apprêtait à raccrocher. Ainsi, c'était cela qu'il avait obtenu pour son argent, des nouvelles sans aucun intérêt. « Au revoir, Dr. Jones, » murmura-t-il.

Il y eut un bourdonnement agité au bout du fil. « Mr. Munster, je ne veux pas parler d'autres Terriens. J'ai fait des recherches pour vous et j'ai découvert que, selon certains renseignements pris à l'ennemi et qui se trouvent à la Bibliothèque du Congrès, quinze Blobels ont, eux, été transformés en pseudo-Terriens afin d'être envoyés comme espions sur la Terre. Comprenez-vous ? »

— « Pas exactement, » dit Munster après quelques instants de silence.

— « Vous ne voulez pas qu'on vous aide, vous avez un bloquage psychologique, » dit le Dr. Jones. « Mais voici ce que je veux que vous fassiez, Mr. Munster. Vous allez venir à mon bureau à onze heures demain matin. Nous trouverons une solution à vos problèmes. Bonne nuit. »

— « Quand je suis sous cette forme, je n'ai pas l'esprit vif, » dit Munster d'une voix lasse, « vous voudrez bien m'excuser. » Il raccrocha, n'en croyant encore pas ses oreilles. Ainsi donc, il y avait 15 Blobels qui allaient et venaient sur Titan, en ce moment-même, soumis à la malédiction que représentait pour eux ce retour à la forme humaine... ainsi donc... Mais quoi ? En quoi cela pourrait-il l'aider, lui ? »

Peut-être découvrirait-il la solution de l'énigme, le lendemain, à onze heures.

Quand il pénétra dans la salle d'attente du Dr. Jones, il vit, installée dans un profond fauteuil d'angle, près d'un lampadaire, une jeune femme d'une remarquable beauté, occupée à lire un magazine.

Automatiquement, Munster trou-

va un siège d'où il pouvait la contempler. Et c'est ce qu'il fit avec délice, tout en faisant semblant de lire lui aussi un magazine. Ses cheveux d'un blanc d'argent, comme c'était la grande mode, étaient nattés sur la nuque en un lourd chignon. Elle avait des jambes parfaites et les bras minces et délicats. Elle est vraiment ravissante, songea-t-il, détaillant le visage aux traits fins et nets, les yeux brillants d'intelligence, le nez petit et délicat. Il la buvait des yeux. Enfin, brusquement, elle leva la tête et le regarda froidement.

— « Ce n'est pas drôle d'être obligé d'attendre, » bredouilla Munster.

— « Vous consultez souvent le Dr. Jones ? » demanda la jeune femme.

— « Non. Ce n'est que la seconde fois. »

— « Moi, je n'y suis jamais venue. J'allais voir un autre psychanalyste électronique, complètement homéostatique lui aussi, à Los Angeles ; et puis, hier soir, mon analyste, le Dr. Bing, m'a appelée et m'a dit de prendre l'avion pour venir ici voir le Dr. Jones, dès ce matin. Est-ce un bon psychanalyste ? »

— « Hum... » reprit Munster. « Je crois que oui. » Nous verrons bien, pensait-il, c'est justement ce que nous ne savons pas encore.

La porte qui communiquait avec le cabinet s'ouvrit, et ils furent en présence du Dr. Jones.

— « Miss Arrasmith, » dit ce dernier, désignant la jeune femme d'un signe de tête. « Mr. Munster, » continua-t-il désignant George. « Entrez donc tous les deux, si vous voulez bien. »

— « Qui va payer les vingt dollars ? » demanda Miss Arrasmith en se levant.

L'analyste recula dans le cabinet sans mot dire.

« Je vais payer, » reprit Miss Arrasmith sortant son portefeuille.

— « Non, non, » s'écria Munster, « laissez-moi faire. » Il prit une pièce de vingt dollars et la glissa dans la fente de l'analyste.

— « Vous êtes un gentleman, » dit immédiatement le Dr. Jones. Souriant, il fit entrer ses deux clients. « Asseyez-vous, je vous en prie. Miss Arrasmith, je ne ferai pas de préambule pour vous demander de me permettre d'expliquer votre... heu... situation, à Mr. Munster. Miss Arrasmith, » continua-t-il se tournant vers Munster, « est un Blobel. »

Les yeux agrandis, Munster regardait la jeune femme sans mot dire.

« Miss Arrasmith est actuellement sous sa forme humaine, chose évidente. Pour elle, c'est une transformation involontaire. Pendant la guerre, elle a servi les Blobels comme espionne sur la Terre. Elle s'est fait prendre, a été emprisonnée, mais la fin de la guerre survint alors, et elle ne fut pas jugée. »

— « On m'a relâchée, » dit Miss Arrasmith d'une voix basse et soigneusement contrôlée. « J'avais toujours ma forme humaine. Je suis restée ici, parce que j'avais honte. Je ne pouvais pas retourner sur Titan... » Sa voix tremblait et elle s'arrêta.

— « Chez les Blobels des classes supérieures, cet état est considéré

comme étant des plus méprisables, » reprit l'analyste.

Miss Arrasmith acquiesça d'un signe de tête. Elle essayait de retrouver son calme, tordant dans ses mains un minuscule mouchoir de dentelle. « C'est exact, docteur, » murmura-t-elle. « Je suis allée sur Titan pour discuter de ce qui m'arrive avec les autorités médicales. Après des soins longs et coûteux, on a réussi à me permettre de retrouver ma forme naturelle pour à peu près un quart du temps. Mais les trois autres quarts... je suis comme vous me percevez maintenant. » Elle baissa la tête et se tamponna les yeux de son petit mouchoir.

Munster émit un sifflement.

— « Vous avez bien de la chance ! La forme humaine est infiniment supérieure à la forme Blobel. Je suis bien placé pour le savoir. En tant que Blobel, il faut ramper. On est comme une grosse méduse, on n'a pas de squelette pour se tenir droit. Et puis cette histoire de scissiparité, c'est dégoûtant, absolument dégoûtant, par comparaison avec notre forme de... vous savez... de reproduction, » acheva-t-il en rougissant.

Après quelques cliquètements, le Dr. Jones reprit la parole.

— « Pendant une période de six heures environ, vous avez tous les deux forme humaine en même temps. Et, pendant environ une heure, vous avez tous les deux forme de Blobel. Donc, en gros, vous avez des formes identiques sept heures sur vingt-quatre. A mon avis... » continua-t-il jouant avec son crayon, « sept heures, ce n'est pas si mal que ça, si vous suivez mon raisonnement. »

— « Mais, » dit Miss Arrasmith après quelques instants de silence, « Mr. Munster et moi sommes ennemis, de par notre nature même. »

Le psychanalyste acquiesça.

— « Il est exact que Miss Arrasmith reste Blobel à la base, et que vous, Munster, restez Terrien. Mais vous êtes tous les deux des parias dans votre propre civilisation. Vous n'avez aucun statut social et vous perdez graduellement votre sens du moi. Je prévois pour l'un et l'autre d'entre vous une détérioration graduelle de la personnalité qui se terminera par une maladie mentale des plus graves. *A moins que* vous ne réussissiez à opérer un rapprochement. »

L'analyste se tut.

— « Je crois que nous avons beaucoup de chance, Mr. Munster, » dit doucement la jeune femme. « Comme le dit le Dr. Jones, nous avons sept heures par jour... nous pouvons profiter de ce temps-là ensemble ; finie la solitude atroce. »

Elle remonta le col de son manteau sans cesser de regarder Munster, le visage illuminé d'espoir. Certes, elle était attirante, songeait Munster ; le décolleté plongeant de sa robe lui avait donné quelque idée de la perfection de ses formes.

Il la détaillait et réfléchissait.

— « Laissez-lui le temps, » dit le Dr. Jones à Miss Arrasmith. « Je l'ai analysé et mes conclusions sont qu'il verra le problème et le résoudra de manière pertinente. »

Elle remonta encore le col de son manteau, et attendit, tampon-

nant ses grands yeux noirs de son minuscule mouchoir.

2

PLUSIEURS années plus tard, le téléphone sonna sur le bureau du Dr. Jones. Il répondit comme il en avait l'habitude : « S'il vous plaît, monsieur ou madame, mettez vingt dollars si vous voulez me parler. »

— « Ecoutez-moi donc, » dit une voix rude au bout du fil, « ici le Ministère de la Justice des Nations Unies. Nous n'avons pas besoin de donner vingt dollars pour parler à qui bon nous semble. Alors, débranchez votre mécanique. »

— « Bien, monsieur, » dit le Dr. Jones qui, de sa main droite, abaissa derrière son oreille le levier qui le rendait libre.

— « En 2037, » reprit la voix de l'expert juridique, « vous avez bien conseillé à un couple de se marier ? Un certain George Munster et une certaine Viviane Arrasmith, maintenant Mrs. Munster ? »

— « Eh bien, oui, » dit l'analyste après avoir consulté ses mémoires intégrées.

— « Avez-vous pris des renseignements sur les résultats ? »

— « Hum... non, » dit le Dr. Jones, « ça ne me regarde pas. »

— « On peut vous inculper, pour avoir donné un conseil contraire aux lois des Nations Unies. »

— « Il n'existe aucune loi qui interdise le mariage entre Terriens et Blobels. »

— « Très bien, docteur, » rétorqua l'expert. « Il faut que je jette un coup d'œil aux relations de leur cas. »

— « Jamais de la vie. Ce serait contraire à la morale. »

— « Alors j'aurai un mandat pour les faire mettre sous séquestre. »

— « Eh bien, faites-le, » repartit l'analyste, levant la main pour se débrancher.

— « Attendez donc. Ça vous intéressera peut-être de savoir que les Munster ont maintenant quatre enfants. Selon la Loi de Mendel Révisée, les rejetons suivent une proportion de un, deux, un, ceci sans variantes. Une fille Blobel, un garçon hybride, une fille hybride, une fille terrienne. Le problème qui se pose vis-à-vis de la loi est le suivant : la cour suprême Blobel réclame la fille de pur sang Blobel comme citoyenne de Titan, et suggère aussi qu'un des deux hybrides soit propriété de la juridiction du Conseil. Voyez-vous, le mariage des Munster va être rompu. Ils sont en train de divorcer et c'est un casse-tête de trouver les lois qui les concernent. »

— « Sûrement, » admit le Dr. Jones. « Qu'est-ce qui les a amenés à vouloir divorcer ? »

— « Je n'en sais rien, et ça m'est égal. Il est possible que ce soit le fait de passer sans arrêt de la forme terrienne à la forme Blobel. Cela a peut-être créé une tension insupportable. Si vous voulez les conseiller d'un point de vue psychologique, prenez contact avec eux. Au revoir. »

Aurais-je fait une erreur en leur conseillant de se marier ? se demandait le Dr. Jones. Je devrais

essayer de les joindre. Je leur dois bien ça.

Il ouvrit l'annuaire de Los Angeles et commença à feuilleter les M.

Ces six années avaient été dures pour les Munster.

Tout d'abord, George avait déménagé de San Francisco à Los Angeles. Lui et Viviane avaient pris dans un condominium un appartement de trois pièces au lieu de deux. Viviane ayant une forme terrienne les trois quarts du temps avait pu trouver du travail ; en public, elle donnait les renseignements sur les heures de vol au cinquième aérodrome de Los Angeles. George, cependant...

Sa pension ne représentait qu'un quart de ce que gagnait sa femme et cela blessait son amour-propre. Pour augmenter ses revenus, il avait cherché un moyen de gagner de l'argent tout en restant chez lui. Enfin, dans une revue, il avait trouvé une annonce prometteuse.

GAGNEZ RAPIDEMENT DE L'ARGENT, SANS BOUGER DE CHEZ VOUS ! ELEVEZ DES GRENOUILLES GEANTES DE JUPITER, CAPABLES DE FAIRE DES SAUTS DE 2 M 40. ON PEUT LES UTILISER POUR LES COURSES DE GRENOUILLES ET...

Aussi, en 2038, avait-il acheté sa première paire de grenouilles importées de Jupiter et avait commencé à les élever pour gagner rapidement de l'argent, sans bouger de chez lui, ceci dans un coin du sous-sol que Leopold, le portier partiellement homéostatique, lui laissait gratuitement.

Mais la gravité terrienne relativement faible permettait aux grenouilles des sauts prodigieux, et le sous-sol se révéla trop petit ; elles rebondissaient d'un mur à l'autre comme des balles de ping-pong vertes, et moururent au bout de peu de temps. De toute évidence, il fallait plus qu'un sous-sol de condominium pour héberger un troupeau de ces satanées bestioles. George dut l'admettre.

C'est alors que naquit leur premier enfant. Il était de pur sang Blobel. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'était une masse gélatineuse que George attendait vainement de voir prendre forme humaine, ne fût-ce que quelques instants.

Il le reprocha amèrement à Viviane pendant la période où ils avaient tous les deux forme humaine.

— « Comment puis-je le considérer comme mon enfant ? Il m'est totalement étranger. » Il se sentait déprimé et ressentait même une sorte d'horreur. « Le Dr. Jones aurait dû prévoir ça. C'est *votre* enfant *à vous*... il vous ressemble exactement. »

— « Vous dites ça pour m'insulter, » dit Viviane les yeux pleins de larmes.

— « Diable oui, c'est bien mon intention. Nous nous sommes battus contre vous, créatures de malheur. » L'air sombre, il mit son pardessus. « Je vais au Club des Vétérans prendre un pot avec les autres, » lança-t-il à Viviane. Et il partit rejoindre ses camarades, content de quitter enfin l'appartement.

Le bloc où se trouvait le local

était un bâtiment de ciment décrépi, dans la partie basse de Los Angeles ; il datait du XXe siècle et aurait eu besoin d'un sérieux coup de peinture. Mais l'association était pauvre parce que la plupart de ses membres vivaient comme George Munster de pensions des Nations Unies. Cependant, il y avait une table de jeux, un appareil de télévision à trois dimensions, quelques douzaines de bandes magnétiques de chansons populaires et aussi un jeu d'échecs. Généralement, George buvait sa bière et jouait aux échecs avec ses amis, soit sous forme humaine, soit sous forme Blobel, car là, les deux formes étaient acceptées.

Ce soir-là, il resta avec Pete Ruggles, un vétéran qui avait également épousé une jeune femme d'origine Blobel qui se transformait périodiquement comme Viviane.

— « Pete, » dit George, « je n'en peux plus. J'ai comme enfant une espèce de masse gélatineuse. Toute ma vie j'ai désiré avoir un enfant à moi, et je me trouve devant un monstre qui a l'air d'avoir été rejeté par la mer. »

— « Eh oui, » dit Pete qui se trouvait également sous forme humaine, « je t'accorde que tout ça n'est pas très drôle, mais enfin, tu savais bien à quoi tu t'engageais quand tu t'es marié. Et, par tous les diables, selon la loi de Mendel Révisée, le prochain enfant... »

George éclata.

— « Mais le pire, c'est que je ne respecte pas ma propre femme. C'est ça qui est à la base de tout. Je la considère comme une « chose ». Et moi aussi. Tous les deux, nous sommes des choses. » Il avala le reste de son verre d'un trait.

— « Mais selon le point de vue Blobel... » commença pensivement Pete.

— « Hein ? De quel bord es-tu donc ? » interrompit George.

— « Ne me crie pas comme ça à la figure, ou je te casse la gueule. »

L'instant suivant, ils se précipitaient furieusement l'un sur l'autre. Par bonheur, George se changea en Blobel en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et il n'y eut aucun mal. Et maintenant, George, ayant retrouvé sa forme humaine, était assis tout seul, tandis que quelque part ailleurs, la masse gélatineuse de Pete s'écoulait à la recherche d'autres amis également sous forme Blobel.

Nous pourrions peut-être fonder une nouvelle société quelque part sur une planète éloignée, se disait George. Une société qui ne serait ni Terrienne ni Blobel.

Il faut que j'aille retrouver Viviane, décida-t-il brusquement. Que pourrais-je avoir d'autre ? J'ai bien de la chance de l'avoir trouvée. Je ne serais qu'un vétéran traînant ses journées et ses soirées au club devant un verre de bière et il n'y aurait pour moi ni avenir, ni espérance, ni vie véritable.

Il avait un autre plan pour gagner de l'argent. Un travail à la maison. Il avait fait mettre une annonce dans le *Saturday Evening Post* : PIERRES MAGNETIQUES MAGIQUES, BIEN CONNUES POUR LEURS VERTUS PORTE-BONHEUR. IMPORTEES D'UN AUTRE SYSTEME PLANETAIRE.

Les pierres venaient de Proxima et on pouvait les avoir sur Titan ; c'était Viviane qui avait pris les contacts commerciaux avec ses compatriotes. Mais jusque-là il n'y avait que bien peu de gens pour envoyer le dollar et demi qu'il réclamait.

Je suis un raté, se dit George.

Par bonheur, l'enfant qui naquit au cours de l'hiver 2039 se révéla être un hybride. C'était un être humain la moitié du temps, et ainsi George avait-il enfin un enfant, qui était — bien que ce ne fût pas définitif — un membre de sa propre espèce.

Il était encore en train de fêter la naissance de Maurice quand une délégation de locataires du bloc vint frapper à leur porte.

Leur porte-parole s'avança, se balançant sur un pied et sur l'autre, l'air embarrassé.

— « Nous avons fait une pétition, » dit-il, « pour vous demander à vous et à Mrs. Munster de quitter l'immeuble. »

— « Mais pourquoi ? » demanda George stupéfait. « Vous ne vous êtes pas opposés à notre présence ici jusqu'à maintenant. »

— « C'est parce que, maintenant, vous avez un bébé hybride et il voudra jouer avec nos enfants à nous, et nous trouvons que ce n'est pas sain pour nos garçons et nos filles de... »

George leur claqua la porte au nez.

Mais il ne cessait de sentir l'hostilité des gens partout où il passait. Quand je pense, songeait-il amèrement, que c'est pour sauver ces gens-là que j'ai fait la guerre, cela n'en valait pas la peine !

Une heure plus tard, il se rendit une fois de plus au local des Vétérans où il retrouva Sherman Downs, un de ses camarades, devant un verre de bière. Lui aussi avait épousé une Blobel.

— « Sherman, ça ne va pas. Personne ne veut de nous ; il nous faut émigrer. Peut-être pourrions-nous essayer Titan, la patrie de Viviane. »

— « Diable, » dit Sherman, « je n'aime pas te voir aussi à plat que ça, George. Est-ce que ta ceinture magnétique amaigrissante ne se vendrait pas finalement ? »

Ces derniers mois, George avait fabriqué et vendu une sorte de ceinture électronique que Viviane avait dessinée avec lui, car son principe était basé sur un appareil très courant sur Titan mais inconnu sur Terre. Et cela avait bien marché. George avait plus de commandes qu'il n'en pouvait fournir.

— « J'ai fait une expérience terrible, Sherm, » murmura George. « J'étais dans une pharmacie, l'autre jour, et on m'a fait une grosse commande de ceintures ; cela m'a mis dans un tel état de joie que... » Il s'arrêta brusquement. « Tu vois tout de suite ce qui est arrivé. Je me suis transformé sous les yeux mêmes d'une centaine de clients. Quand mon acheteur a vu ça, il a retiré la commande. C'est ce que nous craignons tous. J'aurais voulu que tu les voies changer d'attitude. »

— « Prends donc quelqu'un pour faire les démarches à ta place. Un Terrien de pure race. »

— « Je suis un Terrien de pure

race, » dit George la voix sourde. « Tâche de ne pas l'oublier. Jamais. »

— « Je voulais simplement dire que... »

— « Je sais bien ce que tu voulais dire, » reprit George, et il envoya son poing dans la direction de Sherman. Heureusement, il manqua son but et l'excitation les transforma tous deux en Blobels. Ils se mélangèrent en bouillonnant de fureur pendant quelques instants, mais leurs camarades réussirent à les séparer.

— « Je suis autant Terrien que n'importe quel autre, et j'aplatirai comme une crêpe quiconque osera en douter, » reprit-il par rayonnement de pensée à la manière Blobel.

Sous sa forme de Blobel, il était incapable de rentrer chez lui. Il fallait qu'il téléphone à Viviane pour qu'elle vienne le chercher. C'était humiliant.

Le suicide, décida-t-il, là était la réponse.

Quel serait le meilleur moyen ? Sous sa forme de Blobel, il était incapable de ressentir la douleur. Le mieux était donc de le faire à ce moment-là. Plusieurs substances pourraient le dissoudre. Il pourrait par exemple se laisser tomber dans la piscine du terrain de jeux de son immeuble dont l'eau était fortement chlorée.

Viviane, alors sous forme humaine, le trouva un soir tard, hésitant au bord du bassin.

— « George, je vous en prie, retournez voir le Dr. Jones. »

— « Non, » répondit-il, morose, de cette voix rauque que formait l'espèce d'appareil vocal qu'il fabriquait avec une portion de sa masse Blobel. « Ça ne servirait à rien, Viv. Je ne *veux* plus continuer. » Même les ceintures étaient une idée de Viviane plutôt que son idée à lui. Il était le deuxième, même là. Toujours derrière elle. Toujours de plus en plus bas, à mesure que passaient les jours.

— « Vous pouvez donner tellement aux enfants, » dit Viviane.

C'était vrai.

— « Je pourrais peut-être retourner à la Commission de Défense pour leur demander s'il n'y a pas quelque nouvelle thérapeutique qui soit susceptible de me stabiliser. »

— « Mais si vous vous stabilisez en forme terrienne, que vais-je devenir ? »

— « Nous aurions *dix-huit heures complètes par jour* à passer ensemble. Toutes les heures où vous avez forme humaine. »

— « Mais vous ne voudriez plus de moi pour votre femme, parce qu'alors, George, vous pourriez trouver une Terrienne. »

Ce n'aurait pas été juste pour elle, c'était vrai, aussi abandonna-t-il le projet.

Au printemps 2041, naquit leur troisième enfant ; c'était encore une fille et, comme Maurice, elle était hybride : Blobel la nuit et Terrienne le jour.

Entre-temps, George trouva une solution à ses problèmes.

Il prit une maîtresse.

3

C'était dans un hôtel minable aux façades de bois, du nom d'hôtel Elysium, en plein centre de Los Angeles, que George

et Nina avaient décidé de se retrouver.

George buvait son whisky à petites gorgées, installé à côté d'elle sur le sofa miteux de l'hôtel.

— « Nina, » dit-il, tout en jouant avec les boutons de son corsage, « vous avez donné un sens à ma vie. »

— « Je vous respecte, » dit Nina Glaubman, l'aidant à défaire les boutons. « Je vous respecte bien que vous soyez un ennemi. »

— « Ne pensons pas à ces jours lointains, » protesta George. « Notre esprit doit refuser le passé. » Il n'y a plus rien que notre avenir, pensa-t-il.

Son entreprise de ceintures amaigrissantes s'était tant développée qu'il avait maintenant quinze employés terriens à plein temps et possédait une petite usine moderne à la sortie de San Fernando. Si les impôts avaient été raisonnables, il aurait eu une fortune. L'humeur de plus en plus sombre, il en vint à se demander ce que pouvaient être les impôts sous le contrôle Blobel, sur Io par exemple. Peut-être aurait-il intérêt à se renseigner.

Une nuit, au club, il en discuta avec Reinholt, le mari de Nina, qui, naturellement, ignorait tout du modus vivendi adopté par George et Nina.

— « Reinholt, » dit George parlant avec difficulté, tout en buvant sa bière, « j'ai de grands projets. Cette politique sociale pratiquée par les Nations Unies et qui ne vous lâche pas du berceau à la tombe... très peu pour moi. Ça m'étrangle. La Ceinture Magnétique Magique de Munster, » continua-t-il avec un geste large, « est trop pour notre civilisation. Tu me suis ? »

— « Mais Georges, tu es Terrien, » dit froidement Reinholt. « Si tu émigres sur un territoire Blobel avec ton usine, ce sera une trahison pour... »

— « Ecoute-moi, » dit George, « j'ai un enfant qui est un authentique Blobel, deux qui le sont à moitié, et un quatrième en route. Des liens émotionnels très forts m'attachent aux habitants de Titan et d'Io. »

— « Tu es un traître, » répéta Reinholt, et il le frappa de son poing sur la bouche. « Et il n'y a pas que cela, » continua-t-il lui envoyant un autre coup dans l'estomac, « tu tournes autour de ma femme. Je vais te tuer. »

Pour échapper au danger, George se transforma en Blobel et les poings de Reinholt s'enfoncèrent sans dommage dans une molle substance gélatineuse. Alors, Reinholt prit aussi la forme Blobel et, de toute sa masse visqueuse, s'abattit sur George dans la meurtrière intention de détruire et d'absorber son noyau.

Par bonheur, les Vétérans réussirent à les séparer avant qu'aucun préjudice ait été subi.

Un peu plus tard, ce même soir, George était installé avec Viviane dans le salon de leur magnifique appartement de huit pièces dans le grand condominium neuf, bâtiment ZGF-900. Il l'avait échappé belle et maintenant, Reinholt allait sûrement tout dire à Viv. Ce n'était qu'une question de temps. Ce que George savait de l'affaire ne lui laissait rien présager de bon. Le mariage allait sûrement être rompu. C'était peut-être le dernier

moment qu'ils passaient ensemble.

— « Viv, » dit-il d'une voix pressante. « Il faut me croire ; je vous aime. Vous et les enfants, et l'affaire de ceintures, naturellement, tous vous êtes ma vie tout entière. » Il eut soudain une idée. « Emigrons maintenant, ce soir. Prenons les enfants et partons pour Titan, tout de suite. »

— « Je ne peux pas partir, » dit Viviane. « Je sais comment mes compatriotes me traiteraient, et vous traiteraient, vous et les enfants. George, vous, partez. Emmenez l'usine sur Io. Moi, je resterai ici. » Ses yeux noirs étaient pleins de larmes.

— « Par tous les diables, » dit George, « quelle vie nous faudra-t-il donc mener, avec vous sur la Terre et moi sur Io ? Ce n'est pas un mariage. Et qui prendra les enfants ? » Ce serait probablement Viviane qui en aurait la charge. Mais il y avait de bons avocats dans la firme et peut-être pourrait-il s'en servir pour résoudre ses problèmes domestiques.

C'est le lendemain matin que Viviane apprit la vérité sur Nina. Elle prit aussitôt un avocat.

— « Ecoutez-moi bien, » disait George au téléphone à son avocat, Henry Ramarau. « Il faut que j'aie le quatrième enfant ; ce sera un Terrien. Et nous ferons un compromis pour les deux hybrides ; je prendrai Maurice et elle pourra garder Kathy. Et naturellement, qu'elle prenne cette masse gélatineuse qui est soi-disant mon premier enfant. Je ne veux pas en entendre parler, c'est son enfant à elle de toute façon. » Il reposa brutalement l'appareil et se tourna vers le groupe d'administrateurs de sa compagnie. « Ah ! où en étions-nous de notre analyse des lois qui régissent les impôts ? »

Au cours des semaines qui suivirent, l'idée d'un départ pour Io apparut de plus en plus souhaitable du point de vue profits et pertes.

— « Achetez-moi vite du terrain sur Io, » ordonna George à Tom Hendricks, son agent commercial, « et que ce soit bon marché ; il faut partir du bon pied. »

Il appela sa secrétaire, Miss Nolan.

« Vous allez empêcher quiconque d'entrer dans mon bureau jusqu'à nouvel ordre. Je sens que je vais avoir une crise. Je me fais trop de mauvais sang à cause de ce départ pour Io, et à cause aussi de mes ennuis personnels. »

— « Oui, monsieur, » dit Miss Nolan, faisant sortir Tom Hendricks. « Personne ne vous dérangera. » On pouvait compter sur elle pour empêcher les gens d'entrer quand George reprenait la forme Blobel ; cela lui arrivait fréquemment en cette période, car il était tendu à l'extrême.

Quand, plus tard ce jour-là, il reprit forme humaine, George apprit de la bouche de Miss Nolan qu'un certain Dr. Jones lui avait téléphoné.

— « Par tous les diables, je croyais qu'il avait été mis à la ferraille depuis longtemps, » murmura George pensant à cette consultation six ans auparavant. « Appelez le Dr. Jones, » dit-il à Miss Nolan, « et prévenez-moi quand

vous l'aurez. Je sacrifierai une minute pour lui parler. »

Miss Nolan eut tout de suite le Dr. Jones au bout du fil.

— « Docteur, » dit George, se trémoussant sur sa chaise et tortillant dans ses doigts une orchidée qu'il avait prise sur son bureau. « Je suis heureux de vous entendre. »

La voix de l'analyste homéostatique lui parvint.

— « Je vois que vous avez une secrétaire, Mr. Munster. »

— « Je suis un caïd, maintenant. Je suis dans l'affaire de la ceinture magnétique ; c'est un peu comme le collier à puces que portent les chats. Eh bien, qu'y a-t-il pour votre service ? »

— « Il paraît que vous avez quatre enfants maintenant. »

— « Non, trois et un quatrième en route. Et écoutez-moi bien, ce quatrième-là est vital pour moi ; selon la loi de Mendel Révisée, ce sera un Terrien de pure race, et par le diable, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il me soit confié. Viviane — vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il, « est maintenant de retour sur Titan parmi les siens. Et moi, je vais engager les meilleurs médecins que je pourrai trouver pour me faire stabiliser. J'en ai assez de ces transformations continuelles. J'ai trop à faire pour perdre mon temps à de telles stupidités. »

— « Je vois, d'après votre ton, que vous êtes devenu quelqu'un d'important, Mr. Munster, » dit le Dr. Jones. « Vous avez fait votre chemin depuis la dernière fois que je vous ai vu. »

— « Ne tournez pas autour du pot, docteur, » dit George avec impatience.

— « Je... hum... je pensais que peut-être je pourrais opérer un rapprochement entre vous et Viviane. »

— « Peuh ! » dit George avec mépris. « Cette créature ? Jamais. Ecoutez-moi, docteur, il faut que je raccroche. Nous sommes en train de mettre au point les bases de nouveaux procédés commerciaux. »

— « Mr. Munster, » reprit le Dr. Jones, « y a-t-il une autre femme dans votre vie ? »

— « Il y a une autre Blobel, si vous tenez à le savoir, » dit George avant de raccrocher. Mieux vaut deux Blobels qu'aucun, se dit-il. Et il se remit au travail. Il appuya sur un bouton et Miss Nolan apparut aussitôt. « Appelez-moi Hank Ramarau, » dit-il, « je veux savoir... »

— « Mr. Ramarau attend sur l'autre ligne, il dit que c'est urgent. »

— « Allô, Hank, » dit George après s'être branché, « qu'est-ce qui se passe ? »

— « Je viens de découvrir, » dit le juriste, « que vous devez être citoyen de Titan pour monter votre usine sur Io. »

— « Vous arriverez bien à m'arranger ça. »

— « Mais pour être citoyen de Titan... » Ramarau hésita. « Enfin, j'aurais voulu vous dire ça avec ménagements, George. Il faudrait que vous soyez un Blobel. »

— « Mais par tous les diables, j'en suis un. Enfin, une partie du temps. Ça ne peut pas faire l'affaire ? »

— « Non, » dit Ramarau. « J'ai

vérifié, connaissant vos problèmes, et il faut que ce soit vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nuit *et* jour. »

— « Hum ! » dit George. « Ça c'est une tuile. Mais on s'en tirera. Ecoutez-moi, Hank, j'ai rendez-vous avec Eddy Fullbright, mon coordinateur médical. Je vous rappellerai après, d'accord ? » Il raccrocha et se frotta le menton, l'air soucieux. Eh bien, décida-t-il soudain, s'il faut le faire, on le fera, il faut voir les choses comme elles sont ; on ne peut laisser les obstacles vous barrer le chemin.

Reprenant le téléphone, il composa le numéro de son médecin, Eddy Fullbright.

4

La pièce de platine de vingt dollars glissa dans la fente et mit les circuits en branle. Le Dr. Jones cliqueta, s'alluma et vit une jeune femme très élégante que ses mémoires lui permirent d'identifier comme étant Mrs. George Munster, antérieurement Vivian Arrasmith.

— « Bonjour, Viviane, » dit le Dr. Jones avec chaleur. « Je croyais que vous étiez sur Titan. » Il se leva et lui offrit une chaise.

Viviane renifla et tamponna ses grands yeux noirs de son minuscule mouchoir. « Docteur, tout s'écroule autour de moi. Mon mari a une liaison avec une autre femme. Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'appelle Nina et tout le monde en parle au club. J'ai cru comprendre que c'est une Terrienne. Nous demandons tous les deux le divorce, et ça va être une lutte terrible au sujet des enfants. J'attends le quatrième, » ajouta-t-elle, remontant pudiquement le col de son manteau.

— « Je le savais, » dit le Dr. Jones. « Ce sera un Terrien complet cette fois si la Loi de Mendel se vérifie... quoique je croyais qu'elle ne s'appliquait qu'aux animaux. »

— « Je suis allée sur Titan pour voir des experts médicaux, » dit Mrs. Munster, désespérée. « J'ai vu des gynécologues et surtout des conseillers matrimoniaux, et tous m'ont donné leur avis. C'était le mois dernier. Maintenant me voici de retour sur la Terre, mais je ne peux pas retrouver George. Il est *parti.* »

— « J'aimerais pouvoir vous aider, Viviane, » dit le Dr. Jones. « J'ai eu une brève conversation téléphonique avec votre mari, l'autre jour, mais il n'a dit que des généralités. Evidemment, c'est un personnage tellement important maintenant qu'on ne peut guère l'approcher. »

— « Et quand je pense qu'il a si bien réussi en partant d'une idée que moi, je lui avais donnée, une idée Blobel ! » dit Viviane, des larmes dans la voix.

— « Ironie du sort ! » fit le Dr. Jones. « Maintenant, Viviane, si vous voulez garder votre mari... »

— « Je suis décidée à le garder, docteur. Je vous parlerai franchement. J'ai suivi un traitement sur Titan, le dernier en date et le plus cher, et si j'ai fait cela, c'est parce que j'aime George, parce que je l'aime plus que ma famille, plus que ma propre planète. »

— « Et alors ? »

— « Alors, les techniques les plus perfectionnées du système solaire ont réussi à me stabiliser. Maintenant, Dr. Jones, j'ai forme humaine vingt-quatre heures sur vingt-quatre au lieu de dix-huit. J'ai renoncé définitivement à ma forme naturelle pour rester la femme de George. »

— « Sacrifice suprême, » dit le Dr. Jones très ému.

— « Et maintenant, si je pouvais seulement le retrouver, docteur... »

Pour le premier coup de pioche, il y avait une cérémonie sur Io. Un pseudopode sortit de la masse gélatineuse qu'était George Munster, saisit une pelle et commença un tas de terre symbolique. « C'est un grand jour, » dit-il de cette terrible voix rauque et creuse qui sortait de ce semblant d'appareil vocal que la substance visqueuse qui formait son grand corps unicellulaire avait modelé tant bien que mal.

— « C'est vrai, George, » dit Hank Ramarau, debout près de lui, une liasse de documents à la main.

Le représentant officiel d'Io, grande masse de gélatine transparente comme George, glissa vers Ramarau et prit les documents tandis que sa voix résonnait comme un tonnerre. « Je transmettrai ces documents à mon gouvernement. Je suis certain que tout est en règle, Mr. Ramarau. »

— « Je vous donne l'assurance, » dit Ramarau, « que Mr. Munster ne retrouve jamais la forme terrienne. Les techniques les plus avancées de la médecine ont réussi à le stabiliser à cette phase unicellulaire de sa première transformation. Et Munster ne peut mentir. »

Les pensées de cette grande masse visqueuse qu'était maintenant George Munster rayonnèrent jusqu'à la foule de Blobels qui assistaient à la cérémonie : « Ce moment historique signifie une élévation du niveau de vie pour tous. C'est la prospérité assurée sur votre sol, et vous pouvez en être justement fiers, car la Ceinture Magique de Munster est une invention authentiquement Blobel. »

Des applaudissements rayonnèrent de la foule.

« Oui, c'est un grand jour pour moi, » continuait George Munster tandis que sa masse glissait lentement vers la voiture où son chauffeur attendait pour le conduire à l'hôtel où il résidait, à la Cité d'Io.

Un jour, il posséderait cet hôtel. Il allait mettre tous les bénéfices de l'usine dans la construction locale, car des Blobels lui avaient assuré que c'était là la manière la plus patriotique et la plus profitable de placer son argent.

— « Finalement, je suis un homme arrivé. » Cette pensée rayonna jusqu'aux limites du petit cercle qui l'avait suivi.

Au milieu d'acclamations frénétiques, il glissa jusqu'à sa voiture construite sur Titan et y introduisit sa masse transparente.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Oh, to be a Blobel !

INVASION MENTALE

par KEITH LAUMER

La mission de Granthan était d'une importance vitale pour l'issue de la guerre. Son enjeu était la victoire immédiate — mais pour qui ?

DANS mon rêve, je nageais dans une rivière de feu blanc, et ce rêve se poursuivait interminablement. Et soudain, je fus éveillé... et le feu était toujours là qui me brûlait férocement.

Je fis un effort pour m'écarter des flammes et c'est alors que la vraie douleur me mordit la chair. Je tentai de retrouver le sommeil et le confort relatif de la rivière de feu, mais en vain. Pour le meilleur ou le pire, j'étais vivant et conscient.

J'ouvris les yeux et jetai un regard autour de moi. Je me trouvais sur le plancher, à proximité d'une couchette d'accélération non capitonnée... du genre de celles que les Forces de l'Espace terrestres aménagent dans les fusées de sauvetage rarement utilisées. Il y avait trois autres couchettes, mais aucune d'elles n'était occupée. J'essayai de me redresser sur mon séant. Ce fut difficile, mais en faisant appel à un effort de volonté plus considérable qu'on ne pourrait s'y attendre de la part d'un malade, j'y parvins. Je jetai un coup d'œil sur

mon bras droit. La main n'avait atteint que le stade « bœuf saignant », mais l'avant-bras était noir. Les couches supérieures de la chair avaient éclaté en profondes crevasses dont le fond était rouge sombre...

Il y avait une pharmacie de première urgence de l'autre côté du compartiment. J'appuyai mon pied gauche sur le sol et sentis immédiatement des esquilles d'os brisés grincer les unes contre les autres; la sensation ressentie transcendait toute souffrance connue. Je me soulevai sur l'autre jambe, prenant appui sur le bras calciné. En rampant sur le plancher comme un ver écrasé, je parvins à portée de la pharmacie à la suite d'un parcours qui aurait rendu des points à l'ultime étape de Hillary vers le sommet de l'Everest. J'accomplis cet exploit en un temps qui me parut durer des siècles, découvris sur le sol le micro-commutateur qui actionnait l'appareil et de nouveau sombrai dans le néant...

J'en sortis, la tête claire mais le corps faible. Ma jambe droite était engourdie, mais assez confortablement indolore, prise étroitement dans une prothèse de marche. Je levai la main pour explorer mon crâne : il était rasé et portait des sutures. Il était probablement fracturé. Le bras gauche... eh bien, il était toujours là, bandé jusqu'à l'épaule, maintenu rigide par un extenseur qui empêcherait les tissus de se cicatriser prématurément et de provoquer une infirmité permanente. La pression constante de l'extenseur ne provoquait pas un éventail de sensations qu'on eût aimé enregistrer pour les reproduire à ses moment de loisir, mais au moins la pharmacie automatique n'avait pas pratiqué l'amputation. Je n'avais donc pas à me plaindre.

A ma connaissance, j'étais le premier survivant recensé parmi ceux qui étaient entrés en contact avec les Gools... si toutefois je m'en sortais.

Je me trouvais toujours fort loin de chez moi, et je n'avais pas vérifié l'état de la fusée de sauvetage. Je portai mon regard vers le hublot d'accès. Il était fermé à bloc. Je voyais les traces noires que mes mains brûlées avaient laissées au cours de mes manœuvres.

Je me hissai tant bien que mal sur une couchette et j'essayai de réfléchir. Dans mon état... une jambe cassée, des brûlures au troisième degré et une fracture du crâne, je n'aurais pas dû pouvoir m'extirper de ma couchette... et encore moins faire le trajet depuis le *Belshazzar* CCC jusqu'à la fusée de sauvetage; et comment était-je parvenu à fermer ce hublot d'accès ? Dans les moments de péril, l'homme est capable d'exploits extraordinaires. Mais courir sur un fémur cassé, manœuvrer de lourds leviers avec des doigts calcinés et réfléchir avec un crâne fendu, c'était tout de même un peu fort de café. Quoiqu'il en soit, j'étais là... et le moment était venu d'appeler le quartier général par l'intermédiaire du TSA.

J'actionnai le commutateur et donnai les lettres d'appel d'ur-

gence que le colonel Ausar Kayle, de l'Intelligence Service Aérospatial, m'avait affectées quelques semaines auparavant. Il se passa près de cinq minutes avant que le signal « reçu » me parvint par l'intermédiaire de la station-relais de Ganymède, et dix minutes de plus avant que le visage de Kayle parût sur l'écran. En dépit de l'image brouillée, je discernai son expression hagarde.

— « Granthan, » s'exclama-t-il. « Où sont les autres ? Que s'est-il passé là-bas ? »

J'abaissai la sonorité au niveau d'un murmure.

— « Ne quittez pas, » dit-je, « je vous le dirai. Les magnétos sont en route ? »

Je n'attendis pas la réponse... je n'avais pas la patience d'attendre un délai de quinze minutes. Je poursuivis :

« Le *Belshazzar* a été saboté, de même que le *Gilgamesh*... je crois. Je m'en suis sorti. J'ai perdu un peu de peau, mais le poste de pharmacie automatique a le cas bien en mains. Dites au corps médical que la tournée est à mon compte. »

Je lançai le signal « terminé » et j'attendis la réponse de Kayle. Sur l'écran papillotant, son image me considérait avec impatience et une expression d'hostilité comparable à celle d'une infirmière de garde. Il se passerait une bonne demi-heure avant que j'obtienne les réactions consécutives à mon rapport. Je m'assoupis et... me réveillai en sursaut. Kayle parlait.

— « ...votre rapport. Je ne mâcherai pas mes mots. On se demande quel a été votre rôle dans le désastre. Comment se fait-il que vous soyez le seul survivant ? »

— « Comment diable pourrais-je le savoir ? » hurlai-je. Mais la voix de Kayle continuait son bourdonnement.

— « ...Vous autres psychodynamiciens, vous n'avez cessé de me dire que les Gools possèdent probablement un pouvoir téléhypnotique à longue portée qui leur permettrait la subversion d'un homme loyal, à son insu. Vous m'avez dit vous-même que vous avez perdu conscience au cours de l'attaque... et que vous vous êtes retrouvé dans le véhicule de sauvetage sans le moindre souvenir de la façon dont vous y étiez parvenu.

» Nous sommes en guerre, Granthan. En guerre contre un ennemi implacable qui frappe sans avertissement et sans merci. Vous avez été envoyé sur place pour faire une investigation sur les possibilités d'une — quel est le terme que vous employez ? — invasion intra-corticale. Vous connaissez mieux que personne les risques que vous nous feriez courir si l'on vous permettait de franchir la ligne de patrouille.

» Je suis navré, Granthan, je ne puis vous permettre de vous poser sur Terre. Je ne puis envisager ce risque. »

— « Alors, que faut-il que je fasse à présent ? » m'écriai-je avec véhémence. « Entrer en orbite et vivre de pilules dans l'espoir que vous trouverez une solution ? J'ai besoin des soins d'un médecin ! »

Kayle répondit le moment venu. « Oui, » dit-il, « vous allez vous placer sur une orbite de garage.

Peut-être de nouveaux développements permettront-ils de... d'envisager la situation sous un autre jour. »

Son regard m'évitait. J'avais deviné sa pensée. Il voulait m'épargner les angoisses morales que me vaudrait la connaissance de mon destin. Je ne pouvais pas lui en vouloir ; il faisait ce qu'il croyait être son devoir. Et je devrais continuer en feignant d'ignorer — jusqu'au moment où les têtes chercheuses frapperaient — que j'étais condamné à mort.

2

J'ESSAYAI de rassembler mes esprits en déroute et de voir clair dans ma situation. J'étais seul et blessé à bord d'une fusée de sauvetage qui deviendrait la cible d'un essaim convergent d'engins de mort aussitôt que j'arriverais à portée des batteries terrestres. Je m'étais tiré de la rencontre avec les Gools, mais je ne survivrais pas au premier contact avec ceux de ma race. J'étais peut-être devenu un jouet entre les mains des Gools et c'est un risque que mes congénères ne pouvaient pas courir.

C'était faux, évidemment. J'étais toujours le même Peter Granthan, le psychodynamicien qui était parti comme membre de la flotte de Dayan, six semaines auparavant. Mes pensées n'étaient peut-être pas brillantes... en tout cas elles étaient miennes, uniquement miennes...

Mais comment pouvais-je en être certain ?

Peut-être les soupçons de Kayle n'étaient-ils pas entièrement mal fondés. Si les Gools étaient aussi habiles que nous le pensions, ils n'auraient laissé aucune trace de leurs manigances... du moins au niveau de ma conscience.

Mais c'est ici qu'intervenait l'entraînement psychodynamique. J'avais agi à l'instar de tout animal blessé, anxieux de rentrer chez lui pour lécher ses blessures. Mais je n'étais pas le premier blessé venu. J'avais été entraîné aux subtilités du mécanisme cérébral... et j'avais justement été préparé pour une attaque de ce genre.

Le moment était venu de tirer parti de cet entraînement. Il m'avait pourvu d'une faculté essentielle. Je pouvais ouvrir à volonté les arcanes de ma mémoire et revoir en détail les événements passés.

Etendu sur le dos, je libérai mon esprit de toute contingence extérieure et me concentrai sur le mot-clé qui ouvrirait la porte de la séquence auto-hypnotique...

Mes sensations corporelles s'évanouirent. J'étais seul dans le vide nébuleux d'une transe au premier degré. Par le truchement d'un second mot-clé, je me glissai sous la surface brumeuse dans un monde de rêves composé de vagues phantasmes. Je pénétrai plus profondément, me frayant un passage jusqu'au troisième degré brillamment hallucinatoire, où des images d'une précision optique fixèrent mon attention. Puis plus profondément encore...

L'immense et savant désordre du niveau fondamental de la mé-

moire s'étendait devant moi. Le dominant, l'entité de la personnalité conductrice scrutait et fouillait pour découvrir l'indice d'une intrusion étrangère.

Et elle le trouva.

De même que l'œil détecte instantanément le mouvement le plus infime au milieu d'une infinité de détails statiques, de même mon œil interne percevait les traces subtiles qu'avait laissées l'influx cérébral des Gools, semblables à un doigt léger qui eût remodelé prestement mes motivations les plus secrètes.

J'émis un flux sélectif accordé aux circuits mnémoniques.

— « *C'est un contact, ô Très Resplendissant !* »

— « *Doucement à présent ! Nourris bien l'étincelle. Elle tremble sur le seuil...* »

— « *Il est insaisissable, Maître ! Il se tortille comme un ver dans l'auge !* »

Une part de mon esprit observait tandis que la mémoire déroulait ses replis. J'écoutais les voix... qui pourtant n'étaient pas des voix, mais simplement la forme des concepts. Je vis comment la pseudo-personnalité que j'avais forgée en guise d'appât, au cours d'une centaine de séances d'entraînement, avait lutté contre les stimuli venus de l'extérieur... pour se replier enfin sous la poussée inlassable de l'influx étranger. Devant mes yeux se déroulait maintenant le film des récents événements. Je vis l'opérateur Gool se saisir des centres contenant les moteurs, me forcer à ramper dans la fumée asphyxiante du poste de pilotage vers la sortie de secours. Les flammes s'élevaient, me coupant la sortie. Je continuai, sentant les flammes fantômes lécher mes membres... et puis l'écoutille s'ouvrit et j'y passai mon corps, entraînant de force ma jambe cassée. Mes mains noircies s'acharnèrent sur la roue de fermeture. Puis ce fut le feu des réacteurs, et la fusée de sauvetage se sépara d'un bond du croiseur en voie de désintégration... Enfin ce fut l'impact de ma chute, un choc de fin du monde...

A un niveau très loin au-dessous de la conscience, la pseudo-personnalité livrait un combat acharné contre l'envahisseur.

— « *Il a failli m'échapper, Resplendissant Seigneur. Attachez-vous à cet inférieur !* »

— « *Impossible ! Avez-vous oublié mes enseignements ? Accrochez-vous, dussiez-vous employer jusqu'au dernier filament de votre force vitale !* »

Ma personnalité de base observa le processus suivi par l'habile Gool, à mesure qu'il gravait ses ordres de plus en plus profondément dans mon subconscient. Puis l'influx se retira, effaçant les cicatrices de son passage, pour me laisser l'ignorance de son intervention... au niveau de la conscience.

Je m'instruisais en observant le flux cérébral du Gool.

La sonde mentale — un concept sur lequel les psychodynamiciens avaient échafaudé des théories — n'était ni plus ni moins qu'un schéma dans le vide...

Mais un schéma que je pouvais reproduire, maintenant que j'avais vu le traitement qu'avait subi mon cerveau.

Avec précaution, je tâtai le tissu immatériel du continuum, le déformant et le manipulant à l'instar du Gool. Soudain une issue se dévoila. Avec la même facilité que j'aurais tendu le bras pour cueillir une mite dans une fleur nocturne, je pénétrai dans le vide inimaginable... et découvris un gouffre plus sombre que le fond de l'Enfer, ainsi qu'une forme noire et luisante.

Il y eut comme une cri muet.

— « *Resplendissant ! Il m'a touché !* »

Utilisant la technique empruntée au Gool, je frappai, étouffant le cri, j'envahis les ténèbres fétides et me saisis de l'immensité gélatineuse et impure de l'espion Gool qui se tordait dans les spasmes d'une xénophobie frénétique... semblable à une tonne de foie qui grouillerait au fond d'un puits noir.

J'assurai ma prise. L'esprit du Gool se replia sur lui-même. Sans prendre le temps de me reposer, je poursuivis mon avantage, sondant, explorant chaque circonvolution. Je vis un monde de mers jaunes venant clapoter le long d'interminables rivages de boue. Il y avait un gouffre fumant d'où sortait en bouillonnant du soufre liquide, provenant d'un gisement interne, pour venir alimenter un immense bassin naturel. Les Gools s'agglutinaient sur ses bords où ils venaient se repaître, chacune des formes monstrueuses luttant contre ses voisines pour conquérir une position plus favorable.

Je poussai plus loin mon exploration et vis les grands câbles de tissu nerveux vivant qui reliaient chaque organe à nourrir avec la masse cérébrale enfouie profondément sous le sol. Je suivis à la piste les passages par où des tentacules se dirigeaient vers d'immenses cavernes où des créatures plus petites travaillaient à d'étranges appareils. Ces êtres, me dit la mémoire de mon hôte, étaient les jeunes Gools. C'est là qu'ils construisaient les flottes qui transporteraient leur engeance vers les mondes nouveaux que le Premier Superseigneur avait découverts, des mondes où il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser la nourriture. Et pas seulement le soufre, mais aussi le potassium, le calcium, le fer et tous les métaux... des richesses incroyables à profusion. Désormais, la race des Gools ne s'agglutinerait plus autour d'une seule mangeoire — eux qui formaient autrefois une race puissante. Ils s'étendraient dans toute une galaxie... et au-delà.

Mais pas si je pouvais m'y opposer.

Les Gools avaient mis sur pied un plan, mais la chance ne les avait pas favorisés.

Dans le passé ils avaient réussi à s'assurer la domination d'un homme ici et là, parmi les flottes éloignées de leurs bases, mais seulement de façon superficielle. Suffisamment, peut-être, pour provoquer la perte d'un astronef. Mais jamais au point de s'assurer le contrôle complet nécessaire pour renvoyer un homme sur Terre, effectuer une œuvre complexe de sabotage sous leur égide.

C'est alors qu'ils m'avaient découvert, seul et unique survivant,

isolé du réseau des champs cérébraux de mes semblables. Seulement ils avaient eu la malchance de tomber sur un psychodynamicien. Au lieu de gagner un esclave docile, ils avaient ouvert leur forteresse à un espion invisible. Maintenant que je me trouvais dans la place, je verrais ce que je pouvais leur voler.

Un temps incommensurable passa. J'explorai les coins les plus reculés des pensées secrètes du Gool, suivis des itinéraires étranges, examinant les formes et les couleurs des concepts d'un esprit étranger.

Je m'arrêtai enfin devant une structure multi-ordinale, des circonvolutions à l'intérieur d'autres circonvolutions ; les circuits en diagramme d'une étrange machine. J'en suivis jusqu'au bout la séquence logique et, comme l'explosion d'une bombe, sa signification se fit dans mon esprit.

Dans le nid bourbeux tapi sous la surface obscure du monde des Gools, dans sa solitaire orbite trans-plutonienne, j'avais découvert le secret ultime de leur race.

Le transport de la matière à travers l'espace.

— « Il faut que vous m'écoutiez, Kayle ! » criai-je. « Vous me prenez pour un robot Gool, je le sais. Mais ce que j'ai découvert est trop important pour que je vous permette de l'anéantir sans résistance ! Il s'agit de la transmission de matière à distance ! Vous savez ce que cela pourrait signifier pour nous. Le concept est trop complexe pour que j'essaie de le traduire en mots. Il faudra que vous me croyez sur parole. Je peux construire l'appareil, néanmoins, en me servant de pièces standard... »

Je haranguai Kayle un bon moment, puis attendis sa réponse avec angoisse. Le dénouement était proche maintenant. S'il ne pouvait voir l'intérêt de ma proposition, à tout moment mes écrans commenceraient à enregistrer les radiations des têtes chercheuses.

Kayle reparut... et sa réponse pouvait se résumer en un seul mot : « Non. »

Je tentai de le raisonner. Je lui rappelai comment j'avais préparé le voyage par des séances d'encéphaloscope, afin de mettre en place le contre-réseau de réponses défensives et les circuits de shuntage pour la pseudo-personnalité servant d'appât, qui laissaient le champ libre à ma volonté personnelle. Je lui parlai d'hypnose sublimale et du quotient de résilience du moi.

J'aurai pu faire des économies de salive.

— « Je ne comprends rien à votre jargon psychodynamique, Granthan, » coupa-t-il. « Cela vous a des relents de mysticisme. Mais je comprends assez bien ce que vous a fait le Gool. Je suis navré. »

Je me renversai sur mon dossier en me mordant les lèvres et entretins des pensées peu amènes sur le compte du colonel Ausar Kayle. Puis je me mis en devoir de résoudre le problème qui m'occupait.

Je consultai le fichier des cartes, projetai des pages de l'index

standard sur l'écran de référence, vérifiai les champs de radar, les réseaux de phares, les stations de contrôle. Il me sembla qu'un véhicule non détectable par radar, de la dimension du mien, pourrait fort bien franchir le cordon défensif s'il était piloté par un homme audacieux — et comme j'étais un espion condamné, je pouvais me payer le luxe de jouer d'audace.

J'avais aussi quelques petites idées.

3

Le hululement aigu du signal d'alarme de proximité déchira le silence. Pendant un moment de folle angoisse, je crus que Kayle m'avait battu au poteau ; puis je me rendis compte qu'il s'agissait d'une patrouille ordinaire des lignes avancées.

— « Z quatre zéro deux, je lis votre courbe. Décélérez à 1/8e de g en préparation d'approche d'orbite... »

L'écran continua de bourdonner des instructions. Je les transmis à l'autopilote, tout en continuant de surveiller mon plan d'approche. L'éclaireur avançait. Je passai ma langue sur mes lèvres sèches. Le moment était venu d'essayer.

Je fermai les yeux, lançai mon influx cérébral — comme l'avait fait le cerveau du Gool pour moi... et entrai en contact avec le cerveau de l'officier des transmissions, à soixante mille kilomètres de distance, à bord du patrouilleur. Je sentis quelques brèves velléités de résistance ; puis je dictai mes instructions. L'officier des transmissions actionna des clés, parla dans le microphone :

— « Z quatre zéro deux, poursuivez trajectoire actuelle. A zéro dix-neuf secondes, entrez en orbite pour rentrée et atterrissage. »

J'effaçai dans la mémoire de l'homme le souvenir de ce qui venait de se produire et captai au passage son étonnement retardé au moment où j'interrompais la liaison. Mais j'avais déjà franchi les lignes avancées et j'approchais rapidement de l'atmosphère.

— « Z quatre zéro deux, » grésilla le haut-parleur. « Ici contrôle orbital. Je vous prends sur le canal quarante-trois, pour rentrée et atterrissage. »

Il y eut une longue pause. Puis :

« Z quatre zéro deux... contre-ordre ! Interdiction franchir ligne avancée ! Changez d'urgence trajectoire pour adopter code hyperbolique quatre-vingt-dix-huit. Ne tentez pas rentrée. Je répète : ne tentez pas rentrée ! »

Il n'avait pas fallu longtemps à Kayle pour comprendre que j'avais franchi les lignes extérieures de défense. Quelques minutes de grâce supplémentaires ne m'auraient pas fait de mal. J'allais faire la bête et compter sur ma chance.

— « Ici Z quatre zéro deux... Dites donc, je crois que j'ai manqué une partie des instructions. Je suis un peu sonné... Je crois que j'ai changé de fréquence. Qu'est-ce qui a suivi : *prenez le canal quarante-trois...* ? »

— « Z quatre zéro deux, dégagez la voie ! Vous n'avez pas l'autorisation de rentrée ! »

— « Hé, les gars... Il me semble que vous vous mélangez les pédales ! » protestai-je. « J'ai reçu les autorisations d'un bout à l'autre. Je suis entré en contact avec les lignes avancées... »

Il était temps de disparaître. Je coupai toutes les transmissions, selon mon plan . et de nouveau je lançai mon flux cérébral.

Un préposé au radar dans un poste du Pacifique, à vingt-cinq mille kilomètres de moi, se leva de sa chaise, traversa la salle obscurcie et actionna un commutateur. Les écrans radar s'éteignirent...

Pendant une heure, je parcourus la longue trajectoire qui me menait au sol, déjouant attaque sur attaque. Puis je me retrouvai frôlant les vagues de l'océan à quelques kilomètres au sud-est de Key West. L'engin toucha durement la surface. Je sentis le plancher monter, tourner, me secouer dans le harnais de sécurité.

Je tirai le levier de séparation et, pendant un long moment, je fus la proie d'un étourdissement, pendant que la capsule demeurait à la surface et que l'engin s'enfonçait dans les profondeurs de l'océan. Cette fois, je flottais sur les vagues.

Il fallait maintenant que je prenne le risque d'appeler Kayle... mais en lui donnant volontairement ma position, je pouvais peut-être le convaincre que je me trouvais toujours de son côté... et j'avais terriblement besoin qu'on vînt me chercher. J'actionnai la clé d'appel.

— « Ici Z quatre zéro deux, » dis-je. « Je dois faire un rapport urgent au colonel Kayle, de l'Intelligence service aérospatiale. »

La face de Kayle apparut sur l'écran. « Vous avez pénétré les défenses orbitales... Dieu sait comment... Je... »

— « Plus tard, » coupai-je. « Si vous rappeliez vos chiens maintenant ? Et envoyez quelqu'un me prendre ici, avant que j'ajoute le mal de mer à mes autres doléances. »

— « Nous vous tenons sous notre feu, » coupa Kayle. « Inutile d'essayer de résister, Granthan. »

Je sentis une sueur froide couler sur mon front.

— « Il faut que vous m'écoutiez, Kayle, » criai-je. « Je suppose que vos missiles sont déjà partis. Rappelez-les ! Je possède des renseignements qui peuvent nous faire gagner la guerre... »

— « Je suis désolé, Granthan, » dit Kayle. « Il est trop tard... même si vous aviez raison... »

Une autre tête apparut sur l'écran.

— « Mr. Granthan, je suis le général Titus. Au nom du pays et du Président — qui vient d'être mis au fait de votre tragique situation — j'ai le privilège de vous apprendre que vous serez décoré de la Médaille d'Honneur du Congrès — à titre posthume — pour votre conduite héroïque. En dépit de votre échec, en dépit de la nécessité qui vous a contraint d'exécuter les volontés de l'ennemi inhumain, je tiens à souligner que ce trait de bravoure n'en est pas amoindri. Mr. Granthan, je vous salue. »

Le général leva le bras en un geste rigide.

— « Rengainez vos singeries, prétentieux idiot, » criai-je. « Je ne suis pas un espion ! »

Kayle revint, effaçant l'image ahurie du général.

— « Au revoir, Granthan, essayez de comprendre... »

J'actionnai le commutateur et me cramponnai à la couche. Mon estomac se soulevait à chaque balancement de la capsule flottante.

Il me restait peut-être cinq minutes. Les missiles seraient lancés du cap Kennedy.

Je fermai les yeux, m'obligeai à me décontracter, lançai mon flux cérébral...

Je palpai la côte lointaine, le fourmillement des cerveaux humains au travail dans les villes, je suivis la ligne côtière, découvris la base de lancement de missiles, me glissai parmi les grappes de cerveaux.

« *...missile, naturellement. Va, c'est cela, juste dans l'ouverture.* »

Je me frayai un passage dans le cerveau de l'homme et découvris les centres de contrôle. Il s'écarta avec raideur du tableau de manœuvre, se dirigea vers un panneau et sa main écrasa le bouton de destruction.

Des hommes se jetèrent sur lui. « *Imbécile, pourquoi l'as-tu fait sauter ?* »

J'abandonnai la liaison, trouvai un autre sujet qui se rua sur le panneau et fit sauter le reste de la salve de six missiles. Maintenant, mon exécution connaîtrait un répit de quelques minutes.

Je me trouvais à dix milles de la côte. La capsule possédait son propre générateur d'énergie. Je mis le moteur en route et branchai le périscope. Je vis une mer sombre, le reflet des étoiles sur la surface des vagues, et au lointain une lueur à l'horizon qui devait être Key West. Je donnai son itinéraire au pilote automatique et projetai mon flux cérébral à l'extérieur en prévision d'une attaque éventuelle.

4

Il faisait sombre sur la voie. Je suivais les rails en claudiquant. Encore quelques minutes, me disais-je. *Encore quelques minutes et tu pourras t'étendre... te reposer...*

La silhouette sombre d'un wagon de marchandises se présenta devant moi ; sa porte ouverte était un carré plus sombre encore. Je m'appuyai sur la paroi, le souffle haletant, puis cherchai à l'intérieur une prise pour ma main valide.

Le gravier crissa non loin. Le rayon d'une lampe électrique parcourut le wagon, me surprenant. Il y eut une exclamation. Je reculai, fermai les yeux, fouillai le cerveau de l'homme. Il y avait un murmure confus de pensées, une intrusion incohérente d'impressions provenant de la cité qui nous entourait.

J'entendis le bruit d'un pistolet que l'on arme et me laissai tomber à terre au moment précis où un jet de flammes jaillissait dans ma direction... La détonation se répercuta parmi les wagons. Je cueillis au vol une pensée nette :

mine patibulaire, tête rasée, le bras en écharpe... c'est bien lui...

Je dirigeai vers lui mon flux cérébral et frappai au hasard. La lampe tomba, s'éteignit, et j'entendis le corps heurter le sol comme un bœuf assommé.

Tout me serait facile, si seulement je pouvais me tenir éveillé.

Je grinçai des dents, me hissai dans le wagon, me glissai dans une encoignure sombre, derrière une caisse, et m'étendis par terre. J'essayai de susciter une fraction de ma personnalité qui serait chargée de monter la garde et de m'avertir du danger. Mais c'était trop demander à mon organisme. J'abandonnai la lutte et me laissai glisser dans le néant.

Le wagon oscillait au rythme des cliquetis sur les rails. J'ouvris les yeux et vis des rayons de soleil jaunes sur une barre, au-dessus de la litière qui encombrait le plancher de la camionnette. L'extenseur qui maintenait mon bras craquait. Ma jambe cassée manifestait son indignation du traitement qu'elle avait subi, en pulsations douloureuses, et le bras brûlé demandait à grands cris une nouvelle dose de cette bonne drogue qui lui avait fait oublier son état critique. Tout bien considéré, j'avais l'impression d'être une momie dont les bandelettes avaient été enroulées avec la plus extrême négligence... Mais ceci mis à part, j'avais faim. J'avais été un sot de ne pas avoir rempli mes poches en quittant la capsule dans les hauts fonds de Key Largo, mais tout s'était passé trop vite.

Je venais à peine de rejoindre le bateau de pêche dont j'avais contraint mentalement le patron à venir à ma rencontre, lorsque les obus s'étaient mis à pleuvoir autour de nous. Avec un peu de chance, les canonniers qui nous canardaient à dix milles de là auraient fort bien pu mettre un terme à ma carrière, en même temps qu'à celle de l'infortuné pêcheur. Par deux fois, nous avions frôlé la mort de bien près, mais j'avais réussi à mettre les servants de batterie hors-circuit en quelques minutes.

Dans un camp de pêche, sur la rive, j'avais découvert une voiture — avec chauffeur. Il m'avait déposé près de la gare et s'était éloigné, persuadé d'être venu en ville acheter de l'épicerie. Jamais on ne pourrait lui faire croire qu'il m'avait vu.

Maintenant que j'avais pu faire un somme, je devais me préparer pour le second acte.

Je me défis de l'extenseur avec la maladresse que l'on devine, puis me confectionnai une écharpe pour soutenir mon bras en prélevant une bande sur un pan de ma chemise. Je liai le membre endommagé à mon flanc, aussi discrètement que possible. Je ne touchai pas aux bandages.

J'avais besoin de vêtements neufs — ou du moins différents — et de quelque chose pour dissimuler mon crâne rasé. Je ne pourrais pas me cacher indéfiniment. L'employé de gare m'avait reconnu au premier coup d'œil.

Je demeurai allongé, attendant que le train ralentisse aux abords d'une gare. Pour le moment, je n'étais pas inquiet outre mesure.

L'employé n'avait sans doute pas réussi à convaincre ses collègues qu'il m'avait aperçu en chair et en os. Peut-être n'était-il pas tellement sûr de lui.

Le cliquetis des roues sur les voies ralentit et le train s'immobilisa. Je rampai jusqu'à la porte et glissai un œil par la fente. J'aperçus des champs dorés de soleil, des constructions basses à quelque distance, un coin de quai. Je fermai les yeux et lançai mon flux cérébral aux alentours.

...sale boulot ! A quoi bon ? La petite sorcière dans la salle à manger... dans les collines, chasse à l'écureuil, bouteille de whisky.

Je m'emparai en douceur des commandes cérébrales de l'homme, m'efforçant de ne pas l'inquiéter. Par le truchement de ses yeux, j'aperçus le wagon poudreux, les rails rouillés, les herbes insouciantes poussant parmi les cendres et les planches fatiguées du quai. Je lui enjoignis de se retourner et je vis la vitre crasseuse de la cabine télégraphique, une porte masquée par un rideau avec une réclame de Coca-Cola à l'émail ébréché.

Je conduisis l'homme jusqu'à la porte qu'il franchit. Derrière un comptoir, une adolescente à la peau grumeleuse, aux **seins** lourds, aux aisselles tachées de sueur, leva des yeux indifférents vers le nouveau venu.

Mon hôte s'approcha du comptoir, désigna du geste les sandwiches enveloppés de papier gras disposés sous une vitrine. « Je les prends tous. Donnez-moi également des confiseries et des cigarettes. Je voudrais aussi un grand verre d'eau. »

— « Vous feriez mieux de sortir d'ici et d'aller vous occuper de votre train, » dit la fille avec un air excédé. « Ça vous prend souvent, ce genre de fringale ? »

— « Mettez-moi tout ça dans un sac. Vite ! »

— « Vous voilà devenu bien autoritaire... »

Mon hôte fit le tour du comptoir, saisit un sac de papier usagé et se mit à le remplir. La fille le regarda, les yeux écarquillés, puis le repoussa. « On n'entre pas derrière le comptoir ! »

Elle remplit le sac, saisit un crayon qu'elle portait derrière l'oreille.

« Ça fait un dollar quatre-vingt-cinq. Voyez caisse. »

Mon hôte tira des billets aux coins froissés de sa poche de chemise, les jeta sur le comptoir et attendit pendant que la fille remplissait le verre. Il s'en saisit et se dirigea vers la porte.

— « Eh ! Dites donc ! Vous emportez mon verre ? »

Le cheminot traversa le quai et marcha vers le wagon de marchandises. Il fit coulisser la porte de quelques centimètres, poussa le sac à l'intérieur, déposa le verre d'eau à côté, puis, retirant sa casquette poussiéreuse, il l'introduisit à son tour dans le wagon. Il se retourna. La fille l'observait depuis le quai. Une secousse se répercuta tout le long du convoi et le train s'ébranla. L'homme revint vers la fille et je l'entendis dire : « C'est un ami de passage. »

Je découvrais qu'il n'était pas nécessaire de contrôler étroitement les mouvements du sujet. Une fois que je lui avais fourni l'impulsion initiale, il raisonnait

sa conduite, s'occupait de tous les détails, ignorant que l'initiative ne venait pas de lui.

Je commençai par vider le verre d'eau, mangeai un sandwich, allumai une cigarette et m'étendis sur le dos. Jusqu'ici, tout allait pour le mieux. Si la chance continuait à me favoriser, j'arriverais à La Nouvelle-Orléans dans douze heures. La première étape de mon plan comportait une incursion dans les Laboratoires Delta ; mais cela, c'était pour demain. J'avais encore le temps d'y penser.

C'est un peu avant l'aurore que je me glissai discrètement hors du wagon et pris pied sur une voie de garage à quelques kilomètres de La Nouvelle-Orléans. Je ne me sentais pas très bien, mais j'avais du moins la chance de pouvoir tenir debout. Je possédais des provisions — quelques barres de confiserie et des cigarettes — stockées dans les poches de ma salopette déguenillée. A part cela, aucun bagage, à moins qu'on ne compte la prothèse de marche dont ma jambe droite était munie et mon bras gauche en écharpe.

J'avançai avec précautions sur un terrain spongieux en direction d'une route goudronnée, criblée de nids de poules, et je boitillais vers quelques phares d'autos à quelque sept ou huit cents mètres. Il faisait déjà chaud. L'air qui planait sur le marécage ressemblait aux miasmes surchauffés que l'on respire dans le métro. En dépit de la drogue, je sentais des élancements dans mes diverses blessures. Je projetai mon fluide cérébral vers le cerveau d'un automobiliste. Il pensait à des crevettes, à un hameçon et à une fille brune. « Voulez-vous monter ? » me cria-t-il.

Je le remerciai et me hissai à ses côtés. Il me jeta un regard, mais j'étouffai dans l'œuf un accès de curiosité. J'étais presque obligé de faire un effort pour ne pas suivre ses pensées maintenant. C'était comme si mon esprit, ayant découvert le mécanisme de la communication avec autrui, remplissait son office instinctivement.

Une heure plus tard, il me déposa au coin d'une rue, dans un quartier populaire et commerçant, et me quitta. J'espère qu'il eut du succès auprès de la fille brune. Je repérai une boutique de vêtements d'occasion et y dirigeai incontinent mes pas.

Vingt minutes plus tard, j'étais de nouveau sur le trottoir, vêtu d'un complet d'un gris rosâtre. La chemise assortie était d'un violet assez peu heureux. La cravate, faite d'un lacet noir, conférait au porteur une distinction douteuse. J'avais troqué la casquette du cheminot contre un béret fatigué. L'homme qui m'avait fourni ces vêtements dormait toujours. A mon avis, je lui avais rendu service en les prenant. Je ne pouvais espérer me faire passer pour un pêcheur... ce n'était pas mon type. Peut-être serais-je plus convaincant en pilier de bistrot !

Je défilai devant des étals de poissonniers couverts de mouches, des penderies de vêtements déteints, des rebuts de fer forgé taché de peinture, et parvins en-

fin devant une station de taxis. Je choisis un chauffeur gras dont le visage s'ornait d'une verrue.

— « Combien prendriez-vous pour me conduire aux Laboratoires Delta ? »

Il roula de mon côté un œil interrogateur.

— « Pourquoi diable voulez-vous aller de ce côté ? Il n'y a rien à voir. »

— « Je suis un touriste, » dis-je. « On m'a dit de ne pas manquer ça ! »

Il grogna, tendit le bras en arrière et ouvrit la porte. J'entrai dans la voiture. Il démarra sans me gratifier d'un regard.

— « Est-ce loin ? » demandai-je.

— « Non, pas très. Dans les deux kilomètres. »

— « C'est vaste, je suppose ? »

Il ne répondit pas.

Nous traversâmes un quartier de dépôts, prîmes à gauche par les quais, franchîmes en cahotant des passages à niveau, et finîmes par nous arrêter devant une clôture de trois mètres de haut avec une grille fermée.

— « Un dollar dix, » dit mon chauffeur.

Je jetai un coup d'œil du côté de la clôture : un terrain nu, et au loin un groupe de bâtiments bas.

— « Qu'est-ce là ? »

— « C'est l'endroit où vous m'avez demandé de vous conduire. Ça fait un dollar dix ! »

J'influençai son cerveau, lui suggérai quelques impressions fausses et retirai mon flux cérébral. Il cligna des yeux, redémarra, fit le tour du terrain, s'arrêta devant une grille ouverte gardée par un homme en uniforme bleu. Il se retourna vers moi.

— « Désirez-vous que je vous conduise à l'intérieur, monsieur ? »

— « Je vais descendre ici. »

Il sauta de son siège, ouvrit la porte, m'aida à sortir de la voiture en soutenant mon coude valide de sa main. « Je vais vous rendre votre monnaie, monsieur. »

Il tendit la main vers sa poche.

— « Gardez tout. »

Il remonta sur son siège, épanoui, et s'en fut. Je me retournai et jaugeai du regard les laboratoires Delta.

L'endroit n'était pas précisément accueillant ; des bâtiments bas, faits de briques et d'acier, une clôture et un garde qui me dévisageait.

Je m'approchai d'un air détaché. « Je viens d'Iowa City, » dis-je. « Le reste du groupe n'est pas venu... Ils ont préféré se reposer une journée. Mais moi, j'aime tout voir. Après tout, j'ai payé... »

— « Minute, » dit le garde en levant une paume en l'air. « Vous avez dû vous perdre, mon ami. Ici nous ne sommes pas une attraction pour touristes. Il est interdit d'entrer. »

— « Ce sont bien les ateliers de camées ? » dis-je d'un ton anxieux.

Il secoua négativement la tête. « Dommage que vous ayez laissé partir votre taxi. L'autobus ne passera pas avant une heure. »

Une voiture brune pour le transport du personnel fit son apparition, ralentit et prit un large virage pour entrer. Je lançai mon

flux vers le cerveau du conducteur. La voiture s'arrêta. Un homme corpulent, assis sur le siège arrière, se pencha, les sourcils froncés. Un léger effleurement du flux et il se détendit. Le chauffeur se pencha et ouvrit la portière. Je montai. Le garde regardait la scène, bouche bée.

Je lui fis un léger salut avec deux doigts et la voiture franchit la ligne.

— « Arrêtez-vous devant le bâtiment de l'électronique, » dis-je. La voiture fit halte. Je descendis, gravis les marches du perron et poussai la porte de verre à double battant. La voiture attendit un instant puis s'éloigna lentement. Le passager devait se demander pourquoi le chauffeur s'était arrêté... mais celui-ci ne se souviendrait plus de rien.

Je me trouvais maintenant à l'intérieur du bâtiment ; c'était un début. Je n'aime pas beaucoup le cambriolage en plein jour, mais de cette façon c'était tout de même beaucoup plus facile. Je n'étais pas à même de franchir des murs ni de faire sauter des portes... du moins pas avant d'avoir subi une transfusion du sang, une greffe de la peau, et au moins trois mois de convalescence sur une quelconque plage bien tiède.

Un homme en blouse blanche émergea d'une porte. Il me dépassa, se retourna...

— « Je viens pour les ordures, » dis-je. « Ces idiots jettent des boîtes qui contiennent encore de la nourriture. C'est vous qui avez appelé ? »

— « Comment ? »

— « Je ne peux pas passer ici toute la matinée ! » criai-je. « Où se trouve le... comment appelez-vous ça... le laboratoire d'équipement ? »

— « Par là, » dit-il en étendant le doigt. Je ne pris pas la peine de le remercier. Ce n'eût pas été dans le caractère du rôle.

Un homme maigre avec une moustache en brosse me jeta un regard aigu lorsque je franchis la porte. Je regardai de son côté en hochant la tête d'un air absent : « Continuez votre travail, » dis-je. « Les meubles seront enlevés de manière à vous déranger le moins possible. Montrez-moi où vous rangez vos dossiers. »

Il soupira et me montra un classeur. J'ouvris un tiroir, tout en regardant autour de moi. Des étagères pleines étaient visibles à travers une porte intérieure.

Vingt minutes plus tard, je quittais le bâtiment en emportant une boîte métallique contenant les composants électroniques dont j'avais besoin pour construire un transmetteur de matière — sauf les pièces que je devrais construire moi-même à partir de matériaux bruts. La charge était lourde... trop lourde pour que je puisse l'emporter bien loin. Je déposai mon colis près de la porte et j'attendis le passage d'un camion.

Bientôt il s'en présenta un. Le chauffeur descendit de son siège et vint vers moi. « Etes-vous... euh... » Il se gratta la tête.

— « C'est exact ! » Je désignai mon butin. « Chargez-le à l'arrière. » Il s'exécuta. Ensemble nous roulâmes vers la barrière. Le garde leva la main, s'avança pour vérifier le camion. Il parut surpris de me voir.

— « Mais qui donc êtes-vous ? » dit-il.

Je ne tenais pas à manipuler le cerveau des gens plus qu'il n'était nécessaire. C'était comme de détrousser des aveugles. Je me contentai de lui suggérer que tout ce que je dirais serait plein d'une signification profonde.

— « Vous savez... il s'agit de l'expédition régulière du mercredi, » dis-je d'un air pénétré. « Gardez ça pour vous. Nous comptons tous sur vous. »

— « Certainement, » dit-il en faisant un pas en arrière. Nous franchîmes la grille comme un boulet de canon. Je me retournai et je vis qu'il suivait des yeux le camion, réfléchissant à cette expédition du mercredi qui avait lieu un vendredi.

Il dut conclure que rien n'était plus logique, hocha la tête et oublia aussitôt l'incident.

5

DEPUIS deux heures, je vivais en pleine euphorie, me félicitant du succès des procédés que j'avais dérobés aux Gools. Et puis tout d'un coup, j'eus l'impression d'être un cadavre sur lequel des étudiants en médecine se seraient livrés à des opérations de dissection. Je conduisis mon chauffeur dans le dédale d'un quartier résidentiel de second ordre, charchant une plaque de docteur en médecine sur une grille.

Celle que je découvris n'inspirait guère confiance — c'est à peine si l'on pouvait la distinguer parmi les herbes folles — mais je ne cherchais nullement à attirer l'attention. Je dus requérir l'assistance de mon chauffeur pour atteindre la grille. Il me fit entrer, déposa ma boîte près de moi et repartit pour continuer sa tournée, persuadé que sa matinée avait été des plus fastidieuses.

Le docteur était un septuagénaire quelque peu décrépit, praticien de médecine générale, avec un important tremblement des mains qu'une bonne rasade de whisky aurait peut-être calmé. Il me regarda comme si j'interrompais une consultation plus intéressante ou mieux payée que tout ce que mon apparence calamiteuse pouvait laisser espérer.

— « J'ai besoin de faire renouveler mes pansements, docteur, » dis-je, « et peut-être une petite injection pour me maintenir en forme. »

— « Je ne fais pas le commerce de la drogue, » coupa-t-il, « vous vous êtes trompé de porte. »

— « Il s'agit d'un simple traitement, tout ce qu'il y a de plus courant. J'ai été brûlé. »

— « Qui vous a donné mon adresse ? »

Je le regardai d'un air entendu. « Ce sont des choses que l'on se dit de bouche à oreille. »

Il me jeta un regard virulent, mâchouilla son dentier, puis m'indiqua une porte vernie de couleur noire. « Entrez ! »

La vue de mon bras, lorsque les bandages furent retirés, le laissa pantois. Je lui lançai un rapide regard et le regrettai aussitôt.

— « Comment cela vous est-il arrivé ? »

— « En fumant dans mon lit, »

dis-je. « Auriez-vous... quelque chose qui... »

Il me rattrapa au moment où j'allais m'écrouler, me fit asseoir sur une chaise. Puis il avala le verre de whisky qui lui faisait visiblement défaut, me fit une piqûre comme à regret et me jeta un regard scrutateur.

— « Je suppose que vous vous êtes cassé la jambe en tombant de ce même lit, » dit-il.

— « Exactement. Extrêmement dangereux, ce lit ! »

— « Je reviens à l'instant. » Il se dirigea vers la porte. « Ne partez pas. Je vais simplement... prendre un peu de gaze. »

— « Restez donc là, docteur, je vois une quantité de gaze sur cette table. »

— « Dites donc... »

— « Suffit, docteur. Je sais tout ! »

— « Comment ? »

— « J'ai dit : *tout !* »

Alors il se mit au travail ; une conscience coupable manque d'arguments.

Il enduisit mon bras d'un ingrédient quelconque et refit le pansement, puis il examina la jambe et ajusta quelques détails de la prothèse. Il fit claquer sa langue à la vue des points de suture qui ornaient mon cuir chevelu, les tamponna avec un produit qui me causa une douleur infernale, puis me fit une piqûre dans le bras droit avec une seringue d'un modèle périmé.

— « C'est tout ce que je peux faire pour vous ! » dit-il. Il me tendit un flacon de pilules. « Voici des comprimés que vous pourrez prendre en cas d'urgence. Maintenant fichez le camp. »

— « Appelez-moi un taxi, docteur. »

Je l'écoutai donner le coup de téléphone et glissai un regard à travers les rideaux. Le docteur se tenait près de moi, mâchouillant son dentier sans me quitter des yeux. Jusqu'à présent, je n'avais pas eu besoin d'explorer son cerveau, mais ce ne serait pas une mauvaise idée de pousser dans ce sens. Je tâtonnai mentalement avec précautions.

...Oh ! mon Dieu, pourquoi ai-je... il y a si longtemps... Si Mary savait... partir en Arizona, recommencer de zéro, trop vieux... Je vis toutes les peurs qui le tourmentaient, les déceptions, et la faible lueur d'espoir qui ne voulait pas mourir. Je touchai son cerveau, effaçai des cicatrices...

— « Voici votre taxi ! » dit-il. Il ouvrit la porte en me regardant. Je passai devant lui.

« Vous êtes sûr que tout va bien ? » demanda-t-il.

— « Certainement, docteur. Surtout ne vous en faites pas. Tout ira bien. »

Le chauffeur plaça ma boîte sur le siège arrière. Je montai près de lui et lui demandai de me conduire dans un magasin de vêtements pour hommes. Il attendit pendant que je troquais mes « décrochez-moi ça » contre un complet de confection, une chemise neuve avec sous-vêtements et un béret de remplacement. C'était le seul type de coiffure qui ne me blessait pas. Mes chaussures de service étaient toujours bonnes. Je les échangeai néanmoins contre une paire neuve à quoi j'ajou-

tai un imperméable léger. Et pour faire bonne mesure je m'achetai enfin une solide valise. Le vendeur prononça une phrase dans laquelle il était question d'argent. Je laissai tomber une idée dans son esprit, demeurai assez longtemps pour loger dans sa mémoire le souvenir d'une nuit fabuleuse avec une blonde. C'est à peine s'il me vit partir.

Je m'efforçais de ne pas m'identifier avec un voleur à l'étalage. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'échanger des marchandises contre du **rêve.**

Dans le taxi je renfermai mes nouvelles possessions dans la valise neuve, puis je donnai l'ordre au chauffeur de me déposer devant un hôtel d'aspect anonyme. Un amiral à quatre étoiles aux manchettes froissées vint m'aider à porter mes bagages.

Le chauffeur se chargea de la boîte, persuadé que je distribuais des pourboires royaux.

Je me fis servir un repas dans ma chambre, pris un bain chaud et m'octroyai trois heures de sommeil. Je m'éveillai avec l'impression d'avoir eu les membres battus comme plâtre.

Je consultai ensuite l'annuaire du téléphone et formai un numéro sur le cadran.

— « Je voudrais une Cadillac ou une Lincoln, » dis-je, « une voiture neuve — pas celles que vous louez pour les enterrements — et un chauffeur qui ne regardera pas à passer une ou deux nuits sans sommeil. N'oubliez pas de mettre un oreiller et une couverture dans la voiture. »

Je descendis dans la salle de café pour prendre un repas léger. Je venais de terminer ma cigarette lorsque la voiture arriva — une énorme péniche bleu foncé, luisante, aux lignes basses.

— « Nous allons à Denver, » dis-je au chauffeur. « Demain nous ferons une halte. J'ai quelques achats à faire. Je pense que le trajet prendra une vingtaine d'heures. Faites une petite pause tous les cent cinquante kilomètres, et adoptez la vitesse de croisière de 110 à l'heure. »

Il hocha la tête. Je pénétrai dans l'arrière de la voiture et m'enfonçai dans l'odeur de garnitures de luxe.

— « Je vais traverser la ville et rejoindre la nationale 84 à.. »

— « Je vous laisse le soin de régler les détails, » dis-je.

Il se glissa dans la file de voitures et, disposant l'oreiller sous moi, je fermai les yeux. J'aurais besoin de tout le repos que je pourrais prendre au cours de cette randonnée. J'avais entendu dire que Fort Knox n'était qu'une bagatelle à côté du Denver Records Center. Eh bien, une fois que je m'y trouverais, je serais fixé.

Le plan que j'avais en tête n'était pas le meilleur que j'aurais pu imaginer en d'autres circonstances plus favorables. Mais il me fallait agir vite, car tous les policiers du pays avaient l'ordre de tirer sur moi à vue. Mon projet possédait la vertu de l'invraisemblance. Une fois dans la chambre-forte centrale — la seule construction à l'épreuve de la

bombe H qui eût jamais été construite — j'appellerais l'extérieur au téléphone en leur disant de prendre en observation un certain endroit : disons la grande table de travail dans le bureau du Président. A ce moment, je monterais mon transmetteur de matière et je ferais tomber un petit objet quelconque sous les yeux de tous les gros bonnets rassemblés. Il leur faudrait bien admettre alors que j'avais effectivement découvert quelque chose. Et cette fois, ils penseraient peut-être que je ne travaillais pas pour le compte de l'ennemi.

Notre voyage s'était déroulé sans encombre et j'avais rattrapé une partie de mon retard de sommeil. En ce moment, il était cinq heures du matin et nous nous trouvions au pied des collines, à une demi-heure de Denver. C'était le moment de revoir la partie la plus délicate de mon plan : les premières manœuvres d'approche. J'écoutai quelques nouvelles lancées par la radio. Le F.B.I. promettait toujours mon arrestation dans les heures suivantes. J'appris ainsi que je me cachais — à moins que je ne fusse mort — dans les alentours de Key West, et que les autorités tenaient la situation bien en main. Cela me convenait à merveille. Nul ne s'attendrait à me voir paraître à Denver, me déplaçant par mes propres moyens, et revêtu d'un nouveau costume.

Le Records Center se trouvait au nord de la cité, enterré dans le flanc de la montagne. Sur mon injonction, le chauffeur contourna la ville basse, au long d'une rue bordée de sombres boutiques de marchands de hot-dogs et de stations d'essence non éclairées, jusqu'à un embranchement routier. La voiture s'arrêta. Dès ce moment, les événements pourraient prendre un tour dangereux, si je m'étais trompé dans l'évaluation de la situation. Je lançai une onde cérébrale vers le cerveau du chauffeur. Il serra le frein à main et descendit de son siège.

— « Je ne sais pas comment j'ai fait mon compte pour tomber en panne d'essence, » dit-il d'un air penaud. « Nous venons de dépasser une pompe mais elle était fermée. Il va falloir que je retourne à pied jusqu'à la ville. Je suis vraiment désolé ; c'est une chose qui ne m'est jamais arrivée. »

Je lui dis de ne pas s'inquiéter et le regardai s'éloigner dans la semi-obscurité qui précède l'aube. Puis je m'assis devant le volant et je démarrai. La clôture de la réserve entourant le Records Center ne se trouvait plus qu'à un kilomètre. J'avançais lentement, explorant l'espace qui se trouvait devant moi à l'aide de mon flux cérébral, afin de détecter un obstacle éventuel. La voie paraissait libre. J'avais l'impression d'être un joueur de poker qui tient une excellente main. Le minutage de mon opération était bon.

Je m'arrêtai devant la grille, sous la lumière d'un projecteur et l'œil vigilant d'un policier militaire armé d'une mitraillette. Il ne parut pas surpris de me voir. J'abaissai la glace lorsqu'il s'approcha de la voiture.

— « J'ai rendez-vous à l'intérieur, sergent, » dis-je. Je projetai mon flux vers son cerveau. « Le mot de passe est *hot point.* »

Il hocha la tête, recula d'un pas et me fit signe d'avancer. J'hésitais. C'était presque trop facile. Je le sondai encore.

...milieu de la nuit... mot de passe... belle voiture... je voudrais...

Je franchis la grille et me dirigeai vers le parking, choisissant un endroit devant un perron qui menait à une grande porte d'acier. Personne en vue. Je descendis en tirant derrière moi ma valise. Elle était plus lourde à présent, avec les fils et les électro-aimants que j'y avais introduits. Je franchis l'allée, montai jusqu'à la porte. Le silence était impressionnant.

Mon flux cérébral explora les alentours en quête de cerveaux. Je ne trouvai rien. Le blindage devait sans doute tout arrêter.

Une porte pour l'accès du personnel se trouvait pratiquée dans l'immense panneau. Elle portait une massive serrure à combinaison. J'appuyai la tête contre la porte et palpai cérébralement le mécanisme, tournant le cadran à droite, à gauche, à droite...

La serrure s'ouvrit. Je pénétrai à l'intérieur, l'esprit alerte.

Silence, obscurité. De nouveau je projetai mon flux, palpant des murs, des panneaux d'acier, de ciment, des mécanismes complexes, des tunnels profondément enterrés...

Mais pas de traces humaines. C'était surprenant... mais il ne s'agissait pas de perdre du temps à découvrir les raisons de ma chance. Je suivis un corridor, ouvris une seconde porte, massive comme celle d'un coffre-fort, franchis d'autres couloirs, d'autres portes. Mes pas éveillaient des échos assourdis. Je passai une dernière porte et pénétrai au cœur du Records Center.

Des lumières éclairaient la pièce, dévoilant à mes regards les sinistres murs circulaires de la chambre-forte centrale. Je déposai ma valise sur le sol, puis, m'en servant comme d'un siège, j'allumai une cigarette. Jusqu'ici, tout allait bien. La réputation du Records Center était surfaite. Même sans mes possibilités cérébrales particulières, un habile serrurier aurait pu obtenir les mêmes résultats, ou presque. Mais pour la Grande Crypte, c'était une autre histoire. La grande serrure intégrante qui en commandait l'accès ne céderait qu'aux ordres complexes de l'ordinateur disposé dans le mur opposé. Je fumai ma cigarette et, les yeux fermés, j'étudiai le coffre.

Je terminai ma cigarette, l'écrasai du pied, me dirigeai vers la console de l'ordinateur ; je commençai d'actionner des touches et à taper les formulations nécessaires. Une demi-heure plus tard, c'était fini. Un servo-moteur miaula ; une lampe rouge s'alluma. Je me retournai et je vis s'ouvrir un sas circulaire, dévoilant un tunnel éclairé.

Je traînai mon sac à l'intérieur, actionnai le levier qui fermait l'entrée derrière moi. Une lumiè-

re verte s'alluma. Je m'avançai le long de l'étroit passage, bordé d'étagères en métal gris, garnies de tambours d'acier contenant les rubans, descendis des marches, pénétrai dans une chambre plus grande garnie de couchettes, cuisine minuscule, d'un cabinet de toilette, d'étagères chargées de provisions alimentaires. Il y avait un poste de radio, un téléphone et un second téléphone d'un rouge vif. Ce devait être le fil direct pour Washington. C'était le saint des saints où les derniers survivants, ayant échappé à l'holocauste suprême, pourraient attendre indéfiniment.

J'ouvris la porte d'une armoire d'acier. Des combinaisons anti-radiations, des outils, des instruments divers. Une autre contenait de la literie. Je découvris un magnétophone, des rubans... même un rayon de livres. Un peu plus loin je mis la main sur une trousse de première urgence et m'administrai incontinent une injection hypodermique de neurite. Mes souffrances s'apaisèrent.

Je passai ensuite dans la pièce voisine : il y avait là des baignoires, un vide-ordures, un séchoir. Je disposais de tout ce qu'il me fallait pour demeurer en vie, et même du confort, jusqu'au moment où j'aurais réussi à convaincre ceux du dessus qu'il était stupide de me transformer en passoire, sans la moindre explication.

Une lourde porte défendait l'accès de la pièce suivante. J'actionnai une roue, ouvris la porte, aperçus d'autres murs bordés d'armoires à classer, un grand panneau d'acier gris ; et au milieu de la pièce, seule sur une table basse... une boîte de plastique jaune que tout lecteur des journaux du dimanche aurait instantanément reconnue.

C'était le document ultra-secret, la bande essentielle qui programmerait les défenses terrestres au cas d'une invasion par les Gools.

Il était presque choquant de la voir là... sous la dérisoire protection de cette fragile boîte. Les informations que contenait cette bande en code ultra-microscopique pouvaient mettre notre monde dans la main de l'ennemi.

La pièce qui contenait les outils serait le meilleur endroit pour travailler. Je ramenai la valise contenant les appareils électroniques, de la porte extérieure où je l'avais laissée, l'ouvris et disposai son contenu sur la table. S'il fallait en croire les Gools, ces pièces toutes simples suffisaient. Restait à trouver comment les assembler.

J'avais du pain sur la planche dorénavant. Il y avait des enroulements à bobiner, les dispositifs complexes des antennes à monter ; mais avant de me mettre à l'ouvrage, j'avais le temps d'appeler Kayle... ou celui qui se trouvait à l'autre bout du téléphone rouge. Ils seraient peut-être assez surpris d'apprendre que je me trouvais en plein cœur des défenses qu'ils avaient pour mission de protéger.

Je décrochai le récepteur et une voix dit :

— « Eh bien, Granthan, vous êtes tout de même arrivé à vos fins ! »

6

« Voici vos instructions, » disait Kayle. « Ouvrez la porte du centre. Sortez — sans vêtements — et placez-vous au centre du parking. Vous y demeureurez debout les mains sur la tête. Un hélicoptère piloté par un volontaire s'approchera et laissera tomber une boîte à gaz. Il ne sera pas mortel, cela je vous le promets. Une fois que vous serez inconscient, je vous ferai transporter à l'Institut, en sécurité. Tous les efforts seront alors tentés pour extirper le conditionnement implanté dans votre cerveau par les Gools. Si nous réussissons, nous nous réveillerons ; sinon... »

Il n'acheva pas sa phrase. Il n'en avait nul besoin, je comprenais parfaitement.

J'écoutais. Je n'étais pas encore trop inquiet. Ici, j'étais à l'abri de tout jusqu'au moment où je me trouverais à court de nourriture... ce qui n'arriverait pas avant des mois.

— « Vous bluffez, Kayle, » dis-je. « Vous essayez de m'intimider alors que vous ne pouvez rien contre moi... »

— « Vous vous êtes montré négligent aux Laboratoires Delta, Granthan. Nous avons trouvé trop de gens avec des trous de mémoire bizarres, trop de faits insolites dans une seule journée. Vous avez laissé passer le bout de l'oreille. Sachant à qui nous avions affaire, rien n'était plus simple que de vous suivre à distance convenable. Comme vous le savez, nous disposons de certains matériaux qui forment un écran. Nous les avons tous essayés. L'un d'eux est tout à fait efficace.

» Mais comme je vous le disais, nous vous avons surveillé en permanence. Lorsque nous avons vu de quel côté vous vous dirigiez, nous sommes demeurés hors de vue et nous vous avons laissé vous enfermer vous-même dans le piège. »

— « Vous mentez ! Pour quelle raison désiriez-vous ma présence ici ? »

— « C'est très simple, » dit Kayle d'un ton féroce. « C'est le piège le plus extraordinaire que l'homme ait jamais construit... et vous vous trouvez en sécurité à l'intérieur. »

— « En sécurité... vous l'avez dit. Rien ne me manque. Ce qui m'amène à la raison de ma présence ici... au cas où vous seriez curieux. Je vais construire un transmetteur de matière. Et pour vous prouver ma bonne foi, je vous transmettrai le programme de défense ultra-secret. Je vous montrerai que j'aurais pu voler le maudit document si je l'avais voulu. »

— « V r a i m e n t ? Dites-moi, Granthan, nous croyez-vous assez fous pour avoir laissé le document ultra-secret derrière nous lorsque nous avons évacué le secteur ? »

— « Je n'en sais rien, mais il est ici. »

— « Navré, » dit Kayle, « vous vous abusez. » Sa voix se fit soudain plus douce et l'accent de triomphe m o i n s perceptible. « Inutile de vous débattre, Granthan. Les cerveaux les plus habiles du pays ont préparé le piège

à votre intention. Vous n'avez pas la moindre chance de vous en sortir, à moins d'obéir à nos instructions. Ne compliquez pas les choses à votre détriment. Je n'ai pas le moindre désir d'allonger vos souffrances. »

— « Vous ne pouvez me toucher. Ce dispositif est à l'épreuve des bombes H, et il est approvisionné pour soutenir un siège... »

— « C'est vrai, » dit Kayle. Sa voix paraissait lasse. « Il est à l'épreuve des bombes H. Mais si la bombe en question se trouve avec vous dans la chambre-forte ? »

J'eus l'impression d'être un artificier travaillant au désamorçage d'une bombe, qui entend soudain un déclic dans le détonateur. Je reposai le récepteur, fis du regard le tour de la pièce. Je me hâtai vers la pièce voisine, puis la suivante. Rien. Je saisis le récepteur du téléphone.

— « A votre place, je ne m'amuserais pas à bluffer en ce moment, Kayle, » criai-je. « Je ne quitterais pas les lieux, même si vos bombes hypothétiques étaient au nombre d'une demi-douzaine ! »

— « Dans la pièce centrale, » dit Kayle, « soulevez le couvercle du conduit d'évacuation. C'est là que vous la trouverez. Vous savez à quoi ressemblent ces engins. N'essayez pas de toucher au mécanisme ; il est piégé intérieurement. Il faudra que vous me croyez sur parole : nous n'avons pas installé une fausse bombe. »

Je reposai le récepteur et me hâtai vers l'endroit que Kayle avait décrit. L'enveloppe de l'engin s'y trouvait effectivement, un corps de forme ovoïde, d'un gris terne. Il ne semblait pas dangereux. Il était là, tranquille... il attendait...

Retour au téléphone. J'eus du mal à recouvrer ma voix. « Combien de temps ? »

— « Le déclenchement s'est produit au moment où vous avez pénétré dans la chambre centrale, » dit Kayle. « C'est un mécanisme à retardement. Inutile de vous cacher dans les galeries extérieures. Tout le centre sera détruit par l'explosion. Même lui ne peut résister lorsque la bombe se trouve placée au cœur de l'édifice. Nous ne serons que trop heureux de sacrifier le centre pour vous éliminer. »

— « Combien de temps ? »

— « Je suggère que vous sortiez le plus vite possible ; de cette façon, une équipe pourra pénétrer dans la chambre forte pour désamorcer la bombe. »

— « *Combien de temps ?* »

— « Lorsque vous serez prêt à sortir, appelez-moi. »

La communication fut coupée. Je replaçai le récepteur sur son socle avec des précautions extrêmes comme s'il se fût agi d'un œuf très rare et du plus grand prix.

J'essayai de réfléchir. Je fonçais à toute vapeur depuis que j'avais échafaudé mon plan d'action alors que je voguais encore vers la côte de Floride, et je n'en démordrais pas. Maintenant l'œuf me sautait à la figure et l'être qui en sortait n'était pas le petit poussin duveteux du succès. Il avait des dents et des griffes et

me fixait avec les yeux d'un basilic...

Mais j'avais encore des cartes dans ma manche... si toutefois j'avais le temps de les jouer.

J'avais projeté de me servir du transmetteur de matière pour prouver que je n'étais pas un instrument entre les mains de l'ennemi. La démonstration serait plus dramatique que je ne l'avais prévu. La bombe conviendrait à la machine autant que le document ultra-secret. Mes gaillards éprouveraient la surprise de leur vie, lorsque leur pétard sauterait — à l'heure dite — au milieu du désert Mojave.

Je me mis au travail le cœur battant. Si je pouvais venir à bout de ma tâche... si j'en avais le temps... si le transmetteur fonctionnait comme prévu...

Les connaissances volées me revenaient à flots, sans effort. Tout se passait comme si j'avais passé ma vie à monter des transmetteurs et que je connaisse par cœur le processus.

Combien de temps ? Dans la pièce voisine, la bombe continuait son tic-tac imperturbable. Combien de temps... ?

Le montage principal était prêt maintenant. Je tendis des câbles qui reliaient mon appareil à la source d'énergie atomique enterrée dans la chambre-forte. Pendant un court instant, la consommation d'énergie mettrait à rude épreuve ces puissantes machines elles-mêmes. Le transmetteur de matière se trouvait sur la table, au complet. D'un instant à l'autre, la bombe pouvait le réduire à l'état de métal incandescent... à moins que je ne parvienne à transmettre tout d'abord la bombe à distance convenable. Je me tournai vers la buanderie... et le téléphone se mit à sonner.

J'hésitai, puis je traversai la pièce et soulevai le récepteur.

— « Ecoutez-moi, » dit Kayle d'un ton farouche, « répondez rapidement et sans détour. Vous m'avez dit que le document ultra-secret se trouvait dans la chambre-forte avec vous. A quoi ressemble-t-il ? »

— « Comment ? »

— « La... euh... fausse bande. Quelle est son apparence ? »

— « C'est une boîte à peu près carrée en plastique d'un jaune brillant, d'environ trente centimètres d'épaisseur. Et alors ? »

Kayle parlait d'une voix contrainte. « Nous avons fait des recherches. Personne ne semble connaître l'endroit exact où se trouve le document ultra-secret. Chaque service prétend que c'est le voisin qui s'est occupé de la question. Je n'arrive pas à savoir qui, exactement, a retiré le document de la chambre-forte. Maintenant, vous me dites qu'il y a une boîte de plastique jaune... »

— « Je sais à quoi il ressemble, » dis-je. « Si ce n'est pas l'original, il s'agit d'une copie extraordinairement bien imitée. »

— « Granthan, » dit Kayle. Il y avait maintenant une nuance de désespoir dans sa voix. « Des erreurs ont été commises. Je savais que vous étiez sous l'influence des Gools. Il ne m'est pas venu à l'esprit que je pourrais me trouver dans le même cas. Pourquoi vous ai-je rendu possible l'accès

de la chambre-forte ? J'aurais pu résoudre le problème plus simplement de cent autres façons. La situation est grave, Granthan, très grave. Le document qui se trouve près de vous est authentique. Nous avons tous fait le jeu de l'ennemi. »

— « Vous êtes en train de gaspiller un temps précieux, Kayle, » coupai-je. « Quand la bombe va-t-elle éclater ? »

— « Il reste bien peu de temps, Granthan. Prenez le document ultra-secret et quittez l'installation... »

— « Pas question, Kayle. »

— « Granthan, s'il y a quelque chose de vrai dans cette idée folle, détruisez immédiatement cette machine ! Vite ! Ne comprenez-vous pas que les Gools vous auront livré leur secret dans le seul but de vous permettre de voler le document ? »

Je reposai le récepteur. Dans le silence qui suivit, j'entendis un bruit lointain... ou bien avais-je plutôt senti une pensée ? Je lançai mon flux mental en exploration...

...volontaire... quel idiot... que c'est lourd cette chose sur ma tête... vaudrait mieux travailler...

...maintenant... tout va bien... robinet de gaz... tue en une fraction de seconde... puis sortir...

Je poussai mon flux à travers l'épais écran de maçonnerie, je sentis un homme dans la chambre de l'ordinateur, vêtu d'une salopette grise, un bouclier grotesque sur sa tête et ses épaules. Il tendit les bras vers un robinet peint en rouge...

Je portai un coup cérébral à son cerveau, je le sentis tituber, s'écrouler. Je cherchai les centres de sommeil dans les circonvolutions et leur imprimai une stimulation. Il sombra dans l'inconscience. Je m'appuyai contre la table, pris d'une faiblesse rétrospective. Cette fois Kayle avait bien failli me duper.

J'explorai de nouveau l'espace environnant avec une hâte fébrile. Très loin je sentis un magma de pensées confuses, hors de ma portée. Il n'y avait rien d'autre. La bombe mise à part, le gaz mortel était la seule menace qui avait plané sur ma tête. Mais il me fallait agir vite avant qu'il soit trop tard, pour transmettre la bombe dans une zone désertique...

Mais tout à coup je demeurai pétrifié sur place. Un désert. Quel désert ?

Le transmetteur fonctionnait selon des lois aussi précises que celles qui régissent la mécanique céleste ; des lois étranges, mais naturelles, néanmoins. Nul récepteur n'était nécessaire. La destination de la masse en cours de transmission était déterminée par l'opérateur lui-même, qui disposait dans son esprit le concept quinti-dimensionnel de la cible, guidant ainsi l'action de la machine.

Mais je n'avais pas de cible.

Je ne pouvais pas plus conduire la bombe dans un désert en l'absence des coordonnées spatiales, temporelles et entropiques que je ne pouvais faire du tir au fusil et atteindre une cible dans l'obscurité.

J'étais pareil à un homme qui se trouverait enfermé dans une

cellule, une grenade dégoupillée à la main.

J'explorai une fois de plus, avec désespoir, l'espace extérieur. Je détectai une fine ligne de vie... je la suivis ; elle traversait une montagne, plongeait profondément dans le sol, traversait la plaine immense...

Sans jamais bifurquer, elle poursuivait son chemin, prenant maintenant une direction ascendante... pour venir s'arrêter enfin.

Je pris quelques instants de repos pour concentrer mes forces, puis je repris mon exploration, tendant mes forces à la limite...

J'étais dans une chambre où se trouvaient des hommes. Je reconnus Kayle, hagard, le visage gris. Un homme de haute taille au veston orné de galons bleus se tenait auprès de lui. D'autres étaient immobiles à quelques pas, le visage tendu. Derrière eux, les murs étaient couverts de cartes.

Mon flux cérébral m'avait transporté dans la Salle de Guerre du Pentagone, à Washington. La ligne que j'avais suivie était celle du téléphone rouge, l'ultime liaison de sécurité entre le Records Center et le haut commandement. C'était un lourd câble, bien protégé et toujours libre. C'est lui qui me permettrait de sortir de mon piège. Avec l'expérience accumulée auprès des Gools, j'inspectai la pièce, enregistrai ses coordonnées dans ma mémoire. Puis je me retirai.

Comme un plongeur qui remonte au sein des grandes profondeurs, je me frayai un chemin jusqu'au niveau des perceptions immédiates. Je m'effondrai sur une chaise, clignant des yeux vers les sinistres murs, la complexité du transmetteur. Le moment était venu d'agir et d'agir vite, de placer la bombe dans le champ du transmetteur, de la diriger vers la cible.

Par un effort de volonté, je me dressai sur mes pieds, me dirigeai vers le conduit d'évacuation, soulevai le couvercle. Je saisis la poignée de levage, tendis mes muscles... et la bombe sortit du sol. Je la traînai jusqu'au transmetteur...

Et c'est seulement alors que je me rendis compte de ce que j'avais failli faire.

Ma cible.

La Salle de Guerre... le centre nerveux des défenses de la Terre. Et j'étais prêt à y faire exploser la bombe H. Le désir frénétique de me débarrasser de l'engin avait failli me conduire à me faire l'instrument des Gools.

7

Je repris le téléphone.

— « Kayle ! Je crois que vous avez en ligne un magnétophone. Je vais vous donner le détail des circuits du transmetteur. C'est compliqué, mais un quart d'heure devrait suffire... »

— « Plus le temps, » coupa Kayle. « Je suis désolé, Granthan Si vous avez réussi à mettre sur pied la machine, c'est la fin de l'humanité, du moins si elle fonctionne. Tout ce que je peux faire, c'est de vous demander de l'essayer lorsque viendra le commandant des Gools... mais pas pour leur livrer ce qu'ils désirent.

Maintenant je vais vous dire la vérité, Granthan. La bombe éclatera dans... » (il fit une pause) « deux minutes vingt-et-une secondes. Essayez de les tenir en respect pendant ce temps, si la chose vous est possible... »

Je reposai brutalement le récepteur. La sueur ruisselait sur mon visage. Deux minutes... Il était trop tard pour tenter quoi que ce soit. Les officiers, dans la Salle de Guerre, ne sauraient jamais que j'avais été à un cheveu de détruire les Gools... et eux-mêmes.

Mais je pouvais encore sauver le document ultra-secret. Je saisis la boîte de plastique jaune qui contenait le ruban et le disposai dans le champ de la machine.

Et le monde s'évanouit dans un éclair de ténèbres, dans une clameur de silence.

Maintenant, maîtres ! Rassemblez-vous, rassemblez-vous !

Comme un mauvais rêve qui reprend forme en plein jour, je sentis la présence infâme des cerveaux des Gools, atténuée par la distance, mais terribles dans leur puissance, lançant des tentacules cérébraux, s'insinuant. Je résistai, luttant contre la paralysie, m'efforçant de rassembler mes forces, de faire usage de ce que j'avais appris...

Voyez, maîtres, comme il voudrait nous échapper. Neutralisons-le... tous ensemble maintenant...

Les sentiers se refermaient devant moi. Mon esprit se débattait, se tortillait, pointant çà et là, rencontrant partout le mur impénétrale des défenses des Gools.

Il se fatigue, maîtres. Agissez vite maintenant. Imprimons sur le sujet les coordonnées du gouffre cérébral. Le concept se reverbéra dans mon cerveau. *Par ici, transmettez le programme ici !*

Kayle avait raison. Les Gools avaient attendu, et maintenant le moment favorable était venu. Même mon ultime geste de défi — placer le document dans le champ de la machine — avait été exécuté sur les ordres des Gools. Ils avaient lu dans mon cerveau. Ils comprennent la psychologie comme jamais humain ne pourrait le faire ; et ils m'avaient conduit de la façon la plus efficace possible, en me laissant croire que j'étais le maître de mon autonomie. Ils avaient fait usage de mon ingéniosité humaine pour réaliser leurs désirs, et Kayle leur avait rendu la besogne plus facile en procédant à l'évacuation de la zone, laissant le champ libre pour les Gools.

Ici... La voix du Gool sonna comme une cloche dans mon cerveau : *Transmettez le programme ici !*

Tout en luttant contre la force qui me poussait à obéir, je sentis mon bras se diriger vers la machine.

Actionnez le commutateur ! tonna la voix.

Je luttais, contraignant mon bras à demeurer à mon côté. Encore une minute, pensai-je, et la bombe viendrait me sauver...

Mon souffle s'étranglait dans ma gorge ; une souffrance affreuse me tenaillait la poitrine. Mais la chose avait peu d'importance. Seule la bombe importait. Je vacillais, avançant à tâtons. Voici la table. Le transmetteur...

Je soulevai la bombe, sentis la

peau mal cicatrisée de mon bras brûlé, craquer sous l'effort....

Je retirai la boîte contenant le document ultra-secret hors du champ du transmetteur, puis je poussai la bombe en position en la faisant à demi rouler. Je trouvai le commutateur à tâtons. Je voulus aspirer une gorgée d'air, fus envahi par une souffrance d'agonie. Les ténèbres se refermaient sur moi...

Les coordonnées...

Du tourbillon de souffrance et de ténèbres, je réussis à extraire le concept de la caverne des Gools, à le clarifier...

Maîtres ! Retenez l'homme ! Désastre !

J'explorai le cerveau des Gools. Ils rassemblaient leurs forces contre moi. Je me sentais paralysé, mon identité se dissolvait comme l'eau qui s'écoule d'un pot cassé. Je tentai de me souvenir... Mais c'était trop faible, trop lointain.

Puis de quelque part, une voix sembla émerger du chaos, la voix calme d'une fraction de personnalité de réserve d'urgence. « Vous êtes soumis à une attaque. Actionnez le plan de réserve. Niveau cinq. Servez-vous du niveau cinq. Niveau cinq... »

Sous les miasmes de la pression des Gools, je sentais mes cheveux se dresser sur ma nuque. Tout autour de moi c'était un tumulte de voix mentales, une symphonie discordante qui allait grandissant. Mais elles n'étaient rien. Niveau cinq...

Il n'y avait pas à faire demi-tour. Les impulsions impératives étaient là, même lorsque j'aspirais pour hurler ma terreur...

Niveau cinq. Plus bas que les formes du rêve, les faces intenses de l'hallucination ; niveau trois ; niveau quatre et les souvenirs silencieux... et toujours plus profond...

Dans une région d'horreurs confuses et menaçantes, de formes malignes aux contours incertains, de présences redoutées rôdant à la limite de la vision...

Plus bas encore, au milieu des clameurs des épouvantes sans voix, des faims qui s'enflent, des griffes qui se tendent, de tout ce que l'homme a craint depuis que le premier primate sans queue vint hurler sa terreur au sommet d'un arbre : la peur de tomber, le vertige.

Retournez au niveau cinq. Le niveau des cauchemars.

Je lançai mon fluide cérébral vers l'extérieur, trouvai le plan de contact... et jetai le poids de toutes les anciennes terreurs de l'homme vers les Gools embusqués. Et dans les grottes profondément enfouies d'un monde lointain, ils sentirent passer la vague déferlante de terreur — la crainte des ténèbres, la crainte d'être enseveli vivant. Les horreurs recélées au tréfond du cerveau humain confrontèrent les horreurs du gouffre cervical des Gools. Et je les sentis rompre, refluer en déroute sous l'effet d'une panique aveugle.

Tous, sauf un. Le Premier Superseigneur reflua avec les autres, mais son esprit avait une puissance terrifiante. Je sentis un moment son immense forme gonflée, les faims bouillantes, insatiables

qui le dévoraient. Puis il s'arrêta. Mais il était seul maintenant.

Rassemblez-vous, maîtres ! La proie est perdue ! Tuez l'homme ! Tuez l'homme !

Mais dans l'instant même j'échappai à son emprise, actionnai le commutateur. Il y eut le bruit sec d'une implosion d'air. Puis je me sentis flotter, m'enfonçant de plus en plus bas, de plus en plus bas, et toute sensation s'évanouit dans le lointain.

Maîtres, tuez-le...

La douleur s'évanouit dans un profond silence et des ténèbres absolues.

Puis le tonnerre retentit dans mes oreilles, et je sentis contre mon visage le rude contact du sol au moment de ma chute, et je ne sus rien de plus.

— « J'espère, » disait le général Titus, « que vous accepterez la décoration maintenant, Mr. Granthan. Ce sera la première fois dans l'histoire qu'un civil se sera vu accorder cet honneur... et vous le méritez. »

J'étais étendu sur un lit blanc et propre, le buste soutenu par des oreillers, tandis que deux infirmières fort jolies s'activaient au second plan. Je me sentais d'excellente humeur, au point de tolérer la présence de Titus lui-même.

— « Merci, général, » dis-je. « Je suggère que vous accrochiez cette médaille sur la poitrine du volontaire qui est entré pour me gazer. Il savait ce à quoi il s'exposait. Moi pas. »

— « C'est fini maintenant, Granthan, » dit Kayle. Il voulut donner à son visage un air épanoui, mais ne réussit qu'à produire un sourire figé. « Vous comprenez sûrement... »

— « De la compréhension, » dis-je, « c'est justement ce dont nous avons le plus besoin pour transformer cette planète — et tant d'autres — en le genre de mondes dont l'homme a besoin pour son expansion. »

— « Vous êtes fatigué, Granthan, » dit Kayle. « Vous allez prendre un peu de repos et dans quelques semaines vous viendrez reprendre le travail avec une ardeur nouvelle. »

— « C'est dans nos esprits que se trouve la clé du problème, » dis-je. « Il y a tant de choses dans le cerveau de l'homme et c'est à peine si nous en avons gratté la surface. A l'esprit, rien n'est impossible. La matière est une illusion, l'espace et le temps ne sont que des fictions commodes... »

— « Je vous laisse la médaille, Mr. Granthan. Lorsque vous vous sentirez assez fort, nous ferons la remise officielle de décoration. La télévision... »

Je fermai les yeux et il disparut, et je m'occupai de choses qui réclamaient mon attention depuis ma rencontre avec les Gools, mais que je n'avais pas pu explorer faute de temps. Mon bras...

Je me frayai mentalement un passage à l'intérieur du bras, examinant l'étendue des dommages, observant les défenses du corps au travail. C'était un processus lent et inconscient. Mais si j'y aidais un peu...

C'était facile. Le schéma était sous mes yeux. Je sentais les tis-

sus se renouveler eux-mêmes, la peau se régénérer. Pour l'os, la chose était plus difficile. Je recherchai les minéraux nécessaires, détournai le flot sanguin...

L'infirmière se penchait au-dessus de moi, un bol de soupe à la main.

— « Vous avez dormi longtemps, monsieur, » dit-elle en souriant. « Que diriez-vous d'un bon bouillon de poulet ? »

J'avalai le bouillon et en réclamai davantage. Un docteur vint qui défit mes pansements, regarda une deuxième fois et disparut en hâte. Je regardai. La peau était neuve et rose comme celle d'un bébé... mais elle était là au complet. Je fis plier ma jambe droite : pas la moindre douleur.

J'écoutai les docteurs discuter, ergoter, claquer la langue, tâter, faire des déclarations. Puis je refermai encore une fois les yeux. Je pensais au transmetteur de matière. Le gouvernement était fort intéressé, naturellement. Un secret militaire de la plus haute importance, comme disait Titus. Peut-être qu'un jour le public en entendrait parler. En attendant...

— « Pourquoi ne me laisserait-on pas sortir d'ici ? » dis-je soudain. Un docteur aux yeux exorbités cilla, revint palper mon bras. Kayle parut.

« Je veux sortir, » dis-je. « Je suis guéri, non ? Alors, qu'on me rende mes vêtements. »

— « Allons voyons, du calme, Granthan. Vous savez, les choses ne sont pas aussi simples. Il nous reste encore pas mal de choses à examiner. »

— « La guerre est finie, » dis-je, « vous l'avez admis. Je veux sortir. »

— « Désolé. » Kayle secoua la tête. « C'est tout à fait hors de question. »

— « Docteur, » dis-je, « suis-je guéri ? »

— « Oui, » dit-il. « C'est un cas extraordinaire. Vous êtes mieux portant que vous ne le serez jamais. »

— « Vous devrez vous résigner à demeurer ici pendant quelque temps encore, » dit Kayle. « Après tout, nous ne pouvons pas... »

— « ...laisser le secret du transmetteur de matière courir les rues en liberté ? En conséquence, tant que vous n'aurez pas trouvé une solution, je demeure votre prisonnier, exact ? »

— « Je n'irai pas jusque-là, Granthan, mais... »

Je fermai les yeux. Le transmetteur de matière... Quel étrange appareil. Un champ qui ne cause aucune distorsion dans l'espace, mais qui accentue certaines caractéristiques d'un champ de matière dans l'espace-temps, changeant subtilement les rapports...

Exactement comme l'esprit peut comparer des concepts dissemblables, en tirer de nouveaux parallèles...

Les circuits du transmetteur de matière... et les circonvolutions du cerveau...

L'exocosme et l'endocosme, comme la peau de l'orange et l'orange elle-même, partout en contact...

Il y avait quelque part une plage de sable blanc et des dunes avec de gracieuses plantes marines qui se courbaient sous la brise. Il y avait de l'eau bleue

jusqu'au bout de l'horizon, et un ciel bleu, sans généraux avec des médailles et sans caméras de télévision, sans bureaucrates aux yeux de silex, avec des projets à longue échéance...

Et en pliant doucement... comme ceci...

Et en opérant une pression... comme cela...

J'ouvris les yeux, me dressai sur un coude... et je vis la mer. Le soleil était chaud sur mon corps, mais pas trop, et le sable étant blanc comme du sucre. Au loin, une mouette virait paresseusement sur l'aile.

Une vague vint déferler sur le sable, aspergeant mes pieds d'eau fraîche.

Je m'étendis sur le dos, regardai les nuages blancs dans le ciel bleu et souris ; puis j'éclatai de rire.

Au loin, le cri de la mouette répondit en écho à mon rire.

Traduit par Pierre Billon
Titre original : End as a hero.

A NOTRE PROCHAIN SOMMAIRE

De nombreux textes excellents se bousculent pour prendre place dans nos futurs numéros, et nous ferons de notre mieux pour vous en offrir dans le prochain le plus grand nombre possible.

En vedette, vous trouverez un long récit de **DANIEL F. GALOUYE** (l'auteur du célèbre **Monde aveugle**). Intitulé **La Cité des Sphères,** il raconte les aventures étranges d'un groupe d'hommes dans une ville peuplée de fantastiques « êtres-énergie ».

Deux autres nouvelles importantes s'offriront spectaculairement à vos suffrages : **Tandy et le Brownie,** de l'inégalable **THEODORE STURGEON** (une histoire d'enfants... pas comme les autres) et **Les escargots de Bételgeuse** de **WILLIAM TENN** (une filouterie à l'échelle cosmique).

Et parmi les nouvelles courtes, nous espérons pouvoir au moins vous présenter trois textes de **DAMON KNIGHT : Autodafé, JACK SHARKEY : Une question de protocole,** et **CHARLES VAN DE VET : Métamorphose.**

Sans oublier bien sûr la troisième et dernière partie du passionnant roman de **JACK WILLIAMSON** et **FREDERICK POHL : Les Récifs de l'Espace.**

Parution prévue : le 12 novembre.

L'ULTIME RENCONTRE

par HARRY HARRISON

Ils avaient parcouru toute la galaxie, en quête d'une autre race... A présent, ils ne pouvaient plus aller nulle part.

Hautamaki avait posé le vaisseau sur un affleurement rocheux, une ancienne coulée de lave craquelée qui se trouvait sur le mauvais côté du glacier. Tjond avait pensé, à part elle, qu'ils auraient pu se poser plus près. Mais Hautamaki était le maître-de-vaisseau et il prenait toutes les décisions. Elle pensa aussi, encore une fois, qu'elle aurait pu rester dans le vaisseau. Personne ne l'avait obligée à participer à cette horrible marche sur la glace crevassée. Mais, bien sûr, il était hors de question qu'elle demeurât en arrière.

Il y avait une balise-radio sur cette planète inhabitée, dans cette région. Elle émettait des craquements et des sifflements sur une douzaine de fréquences. Tjond *devait* être là lorsqu'ils la découvriraient.

Gulyas l'aida à franchir un passage difficile et elle le récompensa d'un baiser furtif sur sa joue hâlée.

Il était difficile de penser que ce pût être autre chose qu'une

balise humaine. Pourtant, leur vaisseau traversait actuellement une zone inexplorée. Il subsistait malgré tout une chance infime pour que d'*autres*, quels qu'ils fussent, aient construit cette balise. L'idée de ne pas être présente au moment de la découverte était insupportable. Depuis combien de temps l'humanité cherchait-elle ? Depuis combien de siècles ?

Il lui fallait se reposer ; elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'effort physique. Elle était encordée entre les deux hommes et, lorsqu'elle s'arrêtait, ils s'arrêtaient tous. Hautamaki stoppa et se retourna quand il perçut la traction sur la corde. Il la regarda sans mot dire. Son corps parlait pour lui, son corps arrogant, grand, musclé, bronzé et nu sous la tenue atmosphérique transparente. Il respirait normalement, avec aisance, et son visage ne changea pas d'expression tandis qu'il la regardait. Elle cherchait désespérément à reprendre son souffle.

Hautamaki ! Quelle sorte d'homme es-tu, Hautamaki, pour faire preuve d'un si mortel dédain envers une femme ?

Pour Hautamaki, ç'avait été la plus dure expérience de sa vie. Quand les deux étrangers avaient franchi la passerelle du vaisseau, il avait ressenti comme une offense.

Ce vaisseau était à lui, à lui et à Kiiskinen. Mais Kiiskinen était mort et l'enfant qu'ils avaient tant désiré était mort aussi. Mort avant de naître, avant d'avoir été conçu. Mort parce que Kiiskinen avait disparu et qu'Hautamaki ne voudrait plus jamais d'enfant. Pourtant, il restait le travail. Ils étaient à peine à mi-chemin de leur parcours de surveillance lorsque l'accident s'était produit. Pour regagner la base, il aurait fallu des quantités prodigieuses de carburant et beaucoup de temps. Il avait donc demandé des instructions. Et le résultat était là : un autre équipage de surveillance, inexpérimenté, maladroit.

Ils attendaient leur première mission. Ce qui signifiait au moins qu'ils avaient de l'entraînement, sinon de l'expérience. Physiquement, ils pourraient faire le travail nécessaire. Il n'aurait pas d'ennui de ce côté. Mais c'était un couple et lui n'était que la moitié d'un couple. La solitude peut être une chose terrible.

Ils auraient été les bienvenus si Kiiskinen avait été encore là. A présent, il les maudissait.

L'homme apparut le premier et tendit la main. « Je suis Gulyas, comme vous le savez. Voici ma femme, Tjond. » Il la désigna du menton et sourit, la main toujours tendue.

— « Bienvenue à bord de mon vaisseau, » dit Hautamaki. Et il croisa les mains derrière son dos. Si cet imbécile ignorait les coutumes des Hommes, il n'allait pas les lui apprendre.

— « Excusez-moi, j'avais oublié que vous ne touchez jamais un étranger. » Gulyas souriait toujours. Il s'écarta pour laisser entrer sa femme.

— « Comment allez-vous, Commandant ? » dit Tjond. Puis ses yeux s'agrandirent et elle rougit

en s'apercevant qu'il était complètement nu.

— « Je vais vous montrer vos cabines, » dit Hautamaki. Il fit demi-tour et s'éloigna, certain qu'ils le suivaient. Une femme ! Il en avait vu auparavant sur diverses planètes. Il lui était même arrivé de leur parler. Mais il n'aurait jamais cru en voir une à bord, un jour. Comme elles étaient laides, avec leur corps bouffi ! Pas étonnant que, sur les autres mondes, chacun portât des vêtements. Il était nécessaire de dissimuler toute cette graisse en excédent.

— « Mais... il ne portait même pas de *chaussures !* » lança Tjond avec indignation en refermant la porte. Gulyas se mit à rire.

— « Depuis quand la nudité te choque-t-elle ? Tu ne paraissais pas y faire attention lors de nos vacances sur Hie. Et tu connais les coutumes des Hommes. »

— « C'est différent. Sur Hie, tout le monde était habillé, ou déshabillé, de la même façon. Mais ça, c'est presque indécent ! »

— « L'indécence d'un homme est la décence d'un autre. »

— « Je parie que tu ne pourrais pas répéter cela trois fois à toute vitesse. »

— « Et pourtant, c'est vrai. Si tu réfléchis bien, il pense certainement, comme tu le penses à son égard, que nous avons tort. »

— « Je ne le pense pas, je le *sais !* » dit-elle en se dressant sur la pointe des pieds pour venir lui mordre l'oreille de ses dents minuscules, blanches et lisses comme des grains de riz. « Depuis combien de temps sommes-nous mariés ? »

— « Six jours, dix-neuf heures standard et quelques affreuses minutes. »

— « Affreuses simplement parce que tu ne m'as pas embrassée durant tout ce temps. »

Il sourit en regardant son visage mince, adorable. Il posa les mains sur le crâne lisse et tiède de sa femme puis les fit glisser au long de son corps gracile.

— « Tu es belle, » dit-il. Et il l'embrassa.

2

Dès qu'ils furent au milieu du glacier, la marche devint plus facile sur la neige tassée. En une heure, ils eurent atteint la base de l'aiguille rocheuse. Elle se dressait au-dessus sur le ciel vert. Elle était noire, crevassée. Tjond la contempla de bas en haut et eut envie de pleurer.

— « C'est trop haut ! *Impossible* de grimper. Avec la graviluge nous y serions arrivés. »

— « Nous avons déjà discuté de cela auparavant, » dit Hautamaki. Comme chaque fois qu'il parlait pour Tjond, il regardait Gulyas. « Il ne faut aucune source de radiation à proximité de cet appareil jusqu'à ce que nous ayons déterminé exactement sa nature. Les photos aériennes ne nous ont rien appris, sinon qu'il s'agit d'une machine isolée. Je grimperai le premier. Vous pourrez suivre. Ce n'est pas difficile sur ce genre de roche. »

Ce n'était pas difficile. C'était tout simplement impossible. Elle

essaya de grimper, retomba et ne parvint plus à s'élever de nouveau. Finalement, elle dénoua la corde. Dès que les deux hommes furent au-dessus d'elle, elle se mit à pleurer de désespoir, le visage entre ses mains. Gulyas avait dû l'entendre ou bien il devinait son désarroi, car il l'appela d'en haut.

— « Je t'enverrai une corde dès que nous serons au sommet. Je ferai une boucle au bout. Tu n'auras qu'à passer tes bras dedans et je te hisserai. ' »

Elle était certaine qu'il ne pourrait y arriver. Mais elle devait quand même essayer. Cette balise... elle ne *pouvait pas* être d'origine humaine !

La corde lui scia le corps mais, de façon assez surprenante, Gulyas parvint à la hisser. Elle fit de son mieux pour éviter de venir frapper la paroi ou de s'entortiller. Puis Gulyas se pencha pour l'aider. Hautamaki tenait la corde... et elle comprit que c'était la force de ses bras noueux qui l'avait montée si rapidement, et non pas son mari.

— « Hautamaki, merci pour... »

Il l'interrompit : « Nous allons examiner l'appareil, maintenant. » Il regardait Gulyas tout en parlant. « Vous resterez ici avec mon sac. N'approchez pas jusqu'à ce que je vous en donne l'ordre. »

Il pivota sur ses talons et, d'un pas décidé, se dirigea vers l'affleurement rocheux où se trouvait la machine. Il s'arrêta à moins d'un pas de distance et s'agenouilla. Son corps leur cacha l'appareil. Il resta ainsi durant de longues minutes.

— « Que fait-il ? » souffla Tjond. Elle avait agrippé le bras de Gulyas. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'a-t-il vu ? »

— « Venez par ici ! » lança Hautamaki en se relevant. Il y avait dans sa voix une note d'émotion qu'ils ne lui avaient jamais connue jusqu'à présent. Ils coururent jusqu'à lui, dérapant sur le sol gelé. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il étendit les bras devant eux.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il. Ses yeux n'avaient pas quitté la machine trapue fixée au rocher devant eux.

Il y avait une structure centrale, une demi-sphère de métal jaunâtre étroitement fixée au sol, ses contours épousant les irrégularités de la roche. Des bras courts en sortaient, sur toute sa circonférence. Ils étaient du même métal que la sphère, de longueur et de forme diverses, pourvus d'appendices pointés vers le ciel comme autant de doigts. Un câble de la grosseur d'un bras sortait de la demi-sphère. Il courait sur le sol jusqu'à une saillie rocheuse. Là, il devenait subitement droit et montait dans le ciel au-dessus de leurs têtes. Gulyas le désigna du doigt.

— « Je n'ai pas la moindre idée de la fonction des autres parties, mais je jurerais que ceci est l'antenne qui émet les signaux que nous avons captés en entrant dans ce système. »

— « Cela se pourrait, » admit Hautamaki. « Mais tout le reste ? »

— « L'une de ces choses pointées vers le ciel ressemble à un

télescope, » dit Tjond. « Je crois même vraiment que c'en est un. »

Elle s'agenouilla. Avec un cri de colère, Hautamaki tendit le bras vers elle. Mais il était trop tard. Elle avait déjà un œil à l'extrémité du tube. Elle ferma l'autre, essayant d'apercevoir quelque chose.

« Eh bien... oui, c'est un télescope ! » Elle ouvrit l'autre œil et examina le ciel. « Je vois très nettement le bord de ces nuages. »

Gulyas l'écarta, mais il n'y avait aucun danger. C'était bien là un télescope comme elle l'avait dit, rien de plus. Ils regardèrent à tour de rôle. Ce fut Hautamaki qui remarqua que le télescope se déplaçait lentement.

— « En ce cas... tous les autres appareils devraient tourner aussi, puisqu'ils sont parallèles, » dit Gulyas en désignant les appendices métalliques à l'extrémité de chaque bras. L'un d'eux possédait un objectif peu différent de celui du télescope. Mais, quand Gulyas regarda, il ne vit que du noir. « Là-dedans, » dit-il, « je ne peux rien voir. »

— « *Vous, peut-être,* » dit Hautamaki. Il se caressa la joue tout en contemplant l'étrange machine. Puis il alla fouiller dans son sac. Il prit un analyseur multiradiations dans une boîte et revint le placer devant le tube où Gulyas avait essayé d'apercevoir quelque chose. « Radiation infrarouge seulement. Tout le reste est élimine. »

. Un des autres tubes ne percevait que l'ultra-violet, alors que des plaques métalliques striées concentraient les ondes radio. Ce fut Tjond qui émit à haute voix ce qu'ils pensaient tous. « J'ai regardé dans un télescope... peut-être tous ces objets sont-ils aussi des télescopes ! Ils sont faits pour des yeux non humains, comme si les créatures qui ont conçu cet appareil ne savaient pas qui, ou quoi, viendrait ici. Ils ont prévu toutes sortes de télescopes sur toutes les longueurs d'ondes possibles. Notre quête est finie ! Nous... l'humanité... nous ne sommes plus seuls dans l'univers ! »

— « Gardons-nous de tirer des conclusions hâtives, » dit Hautamaki. Mais son ton démentait ses paroles.

— « Pourquoi pas ? » cria Gulyas. Il attira sa femme tout contre lui, dans son émotion. « Pourquoi ne serions-nous pas les premiers à découvrir les Autres ? S'ils existent, nous savions bien que nous devions les rencontrer forcément un jour ! La galaxie est immense, mais finie. *Cherchez et vous trouverez.* N'est-ce pas ce que l'on nous a dit à l'entrée de l'Académie ? »

— « Nous n'avons pas encore de preuves, » dit Hautamaki. Il essayait de dissimuler son propre enthousiasme qui allait grandissant. Il était le chef et se devait d'être l'avocat du diable. « Cet appareil a pu être construit par des humains. »

— « Premier point, » dit Gulyas en comptant sur ses doigts, « ceci ne ressemble à rien que nous ayons déjà vu. Second point, cet alliage est inconnu, très dur. Troisième point, nous sommes dans une portion d'espace qui, pour autant que nous le sachions, n'a

jamais été visitée auparavant. Nous nous trouvons à des siècles-lumière du plus proche système habité. Les vaisseaux qui sont capables de faire ce voyage aller-retour sont encore très recents. »

— « Et voici une preuve *réelle*, irréfutable ! » cria Tjond. Ils coururent vers elle.

Elle avait suivi le câble épais qui se transformait en antenne. A sa base, à l'endroit où il était plus épais et rivé au rocher, il y avait une série de caractères gravés. Il devait y en avoir une centaine. Ils commençaient là pour se poursuivre jusqu'au-dessus d'eux. Chaque caractère était parfaitement distinct.

« Ils ne sont pas humains, » dit Tjond d'un air triomphant. « Ils n'offrent pas la moindre ressemblance avec aucun caractère d'aucun langage connu de l'homme. Ils sont totalement *nouveaux !* »

— « Comment pouvez-vous en être sûre ? » dit Hautamaki. Il était assez ému pour s'adresser directement à elle.

— « Je le sais, commandant, parce que ceci est ma spécialité. J'ai étudié la philologie comparée et je suis spécialisée en abécédologie, qui est l'étude de l'histoire des alphabets. Notre science est la seule à être en contact avec la Terre... »

— « C'est impossible ! »

— « Non, seulement très lent. La Terre doit être actuellement de l'autre côté de la galaxie par rapport à notre position actuelle. Si mes souvenirs son exacts, un voyage circulaire prendrait quatre cents ans L'abécédologie n'existe que sur la bordure extérieure. Tout repose donc sur une vérité inaltérable. Les alphabets de la vieille Terre font partie de son histoire ; ils ne peuvent être modifiés. Je les ai tous étudiés, chaque caractère, chaque détail. J'ai observé leurs transformations au fil des millénaires. On constate que les alphabets gardent leurs éléments d'origine, quels que soient les changements et modifications qu'ils subissent. Voici la lettre L adaptée pour computeur. » Elle gratta le rocher de la pointe de son couteau. Puis elle traça un autre caractère sinueux à côté du premier. « Et ceci est le *lamedh* hébreu où vous pouvez observer la même forme. L'hébreu est un proto-alphabet incroyablement ancien. Pourtant, ces deux lettres ont le même angle droit. Mais ces caractères... nous n'avons jamais rien vu de semblable auparavant. »

Il y eut un instant de silence. Hautamaki regardait Tjond comme si la confirmation des mots qu'elle avait prononcés pouvait être inscrite sur son visage. Finalement, il sourit.

— « Je me contente de votre parole. Je suis certain que vous connaissez parfaitement votre domaine. »

Il retourna jusqu'à son sac et sortit de nouveaux instruments d'examen.

— « As-tu vu cela ? » murmura Tjond à l'oreille de son mari. « Il m'a *souri.* »

— « Impossible. C'était sans doute un rictus de colère. »

Hautamaki avait accroché un poids au fût du télescope et il calculait son mouvement par rap-

port au sol. « Gulyas, » demanda-t-il, « vous souvenez-vous de la période de rotation de cette planète ? »

— « Environ dix-huit heures standard. Le calcul n'était pas très exact. Pourquoi ? »

— « C'est suffisant. Nous sommes à peu près à 85 degrés de latitude nord, ici, ce qui est conforme à l'angle de ces bras rigides, alors que le mouvement de ces télescopes... »

— « Va à l'encontre du sens de rotation planétaire, et à la même vitesse. Bien sûr, j'aurais dû m'en apercevoir ! »

— « De quoi parlez-vous, tous les deux ? » demanda Tjond.

— « Ils sont perpétuellement braqués sur le même point du ciel, » dit Gulyas. « Sur une étoile. »

— « Ce pourrait être une autre planète de ce système, » dit Hautamaki. Puis il secoua la tête. « Non, il n'y a aucune raison pour cela. C'est plutôt quelque chose qui se trouve au-delà du système. Nous verrons cela cette nuit. »

Ils étaient à l'abri dans leurs tenues atmosphériques et ils disposaient de nourriture et d'eau en quantité suffisante. La machine fut photographiée et examinée sous tous les angles. Ils émirent des hypothèses quant à sa source d'énergie. Les heures leurs parurent longues, malgré tout, jusqu'au crépuscule. Il y avait quelques nuages qui disparurent au coucher du soleil. Lorsque la première étoile apparut dans le ciel qui s'assombrissait, Hautamaki se mit à l'oculaire du télescope.

— « Je ne vois que le ciel. Il y a encore trop de lumière. Mais il y a comme une grille lumineuse dans le champ, avec cinq lignes qui partent de la circonférence. Au lieu de se croiser, pourtant, elles disparaissent vers le centre. »

— « Et elles désignent l'étoile qui devrait se trouver au milieu du champ... sans la masquer ? »

— « Oui. Les étoiles apparaissent, maintenant. »

C'était une étoile de septième magnitude, isolée au bord de la galaxie. Elle était ordinaire en tous points, hormis sa situation à l'écart de tout voisin stellaire. Ils l'observèrent à tour de rôle, la repérant soigneusement afin de ne pas la confondre avec une autre.

— « Est-ce que nous y allons ? » demanda Tjond. Mais c'était là une constatation plutôt qu'une question.

— « Bien sûr, » dit Hautamaki.

3

Dès que le vaisseau eut quitté l'atmosphère, Hautamaki envoya un message à la station-relais la plus proche. En attendant la réponse, ils analysèrent ce qu'ils avaient emporté.

A chaque résultat, leur enthousiasme augmentait. Le métal n'était pas plus dur que la plupart des alliages résistants qu'ils utilisaient, mais sa composition était totalement différente. La densité des molécules de surface avait été accrue par quelque procédé inconnu. Les caractères n'offraient vraiment aucune ressem-

blance avec quelque alphabet humain que ce fût. Et l'étoile sur laquelle les instruments avaient été pointés était située bien au-delà des limites d'exploration galactique.

Dès que le message *Signal enregistré* fut arrivé, ils lancèrent le vaisseau sur la route qu'ils avaient soigneusement calculée. Leurs instructions permanentes étaient de chercher partout et de faire un rapport sur tout. C'était ce qu'ils faisaient à présent. Ils allaient établir le premier contact avec une race étrangère. *Eux.* Ils avaient déjà découvert un de ses objets fabriqués. Quoi qu'il puisse arriver, à présent, tout l'honneur leur reviendrait. Le repas à bord prit une allure de fête et Hautamaki fut assez tolérant pour autoriser d'autres alcools que le vin. Les résultats furent presque désastreux.

— « Un toast ! » criait Tjond. Elle se leva en vacillant légèrement. « A la Terre et à l'humanité... qui n'est plus seule ! »

— « *Plus seule,* » répétèrent-ils. Le visage de Hautamaki perdit une parti de la gaieté qu'il avait mis si longtemps à refléter.

— « Je vous demande de porter un toast avec moi, » dit-il, « à quelqu'un que vous n'avez pas connu et qui aurait pu être ici, avec nous. »

— « A Kiiskinen, » dit Gulyas. Il avait lu les rapports et il était au courant du drame, toujours présent dans l'esprit de Hautamaki.

— « Merci. A Kiiskinen. » Ils burent.

— « J'aurais aimé le rencontrer, » dit Tjond. Une pointe de curiosité féminine la chatouillait.

— « Un homme merveilleux, » dit Hautamaki. Il semblait désireux de parler maintenant que le sujet était abordé pour la première fois depuis l'accident. « L'un des meilleurs. Nous avons vécu douze ans dans ce vaisseau. »

— « Avez-vous eu... des enfants ? » demanda Tjond.

— « Ta curiosité est déplacée, » intervint Gulyas. « Je pense que nous ferions mieux de nous verser... »

Hautamaki leva la main. « S'il vous plaît. Je comprends votre intérêt bien naturel. Nous, Hommes, n'habitons guère plus d'une douzaine de planètes et j'imagine que nos coutumes vous semblent assez curieuses ; nous sommes une minorité. Mais, s'il y a quelque embarras, c'est bien de votre côté uniquement. Le fait d'être deux sexes vous embarrasse-t-il ? Embrasseriez-vous votre femme en public ? »

— « Avec plaisir, » dit Gulyas. Et il le fit.

— « Vous comprenez donc ce que je veux dire. Nous éprouvons la même chose et, parfois, nous agissons de même, bien que notre société ne comporte qu'un seul sexe. C'est le résultat naturel d'une ectogenèse. »

— « Ce n'est pas naturel, » dit Tjond. Ses joues étaient colorées. « L'ectogenèse nécessite un ovule fertile. L'ovule provient de la femelle. Une société ectogénétique devrait donc être femelle,

logiquement. Une société entièrement mâle n'est pas naturelle. »

— « Rien de ce que nous faisons n'est naturel, » dit Hautamaki sans colère apparente. « L'homme est un animal qui modifie son milieu. Tout être vivant loin de la Terre vit dans un milieu non naturel. L'ectogenèse, dans ces conditions, n'est pas moins naturelle que le fait de vivre, comme à présent, dans une coque de métal, à l'intérieur d'une projection irréelle de l'espace-temps. Que l'ectogenèse combine le plasma du germe de deux cellules mâles plutôt que celui d'un ovule et d'un spermatozoïde n'est pas plus choquant que vos vestiges de seins. »

— « Vous êtes insultant, » dit-elle en rougissant.

— « Pas le moins du monde. Vos seins ont perdu leur fonction. Ils dégénèrent donc. Vous autres, bisexués, êtes aussi naturels ou non naturels — que nous, les Hommes. Nous ne pourrions survivre sans le milieu « non naturel » que nous avons créé. »

Ils étaient encore excités par leur récente découverte et peut-être les stimulants et la colère diminuaient-ils le contrôle de Tjond. « Quoi... comment osez-vous me qualifier de non naturelle... vous qui... »

— « Vous perdez la tête, femme ! » tonna Hautamaki en sautant sur pied. « Vous prétendez fouiller les détails intimes de ma vie et vous m'insultez lorsque j'aborde un de vos tabous. Les Hommes valent mieux que votre espèce ! »

Il prit une profonde inspiration, tourna les talons et quitta la pièce.

Tjond demeura dans sa cabine pendant presque une semaine standard après cette soirée. Elle travaillait à l'analyse des caractères étrangers et Gulyas lui apportait ses repas. Hautamaki ne parlait jamais des événements et il interrompit Gulyas lorsque celui-ci essaya d'excuser sa femme. Mais il ne protesta pas lorsqu'elle reparut à la section de contrôle.

Il avait repris néanmoins son ancienne habitude de ne parler qu'à Gulyas, sans jamais s'adresser à elle.

— « Il faut vraiment que je vienne aussi ? » demanda Tjond. Elle referma sa pince à épiler sur un unique et minuscule cheveu, à la surface d'ivoire de son crâne lisse. Elle l'arracha et toucha son arcade sourcilière. « As-tu vu qu'il a de vrais sourcils ? Juste là. De grandes choses toutes ébouriffées. On dirait des cicatrices. Il a même des cheveux à la base du crâne. Répugnant. Je te parie que les Hommes sont hirsutes à cause de leurs gènes. Ce ne peut être un accident. Tu ne m'as pas répondu... Est-ce qu'il veut vraiment que je vienne ? »

— « Tu ne m'as pas laissé le temps de répondre, » dit Gulyas. Un sourire adoucissait ses paroles. « Il n'a pas prononcé ton nom. Ce serait trop demander. Mais il a bien dit que l'équipage devrait être au complet à dix-neuf heures. »

Elle mit une touche de rose sur les lobes de ses oreilles et le bord de ses narines, puis elle

referma son nécessaire à maquillage. « Je suis prête à aller n'importe où. Faut-il aller nous enquérir des désirs du commandant ? »

— « Dans vingt heures, nous ressortirons dans l'espace normal, » leur déclara Hautamaki à la section de contrôle. « Il y a de fortes chances pour que nous rencontrions ce peuple, ces étrangers qui ont construit la balise. Jusqu'à ce que nous découvrions qu'il en est autrement, nous devrons admettre que leurs intentions sont pacifiques. D'accord, Gulyas ? »

— « Commandant, il y a eu de nombreuses controverses quant aux intentions d'une hypothétique autre race. Jamais il n'y a eu de véritable accord... »

— « C'est sans importance. Je suis le maître de ce vaisseau. Jusqu'ici, il est évident que cette race recherche un contact, et non la conquête. Je vois les choses ainsi. Notre culture est très riche et très ancienne. Tout en cherchant une autre espèces intelligente, nous avons aussi fait des connaissances avec des vaisseaux comme celui-ci. Une culture inférieure serait limitée par le nombre de ses vaisseaux. Elle placerait donc des balises. Un seul vaisseau pourrait en placer plusieurs dans une large portion d'espace. Sans aucun doute, il y en a d'autres. Elles servent toutes à attirer l'attention sur une seule étoile. Une sorte de point de rendez-vous. »

— « Cela ne prouve pas leurs intentions pacifiques. Ce pourrait être un piège. »

— « J'en doute. Pour satisfaire des besoins guerriers, il y a mieux à faire que de mettre au point des pièges si retors. Je *crois* que leurs intentions sont pacifiques, et c'est le seul facteur qui importe. Jusqu'à ce que nous les rencontrions, tous nos actes seront basés sur cette hypothèse. J'ai donc désarmé tout le vaisseau... »

— « Vous avez... »

— « Et je vous demanderai d'abandonner toute arme personnelle qui serait en votre possession. »

— « Vous risquez nos vies sans nous avoir consultés, » s'écria Tjond avec colère.

— « Pas du tout, » répondit-il sans la regarder. « Vous avez risqué votre vie en entrant dans le Service et en prêtant serment. Vous obéirez à mes ordres. Je veux toutes les armes ici dans une heure. Il faut que le vaisseau soit complètement net avant que nous repassions en espace normal. Lorsque nous rencontrerons les étrangers, nous serons armés de notre seule humanité... Peut-être pensez-vous que les Hommes vont nus pour quelque raison perverse, mais c'est faux. Nous avons abandonné les vêtements en signe de complète communion avec notre milieu. C'est un acte pratique et symbolique en même temps. »

— « Vous n'insinuez pas que nous devrions ôter nos vêtements, non ? » demanda Tjond. Elle était toujours aussi furieuse.

— « Pas du tout. Faites comme il vous plaira. J'essaie seulement de vous expliquer mes raisons afin que nous ayons une unanimité d'action lors de la rencontre avec les créatures intelligentes qui

ont bâti la balise. La surveillance sait maintenant où nous sommes. Si nous ne revenons pas, un autre équipage arrivera avec tout l'arsenal de mort dont dispose l'humanité. Nous allons donc donner à ces étrangers toutes les chances de nous tuer, si c'est ce qu'ils désirent. Les représailles suivront. S'ils n'ont pas d'intentions belliqueuses, notre contact sera pacifique. Ceci est une raison suffisante pour risquer cent fois sa vie. Je n'ai pas à vous expliquer l'importance énorme d'un tel contact. »

Le moment du retour à l'espace normal approchait. La tension montait. La boîte contenant les revolvers, charges explosives et poison du labo — y compris les grands couteaux de cuisine — était enfermée depuis longtemps. Ils se trouvaient tous dans le poste de contrôle quand la cloche tinta et qu'ils revinrent dans l'espace normal. Ici, en bordure de la galaxie, la plupart des étoiles étaient rassemblées sur un côté. Devant eux, il y avait un puits de ténèbres où brillait une étoile solitaire.

— « C'est cela, » dit Gulyas en quittant l'analyseur spectral, « mais nous ne sommes pas assez près pour une bonne observation. Est-ce que nous faisons un autre bond ? »

— « Non, » fit Hautamaki. « Il faut d'abord que nous procédions à une observation détaillée. »

La pression monta dans les écrans sensibles. Ils entrèrent en fonction, s'assombrissant lentement. De brefs éclats de lumière apparaissaient à leur surface quand les molécules d'air isolées venaient les frapper pour s'éteindre ensuite. L'écran de proue montrait les ténèbres de l'espace avec, au centre, l'image de l'étoile.

— « C'est impossible ! » s'écria Tjond. Elle était sur le siège d'observation, derrière eux.

— « Non, ce n'est pas impossible, » dit Hautamaki. « Impossible à l'état naturel seulement. Ce qui prouve que ce que nous voyons a été construit. Nous allons nous avancer. »

L'image de l'étoile scintillante était irréelle. Au centre, l'astre lui-même était normal. Mais comment expliquer les trois anneaux qui l'entouraient et se croisaient ? Ils avaient la dimension d'une orbite planétaire. Même s'ils étaient aussi ténus qu'une queue de comète, leur construction avait dû être un travail incroyable. Et quelle pouvait être la signification des lueurs colorées qui, sur ces anneaux, orbitaient comme des électrons fous ?

L'écran étincela et l'image s'évanouit.

— « Ce ne peut être qu'une balise, » dit Hautamaki en ôtant son casque. « Elle se trouve là pour attirer l'attention. Tout comme la balise-radio qui nous a attirés sur la première planète. Quelle race, assez curieuse pour avoir construit des astronefs, serait capable de résister à cela ? »

Gulyas glissa les corrections de course dans le computeur. « Il reste un problème, » dit-il. « Puisqu'ils avaient les possibilités techniques pour une telle construction, pourquoi n'ont-ils pas construit une flotte d'exploration ?

Pourquoi n'ont-ils pas pris contact avec nous... au lieu de chercher à nous attirer ? »

— « Nous aurons bientôt la réponse, je l'espère. Mais elle réside sans doute dans leur psychologie étrangère. Pour eux, ce processus est sans doute la solution la plus évidente. Et vous devez admettre qu'ils ont réussi. »

4

CETTE fois, lorsqu'ils eurent fait le bond, les cercles lumineux occupaient tous les hublots d'avant. Les récepteurs radio étaient branchés, sondant automatiquement les ondes.

Le son éclata soudain sur plusieurs fréquences. Gulyas diminua le volume.

— « C'est le même genre d'émission que nous avions avec la balise, » dit-il. « Très directionnelle. Toutes les émissions viennent de cette espèce de planétoïde doré. Il est grand, mais il n'a tout de même pas le diamètre d'une planète. »

— « Nous sommes sur la bonne route, » dit Hautamaki. « Je vais prendre les commandes. Regardez si vous ne pouvez pas capter une image sur le circuit vidéo. »

— « Rien que des interférences. Mais j'envoie un signal. Une vue de cette cabine. S'ils ont l'équipement nécessaire, ils pourront l'analyser et répondre... Regardez l'écran ! Ils ont fait vite ! »

Des couleurs striaient maintenant l'écran. Une image apparut, vacilla puis se stabilisa. Tjond régla la netteté et l'image devint parfaitement claire. Les deux hommes regardèrent. Derrière eux, Tjond s'écria :

— « Ni serpent, ni insecte. Nous avons de la chance ! »

L'être qui apparaissait sur l'écran les fixait lui aussi avec intensité. Ils n'avaient aucun moyen d'estimer sa taille relative, mais il était absolument humanoïde. Il possédait trois longts doigts palmés, avec un pouce opposable. Seule la partie supérieure de son corps était visible. Et il était vêtu de telle façon qu'aucun détail physique ne pouvait apparaître. Son visage était très net sur l'écran, de couleur dorée, sans cheveux, avec des yeux larges, presque circulaires. Son nez, s'il eût été humain, aurait été qualifié de « cassé ». Il était large, avec des narines palpitantes. Avec sa lèvre supérieure très mince, cela lui conférait une apparence sinistre.

Mais de tels critères ne pouvaient être utilisés. D'un point de vue étranger, il pouvait être très beau.

— « S'bbsic, » dit l'être. Les récepteurs radio captaient maintenant le son. La voix était haut perchée, semblable à un piaillement.

— « Je vous salue aussi, » dit Hautamaki. « Nous possédons un langage parlé et nous devrons apprendre à converser. Nous venons en paix. »

— « Nous, peut-être, » dit Gulyas, « mais je ne puis dire la même chose de ces étrangers. Regardez le troisième écran. »

Celui-ci montrait une vue immense du planétoïde dont ils approchaient. Un groupe de cons-

tructions sombres se dressait sur sa surface dorée, couronnée d'une forêt d'antennes. Des structures circulaires entouraient ces bâtiments. Des appareils trapus et tubulaires étaient visibles. Ils évoquaient des armes de gros calibre. La similitude était accrue par le fait qu'ils tournaient tous ensemble, braqués sur le vaisseau qui approchait.

— « Je coupe la vitesse, » dit Hautamaki. Il appuya sur les boutons de contrôle en quelques gestes rapides. « Placez un écran-duplicateur ici et agrandissez cette image. Nous allons découvrir immédiatement leurs intentions. »

Ils stoppèrent finalement leur mouvement en direction du planétoïde doré. Hautamaki fit pivoter l'écran-duplicateur et désigna les armes. Puis il se désigna lui-même en posant un doigt sur sa poitrine. Il étendit ensuite ses mains vides devant lui, grandes ouvertes. L'étranger avait observé cette curieuse démonstration de ses yeux dorés et brillants. Il pencha la tête de droite et de gauche, puis il répéta les gestes d'Hautamaki. Il se désigna lui-même de son grand doigt du milieu, puis il montra l'écran.

— « Il a compris aussitôt, » dit Gulyas. « Ces armes... elles disparaissent. Nous allons reprendre notre approche. Est-ce que tout ceci a bien été enregistré ? »

— « Image, son, avec les indications de chaque instrument. Tout a été enregistré depuis que nous avons observé l'étoile pour la première fois. Les rubans sont ensuite placés dans la soute blindée, comme vous l'avez ordonné. Je me demande ce qu'ils vont faire, à présent ? »

— « Ils ont déjà commencé... regardez. »

L'étranger avait quitté l'écran. Il reparut, tenant avec aisance une sorte de sphère de métal. De cette sphère, sortait un tuyau muni d'un levier à mi-longueur. Lorsque l'étranger pressa ce levier, ils perçurent un sifflement.

« Une cartouche de gaz, » dit Gulyas. « Je me demande ce que cela peut bien signifier ? Non... ce n'est pas du gaz. Ce doit être une pompe. Voyez, le tuyau aspire ces grains, sur la table. » L'étranger continua de presser le levier jusqu'à ce que le sifflement s'éteigne.

— « Ingénieux, » dit Hautamaki. « Nous savons maintenant qu'il y a un échantillon de leur atmosphère dans ce réservoir. »

Aucun mécanisme de propulsion n'était visible sur la sphère. Pourtant, elle s'élança vers le vaisseau, en orbite au-dessus du planétoïde doré. Elle s'arrêta à proximité, parfaitement visible par les hublots. Elle oscillait selon un arc réduit.

« C'est une sorte de rayon de force, » dit Hautamaki, « quoique rien n'apparaisse sur les instruments. C'est une chose que nous découvrirons bientôt, je l'espère. Je vais maintenant ouvrir la porte extérieure de la grande écoutille. »

Dès que la porte fut ouverte, la sphère s'élança hors de vue. Ils l'aperçurent à nouveau sur l'écran du sas. Elle se posait doucement sur le pont. Hautamaki referma la porte et tendit le doigt vers Gulyas.

« Prenez une paire de gants stérilisés et emmenez ce réservoir

au labo. Procédez aux examens habituels sur son contenu, comme nous le faisons pour les atmosphères planétaires. Dès que vous aurez prélevé l'échantillon, remplissez la sphère de notre propre atmosphère et rejetez-la par le sas. »

Les analyseurs se mirent au travail sur l'échantillon d'air étranger. Sans nul doute, les étrangers faisaient de même sur l'échantillon d'atmosphère du vaisseau. L'analyse n'était que pure routine et, très vite, le rapport s'inscrivit en code sur le panneau de contrôle.

— « Irrespirable, » dit Gulyas, « pour nous du moins. Il semble qu'il y ait assez d'oxygène, plus qu'il n'en faut. Mais n'importe lequel de ces composants sulfurés creuserait des trous dans nos poumons. Pour respirer cela, ils doivent avoir un métabolisme coriace. Une chose est certaine, nous ne serons jamais en compétition pour les mêmes mondes... »

— « Regardez ! L'image change ! » dit Tjond, ramenant leur attention sur l'écran.

L'étranger avait disparu. A sa place, apparaissait maintenant une image de l'espace, quelque part au-dessus du planétoïde. Un dôme transparent emplit l'écran. Ils virent un étranger y pénétrer. L'image se déplaça encore. Ils observaient maintenant l'étranger de l'intérieur d'une salle aux murs transparents. L'étranger s'avançait dans leur direction. Mais il s'arrêta soudain et parut s'appuyer contre l'air.

— « Il y a une paroi transparente qui divise le dôme en deux parties, » dit Gulyas. « Je commence à comprendre leur idée. »

L'image fit le tour de l'étranger et montra la direction opposée. Dans la matière transparente de la paroi, il y avait une porte ouverte sur l'espace.

— « C'est assez clair, » dit Hautamaki en se levant. « Ce mur central est étanche. La pièce peut servir pour une conférence. Je vais y aller. Enregistrez tout. »

— « Cela semble un piège, » dit Tjond. Elle gardait les doigts crispés en regardant la porte ouverte, sur l'écran. « Il y a un risque... »

Pour la première fois depuis qu'ils le connaissaient, Hautamaki se mit à rire tout en enfilant sa tenue pressurisée. « Un piège ! Croyez-vous vraiment qu'ils auraient fait tout cela uniquement pour me tendre un piège ? Une telle idée est absurde. Et si cela était... croyez-vous que nous pourrions nous échapper ? »

D'un bond, il s'éloigna du vaisseau. Sa silhouette flottante devint de plus en plus petite.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre sans en avoir vraiment conscience et, en silence, observèrent la rencontre, sur l'écran. Ils virent Hautamaki franchir doucement la porte du dôme. Ses pieds touchèrent le sol et il se retourna comme la porte se refermait. La radio transmit un sifflement. Très faible tout d'abord, il devint de plus en plus fort.

— « On dirait qu'ils pressurisent la pièce, » dit Gulyas.

Hautamaki approuva. « Oui.

J'entends, maintenant. Et ma jauge de pression atmosphérique l'indique également. Dès qu'elle atteindra la normale, j'ôterai mon casque. »

Tjond voulut protester mais son mari la fit taire d'un geste. Cette décision appartenait à Hautamaki.

« L'air semble parfaitement respirable, » dit Hautamaki, « bien qu'il y ait une odeur métallique. »

Il posa son casque et ôta sa combinaison. L'étranger attendait de l'autre côté. Hautamaki s'avança jusqu'à ce qu'ils se trouvent face à face. Ils étaient à peu près de même grandeur. L'étranger posa sa paume plate contre la paroi transparente et l'humain fit de même. Ils étaient tout près l'un et l'autre, séparés seulement par un centimètre de matière. Leurs yeux se rencontrèrent et ils restèrent ainsi un long moment, essayant de lire leurs pensées, de communiquer. L'étranger bougea le premier. Il marcha jusqu'à une table encombrée d'objets divers. Il prit le premier qui était à sa portée et le montra à Hautamaki. « Kilt, » dit-il. Cela ressemblait à un fragment de pierre.

A cet instant seulement, Hautamaki aperçut la table qui se trouvait de son côté. Dessus, il y avait les mêmes objets que sur l'autre table et le premier était un morceau de pierre ordinaire. Il le prit.

— « Pierre, » dit-il. Puis il se tourna vers l'objectif de télévision, vers les invisibles spectateurs du vaisseau. « Une leçon de conversation semble primordiale. C'est évident. Enregistrez cela séparément. Nous pourrons ainsi programmer l'ordinateur et obtenir une traduction mécanique au cas où les étrangers ne le feraient pas de leur côté. »

Lorsque les noms simples avec référence physique furent épuisés, la leçon se poursuivit lentement. Il y eut des films, certainement préparés depuis longtemps, qui montraient des actes simples. Peu à peu, des verbes et leur conjugaison furent échangés. L étranger n'essayait pas d'apprendre leur langage. Il veillait seulement à préciser les détails de chaque mot. Il enregistrait lui aussi. Tandis que la leçon se poursuivait, l'expression de Gulyas devint soucieuse et il commença à prendre des notes. Puis il fit une liste qu'il vérifia. Finalement, il interrompit la leçon.

— « Hautamaki... ceci est très important. Vérifiez s'ils sont en train d'accumuler du vocabulaire ou s'ils fournissent tout cela à un traducteur automatique. »

Ce fut l'étranger lui-même qui répondit. Il tourna la tête, comme s'il écoutait quelque voix lointaine. Puis il parla dans un appareil en conque rattaché à un fil. Un instant plus tard, ils entendirent le timbre de la voix d'Hautamaki. Elle était dépourvue d'intonation, chaque mot ayant été enregistré séparément.

— « Je parle par une machine... je parle mon langage... la machine parle votre langage à vous... Je suis Liem... la machine doit avoir plus de mots avant de parler bien... »

— « Cela ne peut attendre, » dit Gulyas. « Dites-leur que nous désirons un échantillon d'une cellule de leur corps, n'importe quel

genre de cellule. C'est difficile, mais essayez d'obtenir cela. »

Les étrangers se montrèrent obligeants. Ils ne réclamèrent aucun échantillon en échange mais en acceptèrent un, simplement. Un container scellé apporta au vaisseau une fine lamelle dorée qui semblait être un tissu musculaire. Gulyas gagna le laboratoire.

— « Surveille l'enregistrement, » dit-il à sa femme. « Je ne pense pas que cela me prenne beaucoup de temps. »

5

CELA ne lui prit en effet pas beaucoup de temps. Moins d'une heure après, il était de retour. Il entra en silence. Tjond, toute à la leçon de langage, ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut à côté d'elle.

— « Pourquoi ce visage ? » demanda-t-elle. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'as-tu trouvé ? »

Il lui sourit tristement. « Rien de bien terrible, je puis te l'assurer. Mais les choses ne sont pas du tout comme nous le supposions. »

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Hautamaki, sur l'écran. Il les avait entendus et s'était tourné vers l'objectif.

— « La leçon a-t-elle progressé ? » demanda Gulyas. « Pouvez vous me comprendre, Liem ? »

— « Oui, » dit l'étranger, « tous les mots sont à peu près clairs, à présent. Mais la machine ne peut travailler que sur un millier de mots tout au plus. Parlez donc simplement. »

— « Je comprends. Ce que j'ai à dire est très simple. Et d'abord, une question. Votre peuple vient-il d'une planète appartenant à une étoile proche ? »

— « Non. Nous avons fait un très long voyage d'exploration jusqu'à cette étoile. Notre monde natal se trouve là-bas, parmi ces étoiles. »

— « Tout votre peuple vit-il sur ce monde ? »

— « Non, nous vivons sur de nombreux mondes. Mais nous sommes les enfants des enfants des enfants d'une race qui vivait sur un seul monde il y a très longtemps. »

— « Notre peuple, lui aussi, occupe de nombreux mondes mais vient d'un seul, » dit Gulyas. Puis il abaissa les yeux sur le papier qu'il tenait. Il sourit à l'étranger sur l'écran. Mais, dans son sourire, il y avait quelque chose de terriblement triste. « Nous sommes venus à l'origine d'une planète appelée Terre. Votre peuple aussi. Nous sommes frères, Liem. »

— « Quelle est cette histoire insensée ? » cria Hautamaki. Son visage était tendu, frémissant de colère. « Liem est un humanoïde, pas un humain ! Il ne peut respirer notre air ! »

— « Il, ou elle, ne peut effectivement pas respirer notre air, » répondit calmement Gulyas. « Nous ne manipulons pas les gènes, mais cependant nous savons qu'il est possible de le faire. Je suis certain que nous parviendrons à découvrir comment la race de Liem fut conditionnée afin de vivre dans les conditions actuelles. Il se pourrait que ce

soit là le résultat d'une sélection naturelle, d'une mutation normale, quoique le changement soit trop grand pour être expliqué ainsi. Mais ceci est sans importance. *Voici* ce qui compte. » Il brandit les feuillets et les photographies qu'il tenait. « Voyez vous-même. Ceci est la chaîne de l'A.D.N. (1) du noyau d'une de mes propres cellules. Voici celle de Liem. Sa race est aussi humaine que la nôtre. »

— « C'est impossible ! » Tjond secoua la tête, bouleversée. « Regarde Liem. Il est si différent. Et leur alphabet. Qu'en dis-tu ? Je n'ai pu me tromper. »

— « Il y a une éventualité que tu n'as pas envisagée, celle d'un alphabet complètement indépendant.. Tu m'as dit toi-même qu'il n'existait pas la moindre ressemblance entre les idéogrammes chinois et les lettres occidentales. Suppose que la race de Liem ait connu un désastre cuturel qui l'ait forcée à réinventer un alphabet, tu possèdes alors l'explication de cet alphabet étranger. Tout comme pour leur apparence... Considère seulement les milliers de siècles qui se sont écoulés depuis que l'humanité a quitté la Terre. Tu verras alors que ces différences physiques sont en fait minimes. Certaines sont naturelles, d'autres ont pu être créées artificiellement. Mais le plasma ne peut mentir. Nous sommes tous fils de l'homme. »

— « C'est possible, » dit Liem, intervenant pour la première fois. « On m'informe que nos biologistes sont d'accord avec vous. Nos différences sont minimes lorsqu'on les compare à nos ressemblances. Où est située cette Terre dont vous êtes venu ? »

Hautamaki désigna le ciel audessus d'eux, le ruban de la Voie Lactée où scintillaient des amas d'étoiles. « Là-bas, » dit-il. « Loin, de l'autre côté du centre de la galaxie, à peu près à mi-distance des bords. »

— « Le centre explique en partie ce qui a dû se produire, » dit Gulyas. « Il mesure des milliers d'années-lumière et sa température est supérieure à 5.000 degrés. Nous avons exploré les franges. Aucun vaisseau ne peut pénétrer dans le centre, ni même en approcher à cause des nuages de poussière qui l'entourent. Nous nous sommes donc dirigés vers l'extérieur, faisant lentement le tour de la périphérie galactique, nous éloignant toujours de la Terre. Si nous avions pris le temps d'y réfléchir, nous aurions réalisé que l'humanité se déplaçait aussi de l'autre côté, dans le sens opposé. »

— « Et nous devions nous rencôntrer un jour, » dit Liem. « Je vous salue, maintenant, mes frères.. Et je suis triste, car je sais ce que cela signifie. »

— « Nous sommes seuls, » dit Hautamaki en regardant les milliards d'étoiles rassemblées. « Nous avons fermé le cercle et n'avons rencontré que nous-mêmes. La galaxie nous appartient, mais nous y sommes seuls. » Il se retourna, sans s'apercevoir que Liem, l'étranger doré, l'homme,

(1) L'acide désoxyribonucléique, base de l'hérédité.

faisait de même à cet instant précis.

Ils regardèrent au dehors, vers les profondeurs infinies et noires de l'espace intergalactique, vide d'étoiles. Ils virent les points de lumière, infimes et lointains, éclats microscopiques sur le noir de l'espace qui n'étaient pas des étoiles mais des univers-îles, semblables à celui qui était derrière eux.

Il y avait là deux êtres qui différaient en de nombreux points : l'air qu'ils respiraient, la couleur de leur peau, leur langage, leurs coutumes, leur culture. Ils étaient différents comme le jour et la nuit, trame souple de l'humanité avait été travaillée par les siècles innombrables jusqu'à ce qu'ils ne puissent se reconnaître. Mais le temps, la distance ou les mutations ne peuvent rien changer. Ils étaient toujours des hommes, des êtres humains.

— « Il est maintenant certain, » dit Hautamaki, que nous sommes seuls dans la galaxie. »

— « Seuls dans *cette galaxie.* »

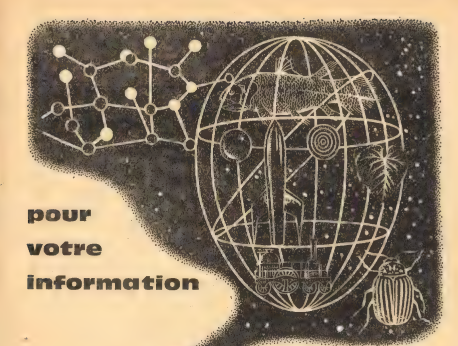
Ils échangèrent un regard, puis leurs yeux revinrent à l'espace. En cet instant, ils pouvaient mesurer leur humanité sous la même règle. Ils étaient égaux.

Car, au même instant, ils s'étaient tournés vers l'espace intergalactique, vers les lueurs infiniment lointaines qui étaient d'autres galaxies.

— « Il va être difficile d'y aller, » dit quelqu'un.

Ils avaient perdu une bataille. Mais ils n'étaient pas battus.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Final encounter.



pour votre information

par **WILLY LEY**

D'autres candidats pour l'espace ?

Je suis persuadé que beaucoup de mes lecteurs, après les vols des fusées *Mercury* et *Vostok*, des satellites américain *Explorer* et russe *Kosmos*, et les retransmissions de programmes télévisés par l'intermédiaire de *Telstar* et *Syncom*, se sont demandés si les autres nations se contenteraient d'assister en spectatrices à la course à la Lune, disputée entre Américains et Rus-

ses, ou bien si elles avaient des projets personnels.

Or c'est justement le cas, et puisque les articles concernant les ambitions spatiales des autres nations sortent rarement du cadre des journaux spécialisés — et qu'ils sont plutôt rares dans ces mêmes journaux — il serait peut-être temps de procéder à un examen de la situation. Mais ne vous attendez surtout pas à ce que je vous donne un calendrier précis pour, disons, la France, l'Allemagne de l'Ouest ou le Royaume Uni. Ils n'existent pas encore, pour toutes sortes de raisons.

L'une de ces raisons est simple et compréhensible : l'absence de crédits en grandes quantités. Une autre raison réside dans le fait que, si l'on parle beaucoup de collaboration entre les nations de l'ouest européen, chacune d'elles nourrit un désir mal dissimulé de travailler indépendamment des autres. Enfin une troisième raison de l'incertitude européenne : les travaux déjà accomplis (ou en voie de réalisation) en U.R.S.S. et aux U.S.A.

Cela fut mis récemment en évidence par un cinglant éditorial du *Mitteilungen de DGRR*, bulletin mensuel de la Société Allemande de Recherches pour la Propulsion par Fusées et les Voyages Spatiaux. Voici ce qu'écrivait l'auteur de l'article :

« *Le travail a maintenant commencé en Europe et même en Allemagne — mais dans quel but ? C'est un fait historique que — particulièrement en Allemagne — trop peu de gens s'intéressaient aux voyages spatiaux avant* 1961. *La plupart de ceux qui sont nouveaux dans cette discipline manquent des connaissances de base, aussi bien que de jugement. Il en résulte très souvent que les projets qui sont en voie de réalisation en Amérique sont proposés en Europe comme des buts à échéance lointaine et dont la réalisation demandera de nombreuses années. Lorsque enfin ils deviendront des réalités, ils seront déjà largement périmés. On ne voit pas très bien, par exemple, l'intérêt de préparer un grand nombre de satellites de communisation, lorsqu'il est absolument certain que pour lors, les Américains auront placé en orbite une chaîne complète de* 24 *heures. Il n'est pas plus raisonnable de faire les plans d'un engin porteur d'instruments, destiné à faire un atterrissage en douceur sur la Lune en* 1972, *lorsque Russes et Américains se disposent à réaliser cet objectif avant* 1965 *et qu'ils posséderont une base permanente sur la Lune en* 1972. *Jusqu'à présent, aucune nation européenne, aucune organisation internationale européenne n'a présenté le moindre projet* qui ne fût pas la copie d'un projet américain déjà existant. »

Je ne sais pas si l'auteur de l'éditorial du *Mitteilungen* eut une conversation avec le général Walter Dornberger, lorsqu'il rendit visite, voilà une demi-douzaine d'années, à son pays natal. A son retour, le général m'a déclaré qu'on lui avait demandé de prendre la parole en présence de diverses organisations et d'exposer de quelle façon l'Europe pourrait apporter sa contribubtion à l'ère de l'espace. Il avait répondu à peu près

en ces termes : « Il n'y a qu'à considérer que la station spatiale habitée existe déjà et qu'un vol circumlunaire avec passager a déjà été accompli. Vous vous posez ensuite la question de savoir quelle est l'étape suivante et vous vous mettez en devoir de la réaliser ! »

C'était un avis excellent mais, apparemment, il ne convainquit personne.

Néanmoins, le simple fait que deux nations aient pris une avance considérable sur les autres ouvre une autre possibilité : l'une des nations qui n'a pas encore réalisé grand-chose dans le domaine de l'espace, mais qui se sent la compétence suffisante pour s'attaquer au problème, pourrait travailler en collaboration avec l'un des deux « Grands ». On ignore si une telle collaboration existe entre l'Union Soviétique et l'une des nations plus petites qui se trouvent au-delà du rideau de fer, mais le monde occidental a fourni quelques exemples d'une semblable coopération.

Il existe actuellement deux satellites en orbite que l'on peut appeler « internationaux ». L'un d'eux fut conçu et réalisé en Angleterre. (Son nom est *Ariel.*) L'autre, conçu et réalisé au Canada, s'appelle *Alouette.* Tous deux furent lancés à partir des rampes de lancement de missiles à Cap Kennedy et placés sur orbite par des fusées américaines.

L'*Ariel* anglais, baptisé par l'ex-Premier Ministre Harold MacMillan du nom du fantôme de *La Tempête* de Shakespeare, fut placé sur orbite le 26 avril 1962 par une fusée *Thor-Delta* et cette orbite lui garantit une durée d'au moins un siècle ; son périgée est de 390 km et son apogée de 1.200 km. Sa période de révolution est de 101 minutes. Le satellite, en forme de dôme, offre un diamètre de 58 centimètres et une hauteur légèrement inférieure à 27 centimètres. Il est destiné à mesurer la densité des électrons dans l'espace (équipement réalisé par l'Université de Birmingham) et l'intensité des rayons cosmiques (équipement réalisé par l'Imperial College de Londres), à établir le degré de concentration des ions et des électrons au voisinage de la Terre aussi bien que l'intensité des rayons X et ultra-violets en provenance du Soleil (équipement réalisé par l'University College de Londres et l'Université de Leicester).

Le satellite canadien *Alouette,* placé en orbite le 28 septembre 1962 par une fusée *Thor-Agena B,* est plus lourd que l'*Ariel* ; l'*Alouette* pèse 145 kg, l'*Ariel* 60 seulement.

Alouette, vu de dessus, paraît circulaire, et sensiblement ovale (hauteur 85 centimètres) lorsqu'il est vu de profil. Le satellite a été qualifié de « détecteur de sons spatial » puisque son rôle est de détecter les bruits cosmiques et les signaux radio naturels qui prennent naissance dans l'ionosphère. L'orbite d'*Alouette* peut être à juste titre considérée comme circulaire puisque son périgée est de 992 km et son apogée de 1.024 km.

Le Canada possède ses propres rampes de lancement, à Fort

Churchill, dans le Manitoba. Le site avait été choisi à l'origine pour le lancement des fusées américaines de recherches à haute altitude (*Aerobees* et autres), durant l'année géophysique internationale. On demandait à l'époque que les rampes de lancement fussent placées aussi loin que possible vers le nord dans une région peu habitée. Il fallait ensuite que l'endroit fût accessible par le rail, pour le transport des fusées et autres équipements. Fort Churchill occupant la situation la plus extrême vers le nord à laquelle on pût accéder par le rail, c'est lui qui fut choisi.

Le *Black Brant* est une fusée canadienne actuellement en cours d'essai à Fort Churchill. La seconde version de cette fusée a monté une charge utile d'instruments scientifiques pesant 68 kg, à des altitudes variant entre 240 et 290 km. Les fusées *Black Brant* sont des fusées à poudre. Les spécifications de la construction accordent une place de premier plan à la sécurité ; la charge utile et l'altitude ne viennent qu'au second plan. Le *Black Brant III* ne constituera qu'une version agrandie du *Black Brant II*, mais le *Black Brant IV* sera une fusée à deux étages capable de mener une charge utile de 113 kg à quelque 960 km d'altitude.

Si les fusées *Black Brant* sont une production purement canadienne, absolument indépendante de toute coopération internationale avec les U.S.A., il n'en existe pas moins des accords de coopération entre les Etats-Unis et le Canada.

La politique générale des Etats-Unis veut que l'on ne procède à aucun échange de fonds à l'occasion de telles tractations internationales, même lorsque les U.S.A. fournissent les fusées. Cette coopération est fournie à condition que tous les résultats des expériences soient publiées dans les revues scientifiques auxquelles peuvent avoir accès tous les savants de quelque nationalité qu'ils soient.

Une telle coopération scientifique s'est poursuivie pendant quelque temps entre les Etats-Unis et la Suède. Les fusées employées furent les détecteurs de haute altitude *Nike-Cajun* à poudre aussi bien que les ARACS américaines à poudre. Le site de lancement se trouvait dans la région de Kronogard et l'objectif principal des quatre lancements de *Nike-Cajuns* était l'étude des nuages noctiluminescents de haute altitude. Deux des fusées furent lancées alors que ces nuages étaient présents dans le ciel et deux autres en leur absence.

Les mesures furent prises à des altitudes variant entre 80 et 88 km et l'on constata que les températures étaient extrêmement basses : *moins* 120° en l'absence de nuages, et *moins* 143° en présence de ces mêmes nuages nocti-luminescents.

Une rampe de lancement de recherches dans le grand nord va être installée en Suède, près de la ville de Kiruna, qui se trouve au nord du cercle arctique. Les frais d'établissement seront répartis entre les onze nations qui

font partie de l'Organisation Européenne de Recherches Spatiales, à savoir : l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la France, l'Allemagne de l'Ouest, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Norvège, l'Espagne, la Suède et la Suisse. Aucune date n'a été fixée pour l'achèvement des travaux.

Une autre rampe internationale a été inaugurée avec le lancement d'une fusée détectrice *Nike-Apache* en novembre 1963. L'événement a eu lieu dans un site appelé Thumba, à l'extrémité sud de l'Inde. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une rampe équatoriale, puisque l'Inde ne s'étend pas aussi bas vers le sud, mais elle se trouve néanmoins à moins de dix degrés de l'équateur. Quatre fusées *Nike Apache* ont été fournies par la NASA. L'appareil de lancement a été prêté par le même organisme, de même que l'équipement photographique. Le personnel indien a été formé par les techniciens de la National Aeronautics and Space Agency. Les Indiens fourniront le site de lancement — lequel est mis à la disposition de toutes les nations qui désirent effectuer un travail scientifique — de même que la charge utile comprenant divers instruments scientifiques, dont un éjecteur de vapeurs de sodium pour l'étude des vents en haute altitude. Bien que la rampe indienne n'ait pu être disposée sur l'équateur géographique, elle se trouve cependant placée sur l'équateur magnétique, ce qui sera utile pour des lancements futurs, consacrés à l'exploration du champ magnétique terrestre.

Le plus intéressant de ces projets collectifs est le projet italien San Marco qui s'est donné pour tâche de placer un satellite sur une orbite équatoriale.

Quelques-uns des satellites déjà existants, principalement les *Explorers* américains, sont prétendûment placés sur des orbites équatoriales. Mais il s'agit là d'une appellation légèrement abusive qui indique que l'inclinaison de l'orbite du satellite par rapport à l'équateur est faible. Le satellite de San Marco sera placé sur une orbite rigoureusement équatoriale et survolera l'équateur pendant ses révolutions. La façon la plus simple d'obtenir une telle orbite est de lancer la fusée plein est, à partir d'un point situé sur l'équateur. Dans le projet San Marco, on y parviendra en procédant à la mise à feu à bord d'une plate-forme flottante remorquée au large des côtes orientales de l'Afrique sur l'équateur.

Le projet San Marco comportera trois phases, dont la première sera le lancement de satellites d'essai (pour vérifier la télémétrie, etc.) suivant des trajectoires sub-orbitales à partir de l'île de Wallops (au large de la Virginie). On s'est servi d'une fusée appelée *Shotput*. Il s'agit d'un engin à poudre à deux étages donnant au départ une poussée de 55.000 kg. Le premier *Shotput* fut lancé le 20 avril 1963. A l'œil nu, la trajectoire sembla parfaite, mais les relevés télémétriques révélèrent qu'il n'en était rien ; en l'occurrence, la capsule continua de tourner sur elle-même, bien que la chose ne fût pas prévue dans le programme. Au second essai qui

eut lieu à partir de l'île Wallops le 2 août 1963, les yeux des observateurs et les relevés télémétriques furent d'accord. Le lancement s'effectua de façon parfaite et le satellite d'essai de 80 kg s'éleva à une altitude de 293 km pour retomber à 970 km de là, dans l'Atlantique. La récupération n'était pas prévue. La première phase du projet San Marco sera clôturée par un lancement à partir de la plate-forme flottante.

Mais dans l'intervalle, aura eu lieu la seconde phase, consistant à placer un satellite San Marco en orbite, par le moyen d'une fusée *Scout*, mise à feu celle-là à l'île Wallops. L'orbite ne sera pas équatoriale, mais elle servira à tester le satellite. Enfin la troisième phase consistera dans le lancement* d'une fusée *Scout* à partir de la plate-forme flottante afin de placer un satellite San Marco sur une orbite équatoriale. Le poids du satellite et le type de fusée employé feront que cette orbite sera fort basse, se situant à une altitude moyenne de 320 km environ.

Certaines nations ont construit et construiront des fusées sans avoir recours à l'aide américaine et dans ce cas il est bien difficile de déterminer si une fusée — quelle que soit l'appellation qu'on lui donne — est destinée à l'exploration des hautes altitudes et plus tard aux recherches spatiales, ou constitue un prototype militaire. Il se peut, d'autre part, que le lancement d'une fusée doive être considéré comme un simple geste politique.

Le *Shavit II* (mot hébreu signifiant Comète) d'Israël est un cas d'espèce. Lancée le 5 juillet 1961, la fusée monta à une altitude de 80 km en éjectant des vapeurs de sodium au point culminant de son ascension, mais elle ne transportait pas d'instruments scientifiques. On annonça qu'elle était propulsée par un combustible à poudre et de fabrication entièrement nationale. Rien d'autre ne fut divulgué. La rampe de lancement se trouvait « sur les rivages de la Méditerranée », sans autre détail. Y avait-il eu un *Shavit I* ? Aucune réponse ne fut donnée à cette question. Comme il ne s'est rien passé depuis, on peut conclure qu'il s'agissait sans doute d'un prototype militaire et que le lancement était destiné à faire connaître au président Nasser qu'Israël disposait de fusées.

Quant à l'Egypte, c'est la seule nation — mis à part les Etats-Unis — qui ait directement utilisé les services des spécialistes allemands des fusées qui avaient effectué leurs recherches au cours de la seconde guerre mondiale.

Dans les années qui suivirent immédiatement la guerre, un groupe d'Allemands travailla en Egypte dans le dessein ouvertement avoué de mettre au point des fusées anti-aériennes modernes. Aux alentours des années 1955, un autre groupe d'Allemands prit la relève et, en juillet 1963, la République Arabe Unie organisa un défilé comportant plusieurs missiles. L'un d'eux, un engin anti-aérien, était le SA-2 guidé par radar et utilisant du combustible en poudre. Les autres étaient des missiles sol-sol appelés *Al*

Zafir (Victoire), *Al Kahir* (Conquérant) et *Al Ared* (Pionnier), ce dernier étant un engin à deux étages. *Al Zafir* et *Al Kahir* avaient, dit-on, une portée de 480 à 550 km. Mais *Al Ared* restait encore à essayer.

Un mois plus tard, on annonça que *Al Ared* serait transformé en fusée à trois étages, de façon à pouvoir placer un satellite scientifique, appelé *L'Etoile*, sur orbite. Ce satellite est également construit par des Allemands travaillant sous la direction du Dr. Hassan Marie, président du Comité Egyptien des Recherches Spatiales. On ne sait rien du rôle scientifique de ce satellite — dont le caractère politique est évident — ni de l'orbite sur laquelle on compte le placer.

Avant de se tourner vers l'Europe occidentale, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide du côté du Japon. Les Japonais ont entrepris l'étude des fusées de haute altitude avec une série de minuscules engins appelés *Crayon*.

Ils n'étaient guère plus grands qu'un crayon, mais considérablement plus épais. Cela se passait en avril 1955. Un peu plus tard, dans la même année, ils construisirent une série de fusées appelées *Bébé* qui avaient 90 centimètres ou un mètre 20 de long. Leurs premières fusées susceptibles de leur fournir des renseignements scientifiques prirent le nom générique de *Kappa*. Elles mesuraient 12,5 centimètres de diamètre et entre deux mètres et deux mètres cinquante de long.

Les fusées *Kappa* furent utilisées au cours de l'année géophysique internationale, en même temps que les *Sigma* qui étaient plus petites et ne pesaient que 10 kg, mais qui étaient lancées à partir de ballons qui les avaient amenées à grande altitude.

La plus grande des fusées *Kappa*, la *Kappa 9 L*, atteignit l'altitude maxima de 378 km et tomba dans la mer du Japon à 625 km de la base de lancement d'Akita, située dans la partie nord de la côte ouest de l'île Honshu.

Après cela, il se passa un certain nombre de choses. La portée de la *Kappa 9 L* la rendait à même d'atteindre Vladivostok ou Olga sur le continent astique, ce qui aurait pu facilement mener à des complications internationales. C'est pourquoi les Japonais construisirent une nouvelle rampe de lancement à Kakoshima, près de l'extrémité sud de l'île de Kyushu, où ils disposent d'une vaste étendue de mer. Ils vendirent un certain nombre de fusées *Kappa 6* à l'Association Astronomique de Yougoslavie. Cet engin est capable d'emporter 10 kg d'instruments à 65 km d'altitude. Ensuite, ils entreprirent la construction de *Lambda*, qui est une fusée à poudre de 7 m 50 de long sur 60 cm de diamètre, capable de développer une poussée de 42 tonnes pendant 18 secondes. Une fusée *Kappa* 9 accolée à une *Lambda* devrait être capable de placer un petit satellite sur orbite.

Dans l'intervalle, les Japonais ont conclu un arrangement avec la NASA qui leur a fourni des fusées *Nike-Cajun* pour les recherches dans l'ionosphère. Et s'ajoutant à tout cela, les Japonais ont réalisé un certain nombre de mis-

siles militaires de leur propre conception.

L'un d'entre eux est le TLRM, un missile anti-aérien à deux étages qui offre une certaine ressemblance avec le *Nike-Hercules* américain, tandis que l'autre, le XAAM-A-3, pourrait être appelé la version japonaise du missile *Sidewinder* qui est un engin air-air équipé d'une tête chercheuse fonctionnant aux rayons infra-rouges.

Parmi les nations d'Europe occidentale, c'est la France qui possède le programme spatial le mieux défini. C'est un fait peu connu que l'un des pionniers de l'aviation française, Robert Esnault-Pelterie, travaillait sur un projet de fusée à haute altitude au cours des années 1935-1939.

La seconde guerre mondiale empêcha Esnault-Pelterie de terminer sa fusée. Les experts allemands qui ont eu l'occasion de la voir ont exprimé l'opinion qu'elle aurait pu atteindre facilement l'altitude de 100 km ; si la seconde guerre mondiale avait commencé un an plus tard, la fusée de haute altitude serait considérée maintenant comme une invention française. Après la guerre, les Français furent les premiers parmi les nations d'Europe occidentale à réaliser une fusée à combustible liquide de leur propre conception : *Véronique*.

Si le professeur E. Vassy, de l'Université de Paris, ne m'avait pas affirmé que la conception était dérivée de la V-2, j'aurais pensé qu'il s'agissait d'une version modernisée de la fusée d'Esnault-Pelterie. *Véronique,* haute de 7 m 20, d'un diamètre de 54 cm, brûlait du gas-oil pour diesel avec de l'acide nitrique. Son poids à vide était de 350 kg ; en charge, d'une tonne. La plus haute altitude atteinte par la première série de fusées *Véronique,* le 21 février 1964, fut de 135 km. Dans la seconde série, l'essence de térébenthine se substitua au gas-oil avec un gain de cinquante pour cent en altitude.

Les plans français comportent la mise au point de trois fusées de haute altitude, une *Véronique* guidée, puis *Vesta* et *Rubis,* la réalisation d'un satellite français (appelé simplement FR.1) et le lancement d'au moins deux satellites FR.1, l'un grâce à une fusée NASA *Scout,* l'autre par une fusée française *Diamant* longue de vingt mètres, avec un premier étage à combustible liquide et les autres à poudre. Mais en dépit du travail intense auquel ils se sont livrés, les Français entendent participer au travail spatial sur le plan européen dans l'Organisation Européenne de Recherches Spatiales. Le général Robert Aubinière, directeur du Centre National d'Etudes Spatiales, a déclaré : « La France estime que les recherches spatiales devraient être entreprises sur une base européenne. Cette concentration d'efforts devrait permettre à l'Europe de recouvrer son ancienne primauté scientifique et technique. »

Si nous traversons la Manche, nous trouvons avec la Grande-Bretagne un pays qui dispose d'une rampe importante de lancement de missiles, à Woomera

en Australie, et a réalisé un grand nombre de missiles plus petits, dont la plupart sont anti-aériens, mais qui, en dépit de débuts prometteurs, souffre de curieuses lacunes dans le domaine des grandes fusées.

Ces débuts étaient constitués par deux fusées appelées *Black Knight* et *Blue Streak*. La *Black Knight* a quelque 10 mètres de haut et 0 m 90 de diamètre. Elle fut construite par Saunders-Roe en collaboration avec le Royal Aircraft Establishment. Elle est propulsée par un moteur Bristol Siddeley brûlant du kérosène avec du peroxyde d'hydrogène. Ses quatre chambres de combustion produisent une poussée de 15.200 kg au niveau de la mer, et cette poussée monte jusqu'à 17.600 kg dans le vide. La *Black Knight* a été employée avec succès pour la rampe de Woomera pour l'essai du cône de rentrée dans l'atmosphère, et ces cônes, elle les a montés jusqu'à l'altitude de 800 km. Puisque la hauteur de ces cônes est tenue secrète, il est impossible de savoir dans quelle mesure la *Black Knight* serait capable de transporter en haute altitude des sondes garnies d'instruments scientifiques.

La seconde fusée anglaise de grandes dimensions était la *Blue Streak* conçue à l'origine comme missile b a l i s t i q u e de portée moyenne. Nous disons « était », car à la surprise générale, le gouvernement britannique raya la *Blue Streak* de la liste des missiles en avril 1960. Mais la fusée existe, néanmoins, construite par de Havilland, propulsée par deux moteurs fusées Rolls-Royce RZ-2 de 127.000 kg de poussée chacun, brûlant du kérosène avec de l'oxygène liquide. Le diamètre de l'engin est de trois mètres, la longueur hors tout, y compris les moteurs, est de 18 m 45. Depuis la suppression de la *Blue Streak* en qualité de missile, une partie du voile a été levé. Les enthousiastes de la propulsion par fusées suggérèrent d'utiliser une *Black Knight* comme second étage d'une *Blue Streak* pour placer sur orbite un satellite britannique. Le ministère intéressé ne répondit pas à cette suggestion et le satellite britannique fut placé sur orbite par une fusée américaine. Mais, vers la fin de 1960, le gouvernement britannique offrit la *Blue Streak* à la France pour être éventuellement utilisée comme première étage de la fusée commune projetée sous l'égide européenne.

C'est ce qui nous amène en Allemagne de l'Ouest, car les Allemands de l'Ouest sont persuadés de l'intérêt d'une fusée porteuse européenne pour le placement d'un satellite sur orbite.

Bien que les Allemands aient franchi le pas entre les petites fusées expérimentales et les V-2 opérationnelles pendant la seconde guerre mondiale, ils ont été pendant longtemps écartés de toute participation à cette technique. Et cela à un tel point que le *Deutsches Museum* de Munich dut faire venir un V-2 d'Amérique lorsqu'il voulut organiser son exposition de l'espace.

Il était arrivé une chose bien simple. Tout le personnel de recherches et d'études du Centre de

Recherches de Peenemunde avait émigré aux Etats-Unis. Quelques autres, comme le Dr. Eugen Sanger et le Dr. Irene Bredt (devenue plus tard Mrs. Sanger) travaillèrent pendant quelque temps pour le compte des Français. Quelques-uns des plus jeunes prirent le chemin de l'Egypte et le reste avait atteint l'âge de la retraite. D'autre part, un certain nombre d'experts en fusée, qui avaient travaillé dans diverses usines durant la guerre, répondirent à leur tour à l'appel de l'Amérique et vinrent rejoindre les techniciens de Peenemunde.

L'Allemagne, qui avait perdu tous ses experts, était en outre un pays vaincu qui fut occupé pendant plusieurs années. Elle ne jouissait plus de sa souveraineté et ne pouvait donc entreprendre des recherches qui auraient pu présenter un caractère militaire. La combinaison de toutes ces circonstances fit que l'Allemagne entra bonne dernière dans l'ère spatiale active. Lorsque le Dr. Sanger revint en Allemagne pour prendre le poste de directeur des recherches, il se garda de construire des moteurs de fusées qui n'eussent été que la reproduction d'engins déjà existants, et se concentra sur les stato-réacteurs et des travaux théoriques.

Mais aujourd'hui, les Allemands veulent réaliser quelque chose. Ils ont consacré beaucoup de réflexion à l'étude d'un satellite fort lourd (environ 1 tonne 5) mais propre également à divers usages puisqu'il pourrait servir de satellite de communications, de satellite météorologique et de satellite géodésique. Mais du fait que d'autres plans de satellites ont déjà atteint un stade fort avancé, il est douteux que ce projet soit jamais réalisé.

En revanche, les plans d'une fusée allemande pouvant servir de sonde d'altitude, qu'il serait possible de récupérer et réutiliser, pourraient fort bien être réalisés. La taille définitive de cet engin n'a pas encore été fixée, mais on peut évidemment la construire en plusieurs tailles ; les projets préliminaires prévoient une altitude de 130 km comme base de tous les calculs.

Un autre plan allemand concerne une fusée porteuse de satellite pour le compte de l'Organisation Européenne de Lancement. Le premier étage de l'engin projeté sera constitué par la *Blue Streak* britannique. Les Français ont offert de construire le second étage et les Allemands seraient fort désireux de réaliser le troisième qui, du fait de la puissance des deux étages inférieurs, ne doit pas dépasser un poids de 9.000 kg. Du fait de cette restriction, ils doivent se tourner du côté des combustibles à haute énergie, soit l'hydrogène liquide et l'oxygène liquide, comme c'est le cas pour le *Centaur* américain, soit si la chose est réalisable, l'hydrogène liquide et le fluor liquide.

Personnellement, je pense que leur choix se portera sur l'hydrogène et l'oxygène. L'hydrogène est un combustible qui pose beaucoup de problèmes. Mais le vol du *Centaur* américain a démontré que ces inconvénients pouvaient être surmontés, car si l'hydrogène est explosif, il n'est ni toxique ni corrosif, tandis que le

fluor est, de tous les éléments, le plus difficile à manipuler. D'autre part, les avantages que l'on pourrait tirer de l'emploi du fluor ne sont guère importants.

J'ai sous les yeux les tables de calculs établies par les Allemands pour trois solutions possibles, dont deux concernant l'hydrogène et la troisième le fluor. Ils ont établi une poussée spécifique sous vide de 432 et 446 pour le troisième étage propulsé à l'hydrogène et une poussée spécifique de 457 pour la version propulsée au fluor. Cette différence de 11 et de 25 points ne justifie guère les difficultés supplémentaires que l'emploi du fluor amènerait à surmonter.

Telle est la physionomie spatiale du monde à la fin de 1963 (1), avec l'éventualité de mise sur orbite de satellites égyptiens, français et européens. Pendant ce temps, les Britanniques construisent deux satellites provisoirement appelés UK-2 et UK-3 qui, une fois terminés, seront mis en orbite de la même façon qu'*Ariel.*

(1) Date de rédaction de cet article. (N. D. L. R.).

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Any one else for space ?

N.D.L.R. : Etes-vous d'accord pour le maintien d'une chronique scientifique dans **Galaxie** ? Ecrivez-nous votre opinion.

LES BLASPHÉMATEURS

par PHILIP JOSÉ FARMER

Ils passaient en revue les étoiles pour y découvrir des preuves de leur divinité — preuves qu'ils y avaient déposées eux-mêmes !

DOUZE mille ancêtres le contemplaient.

Jagu s'immobilisa. En dépit de son scepticisme, il ne pouvait s'empêcher d'être impressionné et même de se sentir un peu coupable. Douze mille ! Si les fantômes existaient, quelle formidable légion de spectres était-elle massée dans l'ombre de la chambre sacrée ! Et quelle devait être l'intensité de la haine qu'ils braquaient sur lui !

Il se trouvait au rez-de-chaussée, dans la Salle des Héros. Une salle de trente mètres carrés qu'éclairaient pour le moment quelques flambeaux électriques. Il y avait une immense cheminée au fond. C'est dans cette cheminée que, jadis, après la bataille de Taaluu, Ziitii du clan des Uruba, le plus acharné des ennemis des Wazaga, avait été brûlé vif. Au-dessus du manteau étaient disposés des trophées guerriers : des épées, des

boucliers, des lances, des masses d'armes, plusieurs tromblons à silex.

D'autres trophées accumulés au cours d'un millénaire de combats décoraient une autre salle qui s'enfonçait dans les profondeurs du château et, au-delà de celle-ci, il en existait une troisième, criblée de niches d'où vous épiaient les crânes et les têtes momifiées des ennemis tombés sur le champ de bataille. Chaque alvéole était surmonté d'une plaque portant le nom du vaincu, la date et le lieu de sa mort. Par concession à la sensibilité moderne, la porte de cette salle était fermée. Elle ne s'ouvrait que pour les historiens et les anthropologues, et à l'occasion des Initiations Claniques, pour le Salut des Fantômes.

Trois jours plus tôt, Jagu y avait été enfermé, tout seul, pendant douze heures.

Or, songeait-il justement en se détournant pour regagner l'antichambre, les Héros ancestraux ne l'avaient pas salué.

Impossible de l'avouer à ses quatre parents. Impossible de reconnaître que les aïeux l'avaient traité par le mépris, l'avaient jugé indigne de porter le nom de *joma* — « homme ». Pourtant, se disait Jagu, il n'était pas question de mépris.

Ce qui n'existe pas ne peut manifester son mépris.

Cela, les parents ne le savaient pas. Ils avaient été ravis d'apprendre que leur rejeton avait été l'un des quelques diplômés de l'Académie de Marine Spatiale de Vaagii. Ils avaient été heureux de savoir que leur aîné pouvait subir les épreuves d'initiation, depuis si longtemps attendues, qui feraient de lui un adulte. Mais ils avaient déchanté quelque peu quand Jagu leur avait annoncé qu'il n'était pas encore prêt à choisir un groupe d'union parmi les chandidates éligibles du clan. Tous les quatre avaient alors supplié, menacé, tempêté. Il fallait qu'il se mariât avant de partir vers les étoiles. Il fallait qu'il assurât la perpétuation de la lignée, qu'il laissât des œufs nombreux dans la couveuse avant de se consacrer à ses devoirs de spationaute.

Mais Jagu s'était montré intraitable.

Et maintenant, se glissant comme un voleur dans la nuit, il avait relevé le défi des douze mille. Mais ceux-ci n'étaient rien d'autre que quelques mètres carrés de toile ou de bois sur quoi on avait disposé différents motifs à la peinture à l'huile. C'était tout.

Jagu fit halte devant un haut miroir mural. Derrière lui, les lumières luisaient faiblement. Il était comme un spectre émergeant des ténèbres du passé et marchant à la rencontre de lui-même. Là où ses deux moi se rencontraient...

Debout, il mesurait un mètre quatre-vingt-quinze. Son torse vertical était humanoïde. De loin et dans l'ombre, si l'on ne distinguait que la partie supérieure de son corps, il aurait pu passer pour un être humain. Mais sa peau rose était dissimulée jusqu'à la hauteur du cou par une toison de poils courts et dorés. Il avait une tête ronde, très large, à l'ossature épaisse. Ses pommettes ressem-

blaient à des ombons de bouclier, les os de ses mâchoires étaient proéminents et son menton, profondément fendu au milieu, avançait à l'instar d'une proue. (Encore un point délicat : ses parents avaient été fort mécontents lorsqu'il avait rasé sa barbichette.)

Il avait un nez bulbeux hérissé d'un minuscule duvet noir. Sa visière orbitale, en saillie comme celle d'un barbare, abritait de larges yeux noisette que bordait une frange de cils marrons, longs de plus d'un centimètre. Il avait des oreilles de chat et ses cheveux blonds se dressaient tout droit sur le sommet de son crâne.

A la base du buste, son épine dorsale comportait un assemblage osseux formant comme une articulation polyvalente qui permettait une révolution thoracique de quatre-vingt-dix degrés. Quant au reste du corps, c'était celui d'un quadrupède, à croire que Jagu s'était arrêté en cours d'évolution. Ses pattes évoquaient des pattes de lion et sa longue queue se terminait par un pinceau de poils noirs.

Vaniteux comme l'est normalement tout adolescent, Jagu se trouvait assez fière allure et il ne détestait pas s'examiner dans les glaces. Le collier de diamant ornant son cou était superbe, et splendide le pectoral de métal qui y était suspendu et sur lequel d'autres pierreries dessinaient un éclair, l'insigne totémique de Jagu.

Le spectacle était agréable mais Jagu ne pouvait s'éterniser. Franchissant une arche double, il gagna l'antichambre. Comme il approchait de la porte, il vit surgir une énorme boule de fourrure qui, après quelques frémissements, se transforma lentement en un animal muni de six pattes, d'une longue queue touffue, d'un museau pointu et d'une paire de grandes oreilles rondes et rouges. A l'exception de sa truffe et de ses yeux de charbon, le *siygeygey* était, quant au reste, couleur chocolat.

Un sourd grognement jaillit de la massive poitrine de la bête mais quand elle eut reconnu l'odeur de son maître, elle émit un jappement joyeux et agita sa queue.

Jagu la flatta. « Retourne dormir, Aa. On ne chasse pas ce soir. »

L'animal redevint une masse informe. Son maître présenta la clé devant la serrure et exerça une pression sur l'extrémité.

Après dîner, il l'avait subtilisée avec adresse à Timo qui la conservait toujours accrochée à sa ceinture depuis qu'un autre des parents de Jagu, Washagi, avait fermé la porte.

Jagu avait des remords en songeant à ce larcin bien que sa dextérité de pickpocket lui eût procuré une agréable émotion. Mais il trouvait absurde la coutume exigeant que l'on refuse sa propre clé à un jeune tant qu'il n'est pas marié. Il voulait sortir cette nuit. S'il ne pouvait en obtenir la permission, il fallait bien qu'il s'en passât.

La porte s'ouvrit et se referma d'elle-même lorsqu'il eût prestement passé le seuil.

Dix ans plus tôt, il aurait dû corrompre le portier ou tromper

son attention. Mais les portiers, maintenant, appartenaient au passé. Ils gagnaient davantage en usine. Le dernier des serviteurs de la famille était mort depuis plusieurs années. Un appareil électronique le remplaçait.

C'était la fin de l'été ; la lune à son zénith plaquait à la ronde des résilles d'argent glauque et dessinait des ombres menaçantes et grotesques, celles des immenses statues de diorite érigées au milieu de la grande pelouse, à la gloire des cent grands anciens dont les combats avaient rendu fameux le nom des Wazaga.

Jagu ne s'arrêta pas pour les contempler, redoutant que le respect et la terreur issus du plus profond de son enfance ne l'influencent. Au lieu de cela, il leva la tête vers le ciel que parcouraient les étincelants satellites façonnés de la main des jomas. Il songea aux centaines d'autres qui échappaient à son regard, aux navires qui patrouillaient de planète en planète à l'intérieur du système, aux quelques vaisseaux cosmiques qui, très loin, fouillaient la galaxie.

— « Quel contraste ! » murmura-t-il. « Sur cette terre, d'aveugles statues de pierre paralysent l'esprit d'un peuple capable d'atteindre les étoiles ! »

Il avança vers une zone plus obscure au pied du mur du château, où débouchait un tunnel menant jusqu'à un à-pic situé en contrebas. Jadis, c'était là que se trouvaient les douves. On avait comblé le fossé. Par la suite, il avait été recreusé et cimenté. C'était à présent ici qu'était installé le garage souterrain

Jagu usa une nouvelle fois de sa clé pour entrer dans le garage. Il n'hésita pas entre les six véhicules : c'est sur l'*Oiseau de Feu*, effilé et bas, que son choix se porta. Le tout dernier modèle : chaque roue munie d'un moteur électrique de cent chevaux, commande à palonniers, capacité : quatre passagers. L'engin était d'un rouge éclatant.

Jagu fit basculer le dôme hémisphérique et s'installa devant le tableau de bord, la croupe appuyée contre un épais coussin fixé à une plaque d'acier verticale. Il rabattit le dôme, dont la fermeture était assurée par des verrous magnétiques opérant grâce à un petit moteur séparé qui activait les électro-aimants.

Il appuya sur un bouton et le voyant de mise en marche s'alluma. Le gros réservoir à hydrogène était plein. Jagu fit glisser un couvercle, dégageant ainsi trois fines tiges ; il abaissa l'une d'elles.

Silencieusement, l'*Oiseau de Feu* s'ébranla, remontant la rampe. Quand il fut en haut, Jagu manœuvra une autre commande et la porte en iris du garage se referma. L'*Oiseau de Feu* longea l'allée que bordaient les effigies des Ancêtres puis, prenant à droite, s'engagea sur la route privée qui serpentait pendant un kilomètre et demi à travers la forêt de *wexas*, des conifères pourpres. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint la route publique que Jagu donna toute la puissance. L'indicateur de vitesse, un instrument ressemblant à un thermomètre avec sa colonne centrale, monta à 215 en vingt secondes.

2

En haut d'une côte, Jagu dut faire un écart brutal sur sa gauche pour dépasser un gros camion. Mais il n'y avait pas de phares devant lui et il fit hurler son avertisseur en réponse aux coups de trompe furieux de l'autre conducteur.

Cela ne se passait pas comme ça, autrefois. Alors, quand un membre de l'aristocratie voulait voyager sans rencontrer d'obstacle, il prévenait la police qui le précédait pour dégager la route. A présent, cet ancien privilège aboutirait à perturber le trafic commercial. Les affaires passaient d'abord : aussi Jagu devait-il prendre ses risques comme n'importe qui. Il ne bénéficiait pas, contrairement à ses aïeux, de l'immunité s'il écrasait un piéton. Il était même censé respecter les limitations de vitesse. Ce qu'il faisait généralement. Mais, aujourd'hui, il n'avait aucune envie de se plier à la loi commune.

Il doubla une douzaine d'autres véhicules, dont plusieurs étaient de vieux engins à combustion interne. Après avoir roulé pendant quelques kilomètres, il ralentit pour s'engager sur une voie privée en faisant hurler ses pneus et non sans quelques embardées.

Il s'arrêta après avoir parcouru quelques centaines de mètres afin de faire monter Alaku. Tous deux échangèrent un baiser rapide et Alaku s'installa, la croupe calée contre la plaque portante ; le dôme se referma, l'*Oiseau de Feu* fit demi-tour et repartit à vive allure.

Alaku décrocha la fiole accrochée à sa ceinture, la déboucha et la tendit à Jagu ; comme celui-ci répondait à l'invite par un geste de refus, il porta le récipient à ses lèvres.

Il but plusieurs gorgées puis annonça : « Mes parents m'ont encore asticoté pour savoir pourquoi je n'ai pas encore choisi un groupe matrimonial. »

— « Alors ? »

— « Alors ? J'ai proposé de m'unir avec toi, Fawani et Tuugee. Oh ! mes aïeux ! Si tu avais entendu ces hoquets de douleur ! Ils en avaient le souffle coupé. Leur queue frémissait, leurs bras s'agitaient dans tous les sens... Et ce torrent de paroles ! Ils se sont quand même un peu calmés quand je leur ai dit que ce n'était qu'une plaisanterie. N'empêche qu'il m'a fallu subir un prêche interminable et enflammé sur la dégénérescence de la jeunesse moderne, son manque de respect quasi blasphématoire. L'humour, c'est très bien mais il y a des choses d'un caractère trop sacré pour qu'on plaisante à leur sujet. Etc., etc. Il est normal que, dans les classes inférieures, on cherche à oublier le particularisme clanique et à se marier avec les premiers venus. L'accélération de l'industrialisation et de l'urbanisation, les migrations de masse, la mobilité actuelle et *tutti quanti* rendent impossible le strict maintien des traditions de clan au sein du prolétariat. Et cela n'a pas d'importance pour lui. Mais pour nous, les jorutamas, les aristocrates, cela en a beaucoup. Où iraient la société, la religion, le gouvernement et le reste si les grands clans laissaient tout basculer dans le

chaos ? Et, en particulier, si notre clan, le clan de l'Aigle Bifide, donnait le mauvais exemple ? Je suppose que tu as déjà entendu des discours du même genre ? »

Jagu aspira énergiquement sa salive en signe d'approbation et dit : « Un million de fois ! Mais, je crains d'avoir encore davantage scandalisé les miens. Remettre en question les principes conjugaux est mal vu. Mais suggérer que peut-être — je dis seulement : peut-être — la croyance aux fantômes ancestraux pourrait être fausse, pourrait n'être que le vestige des vieilles superstitions d'antan... tu ne peux pas imaginer la réaction des parents en entendant ce genre de propos. J'ai dû en passer par une séance de purification rituelle, une cérémonie qui a coûté gros à la famille et qui a été rudement éprouvante pour moi. Ajoute à cela un stage de quatre heures dans un cachot du donjon, assorti de sermons et de prières transmis par haut-parleurs. Et pas moyen de couper le son. Ce fut abominable. Heureusement, leurs incantations ont fini par m'endormir. »

— « Pauvre Jagu, » murmura Alaku en tapotant le bras de son ami.

Quelques minutes plus tard, parvenus au sommet d'une colline, ils aperçurent, au pied de celle-ci, le double faisceau lumineux des phares d'une voiture arrêtée sur le bas côté de la route.

Jagu se rangea près du véhicule immobile d'où émergèrent Fawani, du clan des Trois Lions, et Tuugee, du clan du Dragon à la Langue Fourchue. Tous les quatre s'embrassèrent ; les nouveaux venus prirent place de l'*Oiseau de Feu* et Jagu redémarra. Il eut bientôt atteint sa vitesse de pointe.

— « Où nous réunissons-nous, ce soir ? » s'enquit Tuugee. « Je n'ai reçu le message que tardivement. Fawani m'a bien téléphoné mais j'ai été forcé de bavarder de la pluie et du beau temps en évitant de parler de la réunion. J'ai l'impression que mes parents surveillent mes communications. Les Dragons ont toujours eu la réputation d'être particulièrement méfiants. En l'occurrence, il s'avère qu'ils ont bien raison — quoique j'espère qu'ils ne se doutent de rien. »

— « Ce soir, nous nous rendons au monument de Siikii, » répondit Jagu.

Les autres le regardèrent bouche bée. « A l'endroit de la grande bataille ? » fit Alaku. « Là où sont enterrés les ancêtres tombés au combat ? Là où... »

— « Là où les fantômes s'assemblent toutes les nuits et massacrent ceux qui ont l'audace de s'aventurer parmi eux, » enchaîna Jagu.

— « Mais c'est se jeter dans la gueule du loup ! » s'exclama Fawani.

— « Eh bien, nous nous y jetons tout droit, » répliqua Jagu. « Tu ne crois pas réellement à ces calembredaines, quand même, hein ? Parce que si tu y crois, il vaudrait mieux que tu nous abandonnes sans plus attendre. Rentre chez toi, demande aussitôt un récurage rituel et fais-toi fustiger. Nous en avons suffisamment fait jusqu'ici pour mobiliser les fantômes en

colère — si, du moins, ils existent ! »

Après un moment de silence, Fawani reprit la parole : « Passe-moi la bouteille, Alaku. Je veux boire en dépit des fantômes. Boire à notre amour éternel. »

Le rire de Jagu sonna le creux. « Très bien, ce toast, Fawani. Mais je te conseillerai plutôt d'invoquer Waatii, le dieu de la vitesse. Nous allons avoir besoin de sa bénédiction : il y a un flic qui s'amène. »

Les autres se retournèrent pour voir ce que Jagu avait aperçu dans son rétroviseur. Derrière l'*Oiseau de Feu*, à environ quinze cents mètres, clignotait une lumière jaune. Le pilote appuya sur un bouton qui enclenchait un dispositif destiné à amplifier les bruits extérieurs et l'on entendit alors le ululement de la sirène de la voiture patrouilleuse.

— « Si je ramasse encore une contredanse, mes parents me confisqueront l'*Oiseau de Feu,* » maugréa Jagu. « Accrochez-vous. »

Il manœuvra une commande et un voyant s'éclaira sur le tableau de bord, indiquant qu'un écran opaque s'était rabattu sur les plaques d'immatriculation.

Faisant rugir son avertisseur, Jagu se déporta sur sa gauche pour dépasser une voiture de tourisme. Au même moment, il vit devant lui les phares d'un autre véhicule, plus grand et plus large, qui venait à sa rencontre. A la seconde précise où la collision semblait imminente, tandis que ses compagnons terrifiés imploraient les ombres de leurs ancêtres de les sauver, il se rabattit en faisant une queue de poisson au conducteur de la voiture légère. Le hurlement des pneus chauffés à blanc du véhicule qu'ils venaient d'éviter parvint aux oreilles des passagers de l'*Oiseau de Feu.*

Alaku, Fawani et Tuugee gardèrent le silence, trop effrayés pour protester. D'ailleurs, ils savaient que Jagu se moquerait éperdument de leurs doléances. Il était décidé à les tuer et à se tuer lui-même plutôt que de se faire prendre. Et, effectivement, mieux valait la mort que le scandale public, les récriminations des parents et le récurage rituel.

Jagu continua sa route. Soudain, il se trouva bloqué par une semi-remorque qui avançait à une allure d'escargot et que la file de voitures roulant en sens inverse lui interdisait de dépassait. S'il attendait, la voiture de police allait le rattraper. Alors, il doubla la semi-remorque, non pas à gauche, mais à droite en montant sur le bas-côté. Et sans ralentir.

Heureusement, le talus était relativement large et à peu près plan. Il y avait juste assez de place pour l'*Oiseau de Feu* : deux centimètres au-delà des roues du côté droit, le remplai s'interrompait et il n'y avait plus qu'une paroi presque verticale. Un ruisseau serpentait en bas, argenté sous la lune.

Alaku jeta un coup d'œil à travers le dôme transparent, poussa un grognement et porta à nouveau la bouteille à ses lèvres. Quand il la reposa, le camion se trouvait derrière eux.

Se retournant, Fawani remarqua que la voiture de police suivait la semi-remorque. Puis il vit le pin-

ceau d'un phare : les policiers se préparaient à faire la même manœuvre que Jagu. Mais ce n'était qu'une fausse alerte : le chauffeur, ayant apparemment changé d'idée, reprit sa place derrière le poids lourd.

— « Il va nous signaler par radio, » dit Fawani. « As-tu l'intention de forcer un barrage, Jagu ? »

— « S'il le faut, naturellement, » répondit joyeusement l'interpellé. « Mais le monument de Siikii n'est plus qu'à quelques centaines de mètres. »

— « Les flics trouveront à quel endroit ou aura changé de direction, » fit Alaku.

Jagu éteignit ses lumières et fonça à 220 à l'heure. Au bout de quelques secondes, il réduisit sa vitesse mais prit quand même son virage à 100.

L'espace d'un instant, tout le monde — sauf le conducteur — eut la conviction que la voiture allait se retourner. Jagu s'était exercé plus de vingt fois à négocier ce tournant et il savait exactement ce qu'il était capable de faire. L'*Oiseau de Feu* chassa de l'arrière mais évita juste à temps un arbre. A nouveau, Jagu avait l'engin bien en main. Reprenant progressivement de la vitesse, il se rua sur la route étroite.

Cette fois, il ne dépassa pas le 150. Il prenait ses virages avec une aisance trahissant une connaissance approfondie de l'itinéraire.

Soudain, il actionna le frein.

Encore quelques centaines de mètres, puis il quittait la chaussée pour s'enfoncer dans un épais fourré ; il y avait juste l'intervalle suffisant entre les troncs pour que la voiture pût passer sans érailler la peinture de ses flancs. A la fin de cette sorte d'allée, il fit un virage de quarante-cinq degrés et coupa son moteur.

Les passagers restèrent un moment à leur place, haletants, examinant le décor.

Ils ne pouvaient pas voir la route mais ils distinguaient cependant le clignotant jaune de la voiture de police qui se hâtait en direction du monument.

— « Les autres ne risquent-ils pas de se faire repérer ? » s'enquit Fawani.

— « Non s'ils ont caché les voitures comme je le leur ai dit, » répondit Jagu, qui, ouvrant le dôme, s'extirpa hors du véhicule. « Donnez-moi un coup de main, » ajouta-t-il en se dirigeant vers le coffre. « J'ai là ce qu'il faut pour berner la police lorsqu'elle viendra relever nos traces. »

Tous quatre sortirent de la voiture une masse verte formant un rouleau étroitement serré. Sur les directives de Jagu, on transporta l'objet jusqu'à l'endroit où ils avaient quitté la grande route, puis ils développèrent le paquet et disposèrent cette espèce de nappe sur les marques de pneus.

Lorsque l'opération fut terminée, on eut dit de l'herbe fraîche. Il y avait même quelques fleurs sauvages — ou, tout au moins, cela ressemblait à des fleurs sauvages — piquées ici et là parmi les brins d'herbe. Bientôt, le quatuor dissimulé derrière les arbres vit la voiture de police revenir lentement tandis que son phare fouillait le bas-côté de la route.

Elle finit par s'éloigner et disparaître dans l'obscurité.

Toujours sur l'injonction de Jagu, on roula à nouveau le tapis de faux gazon qui fut rangé dans l'*Oiseau de Feu.* Le jeune pilote reprit place aux commandes et la voiture s'élança en direction du monument.

— « Si nous n'avions pas commis d'excès de vitesse, tous ces soucis nous auraient été épargnés, » dit Fawani tandis que la voiture filait le long de la route sinueuse.

— « Mais nous n'aurions pas rigolé, » rétorqua Jagu.

— « Vous ne comprenez rien à rien, » jeta Alaku. « Jagu se moque éperdument de la vie. En fait, je me demande parfois s'il ne cherche pas à se tuer. Ce serait la fin de ses problèmes — et des nôtres. D'ailleurs, ce qu'il veut, c'est lancer en quelque sorte un défi à nos parents et à la société qu'ils représentent — même si ce défi ne consiste qu'à semer un flic. »

— « Toujours aussi froidement objectif, cet Alaku ! » s'exclama Jagu. « Assis dans son coin, il dissèque une situation et les types qui en sont les acteurs. Seulement, et bien que son analyse soit souvent juste, il n'intervient jamais. Alaku ou l'Eternel Spectateur ! »

— « Je ne suis pas un meneur, » répondit Alaku d'un ton un peu sec. « Mais je sais participer à l'action aussi bien que n'importe qui. Ne l'ai-je pas toujours fait jusqu'à présent ? Ai-je jamais refusé de vous suivre ? »

— « Non. Je te fais mes excuses. J'ai parlé sans réfléchir. Tu me connais. Je suis un impulsif. »

— « Tu n'a pas besoin de t'excuser, » répondit Alaku. Et son intonation était à nouveau cordiale.

3

Ils arrivèrent au monument de Siikii. Jagu passa devant l'entrée. Plusieurs voitures étaient rangées derrière les arbres.

— « Tous les sept sont au rendez-vous. »

A une trentaine de mètres au sud du grand portique, Jagu lança un appel à mi-voix. Quelqu'un y répondit tout aussi doucement et, un instant plus tard, une corde en plastique se balançait devant lui.

Jagu le premier entreprit l'ascension du mur de pierre. Une ascension que la structure centauroïde de son corps rendait fort difficile. Quand il eut passé de l'autre côté de la muraille, il retrouva Ponu, du clan de la Pie à Queue Verte, qui l'attendait. Tous deux s'étreignirent.

Lorsque les autres les eurent rejoints, on réenroula le filin et tout le monde se dirigea à pas lents vers le lieu de la réunion. Les statues des glorieux ancêtres les contemplaient de tout leur haut — les effigies érigées en l'honneur de ceux qui étaient tombés lors de la bataille de Siikii, le dernier grand combat de la dernière guerre civile. Elle s'était déroulée cent vingt ans plus tôt et les aïeux de quelques-uns de ceux qui se trouvaient là ce soir s'étaient entretués sauvagement à l'époque. La noblesse avait subi une telle hémorragie pendant la guerre civile que les classes inférieures avaient

pu ensuite réclamer et obtenir certains droits et certains privilèges qui, jusque-là, leur avaient été refusés. Cette guerre avait aussi eu pour résultat d'accélérer l'évolution de l'ère industrielle encore dans son enfance.

Les jeunes gens s'avançaient donc entre les Héros au front sévère et les colonnes commémorant les faits d'armes et les actes de vaillance qui avaient marqué la grande bataille. La présence de ces effigies solennelles les intimidait quelque peu. Seul Jagu était à son aise. Il n'arrêtait pas de bavarder et, si sa voix était contenue, elle était pleine d'assurance. Avant même d'avoir atteint le centre du monument, néanmoins, tout le monde avait fini par surmonter cette gêne. On parlait librement et il y avait même parfois un éclat de rire.

Le centre du monument — c'était à cet endroit même que l'issue de la bataille s'était décidée — était le haut lieu, le site sacré entre tous. Là se dressait la statue colossale de Joma, l'ancêtre éponyme de la race des jomas.

C'était un bloc massif de diorite sculptée et peint de façon à reproduire la carnation des vivants. Le héros n'avait ni poitrine ni bras ; son cou se rattachait directement à son corps de quadrupède. Les écritures saintes des jomas, le Livre de Mako, disait qu'il était originellement à l'image de ses descendants. Mais en échange du don d'intelligence et de la promesse que ses fils seraient l'espèce qui dominerait ce monde d'abord, l'univers ensuite, il avait fait l'abandon de ses bras et accepté de n'être plus qu'une sorte d'animal mutilé. Ce sacrifice avait été agréable au divin Tuu qui lui avait alors permis de se reproduire parthénogénétiquement sans le concours des trois partenaires normalement nécessaires pour que soit consommée l'union. (Joma n'avait pas de partenaires puisqu'il était le seul survivant de son espèce, Tuu ayant dans sa juste colère tué la plupart des êtres vivants.)

Et c'est ici que Jagu avait décidé que se tiendrait la fête nuptiale. Il n'aurait pu trouver meilleur endroit pour affirmer son mépris des fantômes et des croyances que toute la planète considérait comme sacro-saintes.

Les arrivants saluèrent ceux qui les attendaient. Les coupes passèrent de main en main, accompagnées de propos badins. C'était Ponu qui avait été chargé des préparatifs. Il avait disposé des tapis par terre — huit tapis sur chacun desquels prirent place quatre jorumas — et prévu les mets et les boissons.

A mesure que la nuit passait et que la lune poursuivait sa course dans le ciel (elle avait déjà dépassé son zénith), les conversations et les rires se faisaient plus bruyants. Soudain, Jagu prit un flacon que Ponu avait apporté, le déboucha et s'approcha du groupe. A tous, il remit une grosse pilule puisée dans le récipient et chacun tour à tour avala la sienne sous son regard attentif, tout en faisant une grimace de dégoût. Fawani faillit rejeter sa pilule mais il finit par l'ingurgiter après que Jagu l'eut menacé de la lui

enfoncer dans la gorge de sa propre patte s'il faisait des manières.

Lorsque tout le monde eut été servi, Jagu adressa à Mako une prière burlesque, parodiant celle que les quatuors nouvellement mariés font au héros de la fertilité de leur clan. Quand il eut terminé, il but une gorgée de vin et lança la bouteille sur la face de la statue de Joma contre laquelle elle se fracassa.

Une heure plus tard, la première partie de la fête nuptiale était arrivée à son terme. Les participants se reposaient, se préparant pour la phase suivante, commentant la beauté et les désappointements mineurs de la dernière réunion.

Soudain, un coup de sifflet strident déchira brutalement la nuit.

Jagu sauta sur ses pieds. « Les flics ! Attention, vous autres... pas de panique ! Prenez vos casques et vos pectoraux mais ce n'est pas la peine de les mettre tout de suite. Laissez les tapis : ils ne portent aucun emblème de clan. Suivez-moi ! »

La statue de Joma se dressait en haut d'une petite éminence de terrain. C'était cette situation avantageuse, la butte constituant un bon point d'observation, qui, en même temps que sa volonté de commettre le plus terrible des blasphèmes, avait déterminé Jagu à choisir ce lieu. La porte principale du site était ouverte et plusieurs voitures de police, tous feux allumés, étaient en train de la franchir. Il existait trois autres issues : deux d'entre elles étaient béantes et déjà ocupées par les policiers. Une seule demeurait encore close mais c'était probablement un piège : les flics étaient sans doute à l'affût de l'autre côté de l'enceinte.

Mais s'il s'agissait bien d'un stratagème, cela voulait dire que les policiers les avaient surveillés tandis qu'ils cachaient leurs voitures dans les fourrés. Donc que même si Jagu et ses amis parvenaient à fausser compagnie aux forces de l'ordre, il faudrait rentrer à pied. Une longue marche, et inutile de surcroît, car il serait facile d'identifier les propriétaires des véhicules.

Toutefois, il existait quand même une chance pour que ce ne fût pas une embuscade préméditée. Peut-être les policiers qui avaient pris l'*Oiseau de Feu* en chasse sur la route avaient-ils simplement eu des soupçons et avaient-ils alerté leurs collègues qui, alors, avaient vu les jeunes gens escalader le mur, avaient été témoins de la réunion devant la statue de Joma et avaient décidé de passer maintenant à l'assaut.

Il était également possible qu'ils ne fussent pas assez nombreux pour bloquer toutes les issues. En ce cas, la quatrième porte laissée sans surveillance pourrait servir de sortie de secours.

Jagu inclinait à tenter le tout pour le tout. Mais ce serait prendre le risque de conduire ses amis droit à la catastrophe alors qu'il avait préparé quelque temps auparavant une cachette à l'intérieur même du monument.

Miser sur une éventualité douteuse alors qu'il existait un refuge absolument sûr à portée de la main serait stupide.

— « Suivez-moi. Direction : la

statue de Ngiizaa. Dépêchez-vous mais gardez votre sang-froid. Si quelqu'un tombe ou a des ennuis, qu'il appelle. Nous nous arrêterons pour l'aider. »

Il se rua en avant. Tandis qu'il courait, il entendait derrière lui le tambourinement des pattes de ses amis sur le sol et leur souffle que l'effort de la course rendait rauque.

Ils dévalèrent le flanc de la colline du côté opposé à la porte principale, en direction de l'effigie de granit du Héros Ngiizaa. Jagu balaya les lieux d'un regard circulaire et nota que les autres statues les cacheraient aux yeux des policiers qui approchaient. Il avait choisi Ngiizaa pour cette raison : un cercle de statues entourait la sienne, marquant l'endroit où l'ancêtre était tombé au milieu d'un monceau de cadavres ennemis. Il leur fallut soixante secondes pour parvenir au but. On avait largement le temps d'ouvrir la trappe qui se trouvait à la base du piédestal et de s'engouffrer dans la cavité qu'elle dissimulait.

Il y avait plus d'un an que, avec l'aide de quelques amis, Jagu avait creusé le trou en profitant des nuits sans lune. Des poutres servaient à étayer le panneau d'ouverture qui avait été soigneusement recouvert de gazon. La trappe était solide : Jagu et cinq de ses camarades avaient éprouvé la résistance du couvercle afin d'être certains qu'il ne fléchirait pas, trahissant ainsi son existence, sous le poids des visiteurs.

On se mit à quatre pour rouler le tapis de gazon. La besogne ne prit guère de temps. Jagu maintint le panneau ouvert tandis que les autres descendaient dans la cachette au fond de laquelle ils s'entassèrent.

Tous étaient à l'abri sauf Jagu, quand les voitures de police atteignirent le monument qu'elles se mirent à balayer de leurs projecteurs. Jagu dut se plaquer contre le sol et demeurer immobile dans cette position tandis que les faisceaux de lumière passaient et repassaient à la ronde. Enfin, il put se relever et rejoindre ses compagnons, non sans avoir replacé le camouflage de gazon sur la trappe.

C'était là le point critique. Personne ne pouvait s'assurer de l'extérieur que l'empiècement était bien invisible. Néanmoins, il était peu probable que la police pensât à une pareille cache. Quand la fouille commencerait, les policiers supposeraient que ceux qu'ils recherchaient se seraient mis à l'abri derrière les statues. Ils n'examineraient pas sérieusement le sol. Ce seraient de jeunes gens aplatis dans l'herbe et non de mystérieuses trappes qu'ils s'attendraient à trouver.

Il faisait étouffant et l'on était à l'étroit dans le trou ; Jagu formait des vœux pour que l'attente ne s'éternisât pas. Zotu souffrait d'une légère claustrophobie. S'il s'abandonnait à la panique, il faudrait l'assommer pour le bien de tous.

Les aiguilles lumineuses de sa montre marquaient trois heures trente : Jagu décida de laisser une heure à la police pour conclure que le groupe s'était éclipsé en franchissant le mur. Ce délai écou-

lé, il ferait sortir ses amis de leur cachette ; si la police n'avait pas posté de sentinelles pour surveiller la route, si elle ne passait pas les bois au crible et ne trouvait pas les voitures, tout irait bien. Cela faisait beaucoup de si... mais l'aventure était passionnante.

Quelques minutes plus tard, des pas pesants ébranlèrent la trappe.

Jagu réprima un grognement. Si le policier remarquait que cela sonnait le creux... Mais c'était assez peu vraisemblable. Les flics devaient s'époumonner à lancer des appels.

Il y eut encore un bruit de raclement comme si le pied de quelqu'un accrochait le panneau. Puis quelque chose grinça contre le bois. Jagu retint son souffle. Pourvu que personne n'eût brusquement envie de tousser !

Au bout de quelques secondes, le panneau s'ouvrit lentement. Une voix sèche retentit : « Allez, les gars ! Fini de jouer. Sortez de là. Et ne tentez pas de faire quoi que ce soit, sinon, on tire. »

4

PLUS tard, dans son cachot, lorsqu'il eut à nouveau le temps de réfléchir, Jagu regretta de n'avoir pas résisté. Il eût mieux valu qu'il se soit fait tuer...

Il était seul dans une cellule exiguë. Il ne savait pas depuis combien de temps il s'y trouvait. Il n'y avait pas de fenêtre, on lui avait pris sa montre et il n'avait personne à qui parler.

A trois reprises, on lui fit passer de quoi manger par une petite ouverture percée dans la porte. Le plateau était vissé à cette dernière. Il comportait des dépressions où les aliments étaient disposés. Faute de couvert, force lui fut de se servir de ses doigts. Le plateau était retiré au bout de quinze minutes. Et il était impossible de le retenir.

Le mobilier était sommaire. Le lit, boulonné au plancher, ne comportait ni couvertures ni oreillers. Il y avait une cuvette et un souffleur d'air pour se sécher ; un trou dans le sol était destiné à recevoir les détritus. Les murs étaient capitonnés. Impossible de se suicider.

Après le troisième repas, comme Jagu faisait les cent pas en se demandant quel châtiment allait lui être infligé, ce que ses compagnons étaient en train de subir, ce que ses parents savaient et ce qu'ils pouvaient penser, la porte s'ouvrit. Si silencieusement que le prisonnier ne s'en aperçut pas avant de s'être retourné. Deux soldats — ce n'étaient pas des policiers — entrèrent. Sans prononcer un mot, ils firent sortir le captif et l'encadrèrent.

Ni l'un ni l'autre n'était armé mais Jagu devinait qu'ils n'ignoraient rien des techniques du combat rapproché et que, s'il se risquait à les attaquer, il lui en cuirait. Ce n'était pas dans ses intentions. Pas avant que les choses fussent claires, en tout cas. Tant qu'il serait à l'intérieur d'un bâtiment où il n'avait jamais mis les pieds et qui devait probablement être équipé d'une télévision en circuit fermé et de dispositifs électroniques, il resterait tranquille.

On lui fit suivre un long couloir et il fut poussé dans une cabine d'ascenseur.

La montée dura quelque temps mais Jagu n'avait aucun moyen de savoir à quel étage il était parvenu lorsque ses gardiens ouvrirent la porte. Il y eut encore un corridor interminable à longer, puis un autre. Finalement, le trio fit halte devant une porte sur laquelle était gravé en caractères ornementés dont la mode remontait à un siècle ces deux mots : *Tagimi Tiipaaroozuu.* Direction de la police criminelle. Arigi, celui qui était chargé des grosses affaires, était le directeur du service. Jagu le connaissait car il avait assisté à son initiation. Il appartenait au même clan que lui.

Les genoux de Jagu s'entrechoquaient mais il se jura de ne pas trahir son effroi. Il entra dans la pièce en se disant qu'il se répéterait inlassablement qu'il n'avait pas peur.

Arigi était installé devant un immense bureau en bois de bini en demi-lune. Son visage, dur et froid, était rendu plus indéchiffrable encore par des lunettes sombres. Son chef était surmonté de la haute coiffure carrée, insigne de ses fonctions. Il avait les bras chargés de bracelets dont la plupart lui avaient été décernés par le gouvernement pour services rendus. Il tenait à la main droite un stylet au manche orné de pierreries.

— « Peut-être aimerez-vous savoir que vous êtes le premier de la bande à être interrogé, » fit Arigi d'une voix sèche en pointant son stylet vers Jagu. « Les autres sont toujours dans leur cellule à se demander quand le procès va commencer. Dites-moi, » poursuivit-il avec une telle rudesse que Jagu ne put s'empêcher de tressaillir, « dites-moi, quand vous êtes-vous mis à croire que les fantômes de vos ancêtres n'existaient pas, sinon en tant que vestiges des superstitions primitives dans l'esprit des imbéciles ? »

Jagu avait décidé de ne rien nier de ce qui était la vérité. S'il devait en pâtir, tant pis ! Mais il ne s'abaisserait pas à mentir et à implorer.

— « Je l'ai toujours pensé, » répondit-il. « Dans mon enfance, j'ai peut-être cru à l'existence des fantômes ancestraux mais je ne me le rappelle plus. »

— « Et vous avez eu l'intelligence de ne pas proclamer cette incrédulité en public. » Arigi parut se détendre un peu. Mais Jagu était convaincu qu'il espérait que l'accusé en ferait autant et qu'il pourrait le surprendre hors de ses gardes.

Il se demanda si ses réponses étaient enregistrées, si son image était transmise à ses juges. Vraisemblablement, le procès pour blasphème aurait lieu à huis-clos. Cette accusation ferait rejaillir tant de déshonneur sur son clan que celui-ci s'arrangerait pour éviter les éclaboussures. Il était assez puissant pour cela. Peut-être la famille s'était-elle déjà débrouillée pour que les choses se bornent aux apparences : on lui ferait peur afin qu'il se repente et on le relâcherait avec une réprimande ou, ce qui était plus probable, une affectation à un travail de bureau. Il serait alors éternellement condamné à rester un rampant.

Mais non ! Le blasphème n'était pas seulement un crime contre les habitants de cette planète. Jagu avait craché au visage des Ancêtres. Il n'y avait que la souffrance et le sang qui fussent capables de laver l'outrage. Les fantômes se rassembleraient autour de lui tandis qu'il hurlerait sur le gril et que le sang s'échapperait à flot de ses plaies béantes.

Arigi sourit comme s'il avait réussi à conduire Jagu là où il le voulait.

— « Cela prouve au moins votre sang-froid. Vous vous comportez comme un Wazaga doit se comporter. Pour le moment, du moins. Dites-moi... vos amis nient-ils, eux aussi, qu'il y ait une vie éternelle ? »

— « Demandez-le leur vous-même. »

— « Cela signifie-t-il que vous ignorez ce qu'ils croient ? »

— « Cela signifie que je ne veux pas les trahir. »

— « Mais vous les avez trahis dès l'instant où vous les avez conduits au monument de Siikii pour profaner les Héros par cette cérémonie nuptiale illégale et vos prières blasphématoires. Vous les avez trahis dès l'instant où vous leur avez fait part de vos doutes et les avez encouragés à exprimer les leurs. Vous les avez trahis en achetant à des criminels un contraceptif interdit et en le faisant absorber à vos camarades avant l'orgie. »

Jagu se raidit. Si personne n'avait parlé, comment Arigi pouvait-il être au courant de ce détail ?

Le chef de la police sourit à nouveau. « Vous les avez trahis plus encore que vous ne le supposez. Ainsi, les pilules de *wiifii* que vous leur avez distribuées n'avaient aucun pouvoir. J'avais déjà ordonné à votre fournisseur de vous vendre simplement un produit qui ressemblait au *wiifii* et avait le même goût mais qui n'a pas d'efficacité. Un quart de vos amis doit être engrossé à l'heure qu'il est. Vous aussi, peut-être ! »

Jagu s'efforça de dissimuler l'émoi dans lequel l'avaient jeté ces paroles. « Si vous êtes depuis si longtemps au courant de notre conduite, pourquoi ne nous avez-vous pas arrêtés plus tôt ? »

Arigi plia son torse en arrière et se croisa les mains derrière la tête. Ses yeux étaient fixés sur un point situé au-delà de Jagu, comme si c'était à cet endroit que fussent ses pensées.

— « Jusqu'à présent, » dit-il hors de propos d'une voix lente, « nous avons découvert exactement cinquante et une planètes convenant à notre structure biologique. Cinquante et une sur les trois cent mille que contient selon les calculs cette seule galaxie. Sur ces cinquante et une planètes, toutes découvertes au cours des vingt-cinq dernières années, d o u z e étaient habitées par des créatures intelligentes de type centauroïde semblables à nous, cinq par des bipèdes et six par des êtres vraiment très insolites. Toutes ces créatures sont bisexuées. Je devrais plutôt dire qu'elles possèdent une bipolarité sexuelle. Aucune de ces races ne présente la quadripolarité qui est la nôtre. Si nous extrapolons à partir de ces

données, nous pouvons avancer que le type centauroïde est l'architecture physique privilégiée de Tuu ou, si vous préférez, de l'antique conception païenne des Quatre Parents de la Nature. La forme bipède arrive en seconde place. Et Tuu seul sait combien d'autres créatures exotiques sont disséminées à travers le Cosmos.

» Nous pouvons également soutenir que, pour quelque raison inconnue, Tuu nous a accordé le monopole de la reproduction quadrisexuée. En tout cas, jusqu'ici, seuls les jorumas semblent bénéficier de ce mode de reproduction. Bien. Qu'est-ce que tout cela vous suggère ? »

5

Jagu était désorienté. L'interrogatoire ne suivait pas le cours qu'il avait prévu. Pas d'accusations proférées d'une voix tonnante, pas de sermon ampoulé, pas de menaces ni de châtiment physique et mental, ni de mort.

Où Arigi voulait-il en venir ? Peut-être cette conversation était-elle destinée à faire croire à Jagu qu'il allait s'en tirer à bon compte. Alors, le coupable baisserait sa garde et le policier passerait à l'attaque.

— « Le Livre de Mako affirme que Joma est unique dans l'univers, » déclara-t-il. « Que les jorumas sont ' l'image de Tuu. Aucune autre créature au monde ne bénéficie de la faveur de Tuu — c'est Mako qui le dit. Tuu nous a choisis pour être les conquérants du Cosmos. »

— « C'est Mako qui le dit, » répéta Arigi. « Ou celui qui écrivit le Livre dont la rédaction lui est attribuée. Mais je veux connaître votre sentiment. »

A présent, Jagu pensait qu'il savait ce que cherchait le policier : obtenir par ces propos que l'accusé confessât son incrédulité. A ce moment, il bondirait sur sa proie.

Mais pourquoi tant de complications ? Arigi avait toutes les preuves en main !

— « Mon sentiment ? Je trouve assez étrange que Tuu ait créé tant d'êtres si différents — j'entends des êtres doués de suffisamment d'intelligence pour posséder un langage et avoir un mot pour signifier Dieu — mais n'en ait créé qu'un seul à son image. S'il voulait que toutes les planètes fussent finalement peuplées de jorumas, pourquoi a-t-il créé sur ces planètes des créatures différentes ? Des créatures qui, d'ailleurs, croient toutes être à l'image de leur Créateur. »

Les deux paires de paupières d'Arigi s'étaient rabaissées de sorte qu'elles ne laissaient plus filtrer qu'une étroite lueur vert pâle. « Vous savez que vous en avez assez dit pour vous condamner ? Que si je rapportais vos propos à la justice, vous seriez brûlé à petit feu ? Il est vrai que les blasphémateurs sont en général tués rapidement en étant jetés dans une chaudière. Mais la loi est toujours la loi. Il n'y aurait rien d'illégal à vous faire griller lentement — à vous faire agoniser pendant douze heures et plus. »

— « Je sais. J'ai pris du bon temps avec mes amis. J'ai défié les fantômes. Je suis prêt à payer. »

Mais, une seconde fois, Arigi repartit sur un tout autre sujet : « Avant sa mort, Mako annonça que son fantôme parcourrait le Cosmos et laisserait un signe sur les mondes qui devaient être l'apanage des jorumas. Cela se passait deux mille cinq cents ans avant l'ère spatiale. Alors que personne n'imaginait les voyages cosmiques. Or, lorsque nous nous sommes posés pour la première fois sur une planète habitable, nous y avons trouvé le signe promis : une statue de pierre à l'image de Joruma, notre ancêtre. Mako l'avait sculptée pour indiquer qu'il nous avait précédés et avait fait don de ce monde aux Croyants, aux jorumas. Et sur cinq autres des cinquante-cinq planètes explorées jusqu'ici, ont été trouvées de gigantesques statues de pierre représentant Joma. Comment expliquez-vous la chose ? »

Jagu répondit d'une voix lente : « Ou bien le fantôme de Mako a taillé l'image de Joma dans la roche de ces planètes. Ou bien... »

Il s'interrompit.

Arigi le pressa :

— « Ou bien quoi ? »

La bouche de Jagu s'ouvrit mais les mots passaient difficilement. La gorge serrée, il laissa enfin tomber :

— « Ou bien nos astronautes les ont sculptées eux-mêmes. »

La réaction du policier ne fut pas celle que Jagu attendait : Arigi se mit à rire au point d'en devenir écarlate. Enfin, s'essuyant les yeux avec son mouchoir, il reprit la parole, encore secoué de hoquets d'hilarité :

— « Et voilà ! Vous avez deviné. Je me demande combien d'autres en ont fait autant et se sont tus, comme vous, parce qu'ils avaient peur. »

Il se moucha et poursuivit : « Pas beaucoup, sans doute. Il y a si peu de sceptiques-nés de votre genre. Et si peu de gens aussi intelligents... »

Il jeta un coup d'œil curieux à son interlocuteur.

— « Cela ne vous fait pas plaisir d'avoir eu raison ? Qu'est-ce que vous avez ? »

— « Je ne sais pas. Peut-être, tout en étant incrédule, ai-je toujours espéré retrouver la foi. Ce serait tellement plus simple ! Si nos astronefs avaient trouvé les statues qui les attendaient, je n'aurais pas eu d'autre choix que de croire... »

— « Non, » jeta brutalement le policier. « Vous ne l'auriez pas cru. »

Jagu le dévisagea.

— « Non ? »

— « Non ! Même si toutes les preuves confirmaient la réalité du fantôme de Mako, même si elles étaient écrasantes, vous persisteriez encore dans votre incrédulité. Vous trouveriez le moyen de la justifier rationnellement. Vous diriez que l'explication ou l'interprétation correcte est hors de portée, voilà tout. Et vous continueriez à nier l'existence des fantômes. »

— « Pourquoi ? Je suis un être de raison. Je pense en termes scientifiques. »

— « Oh ! bien sûr ! Mais vous êtes né agnostique, vous êtes né sceptique. Encore dans la matrice, vous aviez le tempérament d'un

incroyant. Ce n'est qu'en violentant votre nature que vous avez accepté les dogmes religieux. La plupart des gens sont congenitalement des croyants. Mais pas tout le monde. »

— « Vous voulez dire que le réel n'a pas voix au chapitre ? Que si je pense comme je le fais, ce n'est pas parce que j'ai usé de la raison pour trouver ma voie à travers l'obscur labyrinthe de la religion, mais parce que c'est mon caractère qui m'oblige à penser de la sorte ? »

— « Très exactement. »

— « Mais... mais... cela signifie qu'il n'y a pas de Vérité ! Que le plus ignorant des rustres, le plus fervent adorateur des fantômes sont tout aussi fondés que moi à proclamer leur foi ! »

— « La Vérité ? Il y a vérité et vérité. Vous tombez du haut d'une falaise : votre chute s'accélère régulierement jusqu'au moment où vous arrivez au sol. L'eau, si on ne lui jette pas un sort, s'écoule d'amont en aval. Ce sont là des vérités que personne ne discute. Le tempérament n'intervient pas dans les questions d'ordre physique. Mais, dans le domaine de la métaphysique, la vérité est affaire préjugé congénital. C'est tout. »

La pensée du bûcher et de la mort qui l'attendaient n'avaient pas ému Jagu. Or, à présent, il tremblait de colère. Plus tard, il aurait une crise de dépression. Devant le cynisme d'Arigi, il se sentait dans la peau d'un enfant.

— « Les membres éclairés — pardonnez-moi : les sceptiques-nés — de l'aristocratie ne croient plus aux fantômes, » reprit le policier. « Sur cette terre où foisonnent les images taillées dans le granit de nos illustres ancêtres et où pullulent ceux qui rendent un culte à ces images, nous rions. Mais nous rions en silence. Ou en petit comité. Beaucoup d'entre nous en sont venus jusqu'à douter de l'existence de Dieu. Mais nous ne sommes pas fous. Nous nous gardons bien d'étaler notre scepticisme en public. Après tout, la religion est la trame de notre société. Excellent moyen de tenir le peuple en bride ou de justifier notre domination sur lui ! Mais revenons-en à notre propos : n'avez-vous rien remarqué de particulier en ce qui concerne la découverte des statues de Mako ? En ce qui concerne plus précisément le type de planètes sur lesquelles on les a identifiées ? »

Jagu répondit en s'efforçant d'empêcher sa voix de chevroter :

— « On n'en a pas trouvé sur les planètes habitées par des êtres disposant d'une technologie égale à la nôtre. On n'en a trouvé que sur les planètes désertes ou sur celles où la technologie était inférieure à la nôtre. »

— « Excellente réponse ! Vous voyez bien que ce n'est pas une coïncidence. Nous n'allions pas attaquer des créatures capables de répondre par des représailles efficaces. Pas encore, en tout cas. Je vais vous dire pourquoi je vous fais de telles révélations — ou, plus exactement, je vais confirmer vos propres soupçons. Depuis qu'existe la propulsion super-luminique, nos vaisseaux d'exploration interstellaire sont confiés à des individus appartenant à un type

déterminé. Leurs équipages sont exclusivement recrutés parmi les aristocrates. Les aristocrates sceptiques. Qui n'ont aucun scrupule lorsqu'il y a lieu de sculpter des statues sur les planètes convenables. »

— « Pourquoi doivent-ils le faire ? »

— « Pour établir un principe. Pour nous justifier. Un jour, une autre espèce intelligente et bénéficiant d'une technologie égale, peut-être même supérieure à la nôtre, cherchera à revendiquer telle ou telle de nos planètes. Quand cela se produira, nous voulons que nos guerriers et le peuple soient pris d'une irrésistible frénésie religieuse. »

— « Votre intention est que mes camarades et moi-même nous mettions à votre service. »

— « Ce sera aussi dans votre propre intérêt. Quand nous serons morts, c'est vous, les jeunes, qui prendrez les rênes du pouvoir. Et il y a encore un autre facteur. Nous vous recrutons parce que nous avons besoin de combler les vides qui se sont produits dans nos rangs. Cette besogne est dangereuse. De temps en temps, un vaisseau disparaît, voilà tout. Il quitte le port et on n'a plus jamais de nouvelles de lui. Il nous faut de nouveaux cosmonautes. Nous avons besoin de vous et de vos amis. Quelle est votre réponse ? »

— « Est-ce que j'ai le choix ? Si nous repoussons vos propositions, qu'adviendra-t-il de nous ? »

— « Vous serez victimes d'un accident. Un procès et une condamnation à mort sont hors de question. Même sous le sceau du secret. Le risque de jeter l'opprobre sur des clans anciens et honorables est trop grand. »

— « Parfait. J'accepte. Je ne peux pas parler au nom de mes amis mais je leur expliquerai. »

— « Je suis sûr qu'ils verront la lumière, » conclut sèchement Arigi.

6

QUELQUES jours plus tard, Jagu fut envoyé à l'école de perfectionnement de la Marine Spatiale.

Ses amis et lui accomplirent alors de nombreux voyages d'entraînement à bord d'engins opérant dans les limites du système solaire. Une année s'écoula. Ils effectuèrent trois missions dans les systèmes voisins, sous la tutelle de cosmonautes confirmés. Lors de la dernière, qui comportait des exercices de combat, les vétérans se bornèrent au rôle d'observateurs.

Il y eut une autre cérémonie. Un nouveau destroyer interstellaire fut mis en service. Il fut baptisé le *Paajaa* et Jagu reçut l'insigne rouge de capitaine. Ses camarades obtinrent également divers grades subalternes ; ils devaient à eux tous constituer l'équipage du *Paajaa*.

Avant le voyage inaugural du navire, Jagu fut à nouveau convoqué par Arigi. Il savait maintenant que le policier avait infiniment plus d'influence que le public ne l'imaginait. Il n'était pas seulement responsable de la sécurité intérieure de la planète : il avait

la haute main sur l'ensemble du système de sécurité stratégique.

Arigi accueillit Jagu comme un membre du cercle intérieur. Il le pria de s'asseoir et lui offrit un verre de *kusuto*. Un des meilleurs crus. Et trente ans de fût.

— « Vous donnez gloire et célébrité à votre clan, » dit-il. « Les Wazaga peuvent être fiers de vous. Mais ce n'est pas simplement parce que vous êtes un Wazaga que vous avez votre brevet de capitaine, vous savez. Un navire interstellaire coûte trop cher et a trop d'importance pour être confié à un jeune sous prétexte qu'il est affilié à un groupe dominant. Vous êtes capitaine parce que vous méritez ce titre. »

Il huma le vin et en avala une petite gorgée.

Reposant son verre, il considéra Jagu, les yeux plissés. « Dans quelques jours, vous recevrez l'ordre officiel de partir pour votre première croisière d'exploration. Vous aurez suffisamment de carburant et de vivres pour un voyage de quatre ans mais vous aurez pour consigne de revenir au bout de deux ans et demi si les circonstances le permettent. Au cours des dix-huit mois restants, vous aurez pour tâche de repérer des planètes habitées. Si vous en rencontrez une dont les indigènes possèdent une technologie leur permettant les voyages spatiaux limités à leur système et connaissant l'énergie atomique, vous noterez son état actuel de développement et ferez un rapport sur ses capacités de résistance en cas d'une éventuelle attaque de notre part. Si les autochtones en sont à l'étape du voyage interstellaire, vous vous livrerez au maximum d'observations possible mais éviterez de mettre votre bâtiment en danger. Et vous reviendrez directement dans les délais les plus rapides après avoir recueilli toutes les informations requises.

» Si les indigènes ont une technologie inférieure, vous chercherez un site facilement repérable en vol orbital et vous y érigerez une statue de Mako.

» Lorsque vous reviendrez, un grand nombre d'œufs seront arrivés à éclosion ici. La proportion des incroyants congénitaux sera plus forte qu'au cours des années précédentes. Quand vous aurez atteint l'âge que j'ai aujourd'hui, la masse des sceptiques constituera un sérieux problème. Il y aura des conflits, les mœurs changeront. On connaîtra peut-être même des effusions de sang. Mais avant cette échéance, avant que le rapport des forces bascule en faveur des incrédules, avant que décline la foi en les Héros et en Mako, nous aurons colonisé des planètes habitées par des êtres intelligents. Nous aurons également liquidé ou asservi nombre de races inférieures. Nous aurons commencé à essaimer sur ces mondes étrangers. Du fait de notre mode de reproduction, nous sommes en mesure de peupler une planète plus rapidement qu'aucune autre espèce intelligente. Et c'est une excellente chose car nous aurons besoin que ces colonies nous aident lors des guerres qui éclateront.

» Inévitablement, nous aurons à combattre des cultures égales, voire supérieures, à la nôtre. Lorsque cela se produira, il sera acquis que nous avons le droit spirituel de

prendre ce qu'il nous plaira de prendre. A ce moment, l'affaiblissement de la foi en la religion de nos pères n'affectera pas notre ardeur guerrière. Nous l'aurons remplacée par une autre croyance : le droit à la conquête.

» D'ici là, bien sûr, je ferai de mon mieux pour neutraliser l'opposition des autorités religieuses. Les membres de l'aristocratie faisant preuve de scepticisme seront endoctrinés comme il convient, afin qu'ils adoptent la position saine de l'hypocrisie consciente. Ceux qui refuseront noblement... leur compte sera réglé d'une façon ou d'une autre. Nous éliminerons aussi les incroyants appartenant aux classes inférieures. Ils seront déclarés criminels.

» Mais, bien entendu, il ne s'agira là que de gagner du temps. Lorsque la tendance au scepticisme l'aura emporté, j'aurai rejoint mes ancêtres. Avec la satisfaction du devoir accompli. »

Arigi sourit et reprit : « Je serai un fantôme. J'aurai peut-être même une statue. Cependant, mes descendants — à l'exception des inévitables réactionnaires à tous crins — considéreront ma tombe comme une curiosité historique. Ou anthropologique. Il me faudra errer, affamé, en compagnie des autres fantômes tout aussi affamés — sans recevoir d'hommages ni d'offrandes, faible et débile, plein d'une rage impuissante. »

Jagu se demandait si Arigi ne croyait pas à moitié à ce qu'il disait. S'il ne se leurrait pas autant que ceux-là même qu'il raillait. Il se forgeait sa mythologie personnelle pour remplacer la veille.

Après tout, sur quoi se fondait-il, en réalité, pour soutenir qu'on naissait croyant et qu'on ne le devenait pas ?

Une semaine après cette entrevue, Jagu reçut l'ordre de prendre l'espace. Une autre semaine s'écoula et sa planète natale ne fut plus qu'une minuscule étincelle perdue au milieu d'une multitude d'autres. Il fonçait vers l'inconnu.

Une année et trente étoiles plus tard, il avait découvert deux planètes habitables, l'une et l'autre tournant autour d'une étoile de type Ao-U. La seconde, contrairement à la première, était peuplée d'êtres intelligents.

Le *Paajaa* se mit en orbite dans les couches supérieures de l'atmosphère et les télescopes furent braqués sur la surface de la planète — la troisième à partir de l'étoile centrale. Le pouvoir de magnification des instruments était tel que les observateurs avaient l'impression de se trouver à quelques mètres au-dessus du sol.

Les indigènes étaient des bipèdes relativement imberbes, exception faite de la formation pileuse qui surmontait leur tête et de celle qui couvrait le visage des mâles. La plupart d'entre eux étaient enveloppés de toutes sortes de vêtements. Comme les jorumas, leur coloration épidermique variait ; ceux dont la pigmentation était le plus foncée se trouvaient surtout dans la zone équatoriale.

Des milliers de photographies furent prises. D'après les clichés des groupes peu vêtus ou même

entièrement nus, il était évident que ces bipèdes étaient bisexués.

L'équipage du *Paajaa* isola un autre facteur : ces êtres ne possédait pas de technologie comparable à celle des jorumas. Ils ignoraient jusqu'à l'aéronautique en dehors de quelques ballons. Leur principale source d'énergie était la machine à vapeur. Il y avait des locomotives à vapeur circulant sur des rails, des bateaux à aubes ou à hélice. Et également beaucoup de navires à voiles. L'arme la plus redoutable était le canon et le fusil à un coup.

Les aborigènes en étaient approximativement au stade de civilisation qui avait été celui des jorumas un siècle et demi plus tôt.

7

Au trois centième passage orbital, Alaku fit une découverte ébouriffante.

Il était en train d'examiner sur un grand écran l'image transmise par un télescope quand il poussa un cri. Ceux qui se trouvaient dans les environs accoururent et le spectacle qu'ils virent leur arracha le même cri de stupéfaction.

Quand Jagu arriva, la scène n'était plus captée par le télescope mais, lorsqu'il eut entendu la description qu'en firent les autres, il ordonna qu'on lui apportât les photos sur-le-champ.

Il les étudia, se contraignant à conserver un visage impassible pour que ses amis ne se rendissent pas compte de son trouble. « Il faut descendre jeter un coup d'œil là-dessus, » ordonna-t-il enfin.

Le vaisseau fut placé en orbite fixe et quatre astronautes, dont Jagu, embarquèrent dans la vedette d'approche. Leur objectif était un plateau rocheux situé à quelque huit kilomètres au sud-est de la cité la plus proche. Celle-ci se dressait sur la rive occidentale d'un grand fleuve, axe d'un ruban de végétation sinuant au milieu du désert qui recouvrait la majeure partie de la moitié nord du continent. C'était la nuit mais la lune à son plein étincelait dans un ciel sans nuages. Son éclat illuminait a giorno les trois immenses pyramides de pierre et l'objet dont la vue avait tant bouleversé l'équipage du *Paajaa*.

Après avoir dissimulé leur nacelle au fond d'un étroit et profond ravin, les quatre jorumas s'installèrent dans un petit véhicule semi-tracté. Le trajet ne leur prit qu'une minute. Quand Jagu, qui pilotait, s'arrêta, toute l'équipe mit pied à terre et s'approcha du monument.

Au bout de quelques instants, Jagu brisa le silence. Il parlait d'une voix lente comme s'il hésitait à s'engager :

— « Cela semble être Joma. »

— « C'est très vieux, » fit Alaku. « Très. Si c'est Mako qui l'a façonné, il doit l'avoir fait immédiatement après sa mort. Il est sûrement venu directement ici. »

— « Pas de conclusions hâtives, » reprit Jagu. « J'allais dire qu'un autre vaisseau nous a précédés sur cette planète mais nous savons qu'aucun ne s'est dirigé sur ce secteur. Cependant... »

— « Cependant ? »

— « Tu as raison : c'est très ancien. Regarde ces stries creusées dans la pierre. Ce sont sans doute les tempêtes de sable qui les ont produites. Et le visage. Il est abîmé. Pourtant, il est possible que ce soit l'œuvre des indigènes. C'est très possible. »

Le silence retomba. Les quatre jorumas réintégrèrent la chenillette et firent lentement le tour de l'énorme statue.

— « Il est tourné vers l'est, » remarqua Alaku. « Toutes les effigies de Joma font face à l'est, selon Mako. »

— « Nombreux sont les primitifs qui, sur bien des mondes, orientent leurs temples et leurs morts vers l'est, » répliqua Jagu. « Il est normal qu'ils regardent le soleil levant, symbole de l'immortalité. »

Fawani intervint à son tour : « Cette effigie est peut-être la plus colossale des reproductions de Joma. Mais elle n'est pas la seule sur ce monde. Les photos montrent qu'il y en a d'autres qui doivent être anciennes, elles aussi. Il se peut que ce ne soit rien de plus qu'une coïncidence. Les indigènes les ont sculptées. Ce sont leurs symboles religieux. »

— « Il se peut aussi, » dit Jagu, « que ces indigènes aient élaboré une religion centrée sur Joma après le passage de Mako et qu'ils aient alors taillé la statue. Mako leur a peut-être même transmis notre propre religion. D'ailleurs, vous avez vu qu'ils ont bâti un temple devant Joma. Je suis sûr que les ruines que l'on distingue entre ses pattes sont les vestiges de ce sanctuaire. Ils ont fait d'autres statues de Joma, plus petites. Puis, les siècles ont passé et ils ont cessé de croire en Joma. Comme nous autres. Et pourtant, le témoignage de la vérité était là, devant leurs yeux railleurs... »

Jagu savait que ses amis et lui pourraient méditer aussi longtemps qu'ils voudraient : jamais ils ne réussiraient à résoudre l'énigme. Il n'y avait qu'une chose à faire : trouver quelqu'un qui sache.

La chenillette prit la direction de la cité qui était bordée d'habitations isolées. Avant d'avoir parcouru deux kilomètres, les explorateurs trouvèrent ce qu'ils cherchaient : une troupe d'indigènes venait à leur rencontre. Ils chevauchaient des animaux ressemblant beaucoup au *gapo* des déserts de leur planète natale, à ceci près que ces bêtes n'avaient que quatre pattes et qu'une seule bosse.

Les gapoïdes effarouchés se dispersèrent et plusieurs cavaliers mordirent la poussière. Les jorumas les criblèrent de flèches à gaz dont la pointe était imprégnée d'une substance aux effets paralysants. Après avoir arraché les vêtements des victimes inanimées afin d'être certain d'avoir un spécimen de chaque sexe (car les zoologistes tiendraient à examiner ces prises au retour), Jagu choisit un mâle et une femelle qui furent chargés dans la chenillette. Puis on fit demi-tour pour rejoindre la vedette d'approche et, quelques minutes plus tard, celle-ci décollait.

Lorsque le petit groupe eut rallié le *Paajaa*, les captifs furent al-

longés sur des lits dans une pièce dont la porte était verrouillée. Jagu les contempla et se demanda pour la millième fois si le dessein de Tuu n'avait pas été de faire des jorumas des créatures privilégiées et supérieures. Peut-être étaient-ils vraiment à l'image du Dieu. Ces bipèdes endormis étaient si fluets, si débiles et si inefficaces, sexuellement parlant ! L'un des sexes était incapable de couver un œuf ou de porter un jeune, carence qui réduisait de cinquante pour cent les chances de reproduction de l'espèce. Sans compter, songeait à part soi Jagu qui, en dépit du trouble qui l'agitait, conservait son sens de l'humour, sans compter que cela supprime les trois quarts du plaisir...

Peut-être, ainsi que certains théologiens l'avaient envisagé, les autres créatures intelligentes étaient-elles des expériences auxquelles Tuu s'était livré. Peut-être Tuu entendait-il que les non-jorumas fussent des êtes inférieurs.

Mais que les théologiens spéculent à loisir : Jagu avait une énigme autrement importante et urgente à élucider. Et Alaku, qui plus est, l'inquiétait : Alaku, le froid Alaku dont l'intellectualisme était l'unique passion, l'agnostique Alaku était le plus frappé de tous.

Jagu se rappelait ce que lui avait dit Arigi : on croit seulement ce que l'on veut croire. Le métaphysique ne peut ni se réfuter ni se souvenir en termes relevant du physique.

— « La cause est entendue, » disait Alaku. « Nous nous sommes crus très intelligents alors que nous accusions nos pères d'ignorance et de superstition. Mais Mako savait que, un jour, nous viendrions ici et découvririons la vérité. Il le savait quand les arrière-arrière-grands-parents de nos arrière-arrière-grands-parents n'étaient pas nés. »

— « Nous avons capturé deux indigènes, » fit Jagu. « Nous allons apprendre leur langue et nous apprendrons peut-être par leur intermédiaire qui a sculpté Joma — je veux dire cette statue qui a l'air de ressembler à Joma. »

Alaku lui adressa un regard désespéré.

— « Comment le sauraient-ils ? Leur seul témoignage, ce sont les paroles de leurs ancêtres. Exactement comme nous. »

Ce fut la dernière conversation que Jagu eut avec Alaku.

Ce dernier ne monta pas prendre son tour de garde. Le chef de l'expédition l'appela par l'interphone. Ne recevant pas de réponse, il se rendit dans la cabine de son ami. La porte en était close mais la serrure ne résista pas au passe-partout. Alaku gisait sur le sol, la peau bleuâtre. Le cyanure avait fait son œuvre.

Alaku n'avait pas laissé de lettre. Il n'en était pas besoin.

Cette mort affligea et démoralisa l'équipage. Alaku était aimé malgré l'attitude quelque peu distante qu'il affectait. Les œufs nombreux conçus avec sa participation attendaient dans le réservoir cryogène ; ils seraient décongelés après le retour de la nef.

Quelques heures après leur capture, les deux indigènes s'entretuèrent. Le plus gros étrangla l'autre mais ce dernier eut le temps,

avant de mourir, d'ouvrir à coups de dents les veines du poignet de son agresseur et ce dernier, son forfait accompli, s'était employé de son mieux à activer l'hémorragie.

Jagu songea à rebrousser chemin pour s'emparer d'autres aborigènes mais il lui fut impossible de s'y résoudre. Revenir en arrière, avoir à se trouver à nouveau en face de Joma, en face de cette antique et terrifiante créature de pierre... cette fois, qui sait si d'autres ne perdraient pas la raison à leur tour ? Et s'il ne serait pas lui-même parmi ceux qui sombreraient dans la folie ?

Longtemps, Jagu arpenta le pont. Quand il ne marchait pas de long et large, il demeurait sur sa couchette, les yeux fixés sur le mur.

Enfin, il gagna la passerelle où Fawani, le plus cher de ses amis, était de quart. Fawani ne parut pas surpris car le capitaine venait fréquemment dans le poste de pilotage durant ses heures de repos.

— « Il y a longtemps que nous ne nous sommes réunis, » dit Fawani. « La statue sur cette planète abandonné de Tuu, le suicide d'Alaku... tout cela a tué l'amour. Tout détruit. Il ne reste qu'un point d'interrogation. »

— « Moi, je ne me pose pas de question. Je sais que cette effigie a été fabriquée par les indigènes. Je le sais parce qu'il n'y a pas d'autre explication. »

— « Mais il est impossible de le prouver. »

— « En effet. Aussi, avant de rentrer, il nous faut prendre une décision. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Il existe plusieurs choix. Un ; faire un rapport exact sur ce que nous avons vu et laisser les autorités réfléchir et décider à notre place. Deux : oublier que nous avons découvert la seconde planète et ne parler que de la première. Trois : ne pas rentrer au port ; trouver une planète convenant à la colonisation, si éloignée qu'aucun navire joruma ne pourra s'y poser avant des siècles et des siècles. Ces trois solutions sont aussi dangereuses les unes que les autres. Tu ne connais pas Arigi comme moi. Il refusera de croire à une coïncidence, car la probabilité en faveur d'une telle coïncidence est mathématiquement trop faible. Il refusera également de croire que c'est Mako qui a sculpté cette statue. Sa conclusion sera que nous en sommes les auteurs et que nous avons cherché à monter un monstrueux canular. »

— « Comment pourrait-il croire une chose pareille ? »

— « Comment le lui reprocher ? Il est au courant de notre passé. Il se figurera que nous avons voulu semer la confusion. Ou que ce long voyage nous aura fait perdre notre équilibre mental, que nous nous sommes convertis, que nous sommes retombés dans les vieilles superstitions, que nous avons commis un pieux mensonge pour le convaincre, lui et tous ceux qui partagent ses vues. Quoi qu'il en soit, il sera persuadé que nous avons organisé une mystification. Sinon, ce serait l'effondrement de toute sa philosophie de l'existence.

» Si nous tentions de faire disparaître toutes les preuves, les photos, le journal de bord, etc., nous courons le risque que quel-

qu'un ne parle. Et quelqu'un finira par parler : c'est une certitude pour moi. Nous appartenons à une espèce qui ne sait pas garder la bouche close. Et puis, l'un d'entre nous peut devenir fou et laisser échapper la vérité.

» Personnellement, j'estime qu'il faut essayer la troisième solution. Nous diriger vers un secteur inconnu, partir loin, si loin que le retour soit impossible. Nous serons alors hors du rayon d'action des navires actuels. Si, plus tard, on nous découvre, nous pourrons toujours prétendre que nous avons eu un accident, que le vaisseau n'a pas pu revenir vers son point de départ. »

— « Mais si nous tombons en panne sèche avant d'avoir trouvé une planète habitable ? » questionna Fawani.

— « C'est un risque à prendre. » Jagu désigna du doigt la partie inférieure de la carte céleste fixée à la cloison. « Il y a un bon nombre d'étoiles de type Ao-U dans cette région. Si je t'ordonne maintenant, à cette seconde précise, de mettre le cap sur cet amas, obéiras-tu ? »

— « Je ne sais que penser. Il est évident que nous pouvons passer tout le temps de voyage de retour à discuter pour déterminer quelle est la meilleure solution. Et nous ne serons pas plus avancés quand nous atterrirons. J'ai confiance en toi, Jagu, parce que je crois en toi. »

— « Croire ? » Jagu sourit. « Y a-t-il aussi des gens qui croient congénitalement en autrui ? Et des gens ainsi faits que l'on croit en eux ? Peut-être, après tout. Mais le reste de l'équipage ? Nos camarades accepteront-ils de me suivre sans hésiter ? »

— « Parle-leur. Dis-leur ce que tu m'as dit et ils agiront comme moi. Je change de cap. Ils n'ont pas besoin de le savoir avant de s'être prononcé pour cette solution. Il faut seulement que tu leur aies parlé avant la fin de mon quart. »

— « Très bien. Vire de bord. Va dans cette direction. Nous choisirons une étoile plus tard. Nous en trouverons une ou nous périrons en essayant d'en trouver une. Nous commencerons une vie nouvelle. Et nous ne parlerons jamais à nos enfants des fantômes des héros d'antan. »

— « Manœuvre de changement de cap, » annonça Fawani, penché sur les commandes. Quand il eut achevé d'alimenter les cerveaux électroniques en cartes perforées, il se retourna vers Jagu et demanda : « L'homme peut-il vivre dans un vide religieux ? Qu'enseignerons-nous à nos enfants qui soit capable de remplacer les vieilles croyances ? »

— « Ils croiront ce que nous voudrons qu'ils croient, » répondit Jagu d'une voix sèche. « D'ailleurs, nous avons tout le temps d'y songer. »

Jagu contempla les étoiles en silence. Il pensait à la planète qu'ils venaient de quitter. Ses habitants ne sauraient jamais quelle reconnaissance ils lui devaient, à lui, Jagu.

S'il était retourné au port et avait relaté l'aventure, la Flotte Spatiale — quel qu'eût pu être, au demeurant, le sort des mem-


JE FAIS DE VOUS UN MAITRE DU
KARATE
(Le Karate est la méthode orientale secrète de self-défense réaliste qui fait de vos mains, de vos bras, et de vos jambes des armes paralysantes... sans aucun contact corporel).
tout juste 2 heures après que vous aurez reçu "SUPER KARATE" vous serez en voie de devenir un invincible Maître du Karate, chez vous rapidement, FACILEMENT, ou cela ne vous coûte rien
des centaines d'illustrations
WALLACE W. REUMANN,
Auteur de "SUPER KARATE", autorité mondiale en matière de KARATE, est à notre connaissance le SEUL Instructeur non japonais reconnu par la Fédération Internationale de KARATE de Tokio.
J'ai passé trois ans au Japon, au cours desquels j'ai appris l'art oriental si peu connu du KARATE. Je suis devenu 4e degré ceinture noire, symbole de la plus haute distinction possible.
Aujourd'hui, je suis prêt à VOUS enseigner chaque secret que j'ai appris et je vous garantis que je ferai de VOUS un Spécialiste du KARATE en quelques heures — sinon chaque centime que vous aurez versé pour mes leçons, vous sera intégralement remboursé !
J'ai réuni tout ce que je savais sur le KARATE, dans un cours intitulé SUPER KARATE — totalement illustré et clairement expliqué.
Je vous y enseigne, pas à pas, les bases du KARATE afin que vous appreniez rapidement et facilement comment ces principes étonnants font que vous pouvez maîtriser N'IMPORTE QUI — quel que soit son poids, quelle que soit sa taille !
VOTRE CORPS EST VOTRE PROTECTION !
Le KARATE est le résultat de centaines d'années de recherches, de pratique et de profession. Le KARATE est la méthode japonaise secrète qui transforme vos mains, vos bras et vos jambes en des armes d'ATTAQUE d'une prodigieuse puissance. Lorsque vous savez comment utiliser le KARATE, vous désarmez, vous anéantissez n'importe quel adversaire en QUELQUES SECONDES.
Lorsque vous appliquez les techniques du KARATE vous pouvez abattre un agresseur d'un simple coup du tranchant de votre main. Vous pouvez faire basculer un assaillant par dessus votre épaule et le projeter sur le sol la tête en avant. (Dernièrement aux Etats-Unis, une de mes élèves, une fille de 59 kilos, a culbuté ainsi un agresseur de 116 kilos ! la photo a d'ailleurs paru dans la revue "Pageant").
Avec le KARATE, vous pouvez désarmer quiconque s'attaque à vous, même avec un tesson de bouteille, un couteau ou un revolver. Vous pouvez retourner l'attaque à votre avantage en vous servant simplement de vos mains, de vos bras et de vos jambes.
MAITRISEZ N'IMPORTE QUELLE SITUATION !
Avec le KARATE vous pouvez désarmer et anéantir deux, trois, même quatre assaillants. D'une simple pression du pouce et des doigts vous pouvez atteindre l'un des multiples centres nerveux de votre adversaire, le faire ainsi lâcher revolver ou couteau, pendant que lui-même s'effondre de douleur.!
En fait, la connaissance du KARATE fait de vous un HOMME NOUVEAU, cela même si vous n'avez jamais à utiliser votre pouvoir ! car vous aurez une absolue et toute nouvelle confiance en vous. Vous circulerez assuré et confiant. Vous regarderez droit dans les yeux de n'importe qui. Vous savez que RIEN ne peut vous arriver, que RIEN ne peut vous effrayer — que vous pouvez venir à bout de n'importe quel homme, de n'importe quelle arme, de n'importe quelle situation — et que tout cela vous pouvez le faire, sans même avoir un contact corporel avec votre adversaire !
9 F, 50 seulement
offre spéciale d'introduction
NE COUTE QUE 9 Fr 50 !
Vous vous devez à vous-même et à ceux que vous aimez, d'être capable de vous défendre en ces jours troublés où les attaques à mains armées se multiplient. On n'a jamais vu tant de cambriolages, de hold-up, et d'assassinats ! Renvoyez de suite le bon ci-contre qui vous permet de recevoir mon Cours Complet de SUPER-KARATE pour le prix incroyablement bas de seulement 9 Fr 50 ! Tout compris! Rien d'autre à payer! Rien d'autre à acheter ! Et si vous, si vos amis ne reconnaissez pas d'ici 30 jours que le KARATE a fait de vous un autre homme, renvoyez simplement la couverture du cours et chaque centime de celui-ci vous sera remboursé! Aucune question ne vous sera posée. Vous seul êtes juge!
MANNEQUIN GEANT "GRANDEUR NATURE" POUR VOUS EXERCER AU KARATE
seulement 9 F 95
Y COMPRIS PROGRAMME COMPLET D'INSTRUCTIONS ILLUSTREES ! Vous pouvez maintenant accélérer vos connaissances de KARATE et devenir bien plus rapidement, que vous l'aviez cru possible, un champion ! Vous pouvez vous exercer sur ce MANNEQUIN personnel - exactement comme si vous disposiez d'un partenaire vivant. Cet étonnant MANNEQUIN géant, grandeur nature, analogue à un être vivant, vous montre clairement les régions les plus vulnérables. Celles qu'il faut attaquer. Instantanément vous voyez OU engager l'action et vous voyez aussi COMMENT l'engager - grâce aux instructions illustrées faciles à suivre, jointes gratuitement à chaque MANNEQUIN. Vous apprenez où se trouvent les points les plus sensibles et les plus fragiles du corps humain. Vous apprenez les positions de défense et de mise en garde. Vous apprenez comment transformer vos mains, vos bras et vos jambes en armes terribles. Des numéros très visibles, à même le MANNEQUIN, vous montrent sans erreur possible, où faire une pression, où attaquer. Commandez immédiatement votre MANNEQUIN personnel accompagné gratuitement du programme complet d'instructions illustrées.
Seulement 9 Fr 95 plus 1 Fr 60 pour frais d'envoi.
OFFRE COMBINÉE SUPER ÉCONOMIQUE
Commandez les deux, le cours SUPER KARATE et le MANNEQUIN D'EXERCICES GÉANT. Dans ce cas vous payez seulement 19 Fr 80 au lieu de 21 Fr 50 Vous économisez les frais d'envois. Et pour votre carte de Membre du KARATE (jointe gratuitement si vous commandez maintenant) inscrivez très lisiblement votre nom, prénom et date de naissance, dans le bon ci-dessous.
19 F 80
RENVOYEZ DE SUITE CE BON GRATUIT ET SANS RISQUES !
S. I. P. - (Dépt GAL) 2, Brd de France - Monte-Carlo
Oui, j'accepte votre offre d'essai gratuit et sans aucun risque pour moi. Il est donc bien entendu que je dois être entièrement et totalement satisfait. S'il n'en était pas ainsi, la seule chose que j'aurais à faire pour être immédiatement remboursé est de vous retourner la couverture du cours dans les 30 jours de sa réception. Aucune question ne me sera posée. Je serai seul juge.
☐ Je désire profiter de votre offre combinée super économique. Envoyez-moi le colis discret et fermé contenant le cours de SUPER-KARATE et le MANNEQUIN D'EXERCICES GEANT. Je vous joins comme paiement complet, frais d'envoi compris, 19 Fr 80 par chèque, mandat-lettre (ou billets de banque par lettre recommandée) PAS DE MANDAT-CARTE !
☐ Indiquez ici si vous préférez régler au facteur à la réception du colis. Attention vous payez dans ce cas un supplément de 3 Fr 50 pour frais de contre remboursement.
☐ Envoyez-moi le cours SUPER-KARATE sous pli fermé. Je vous joins comme paiement complet 9 Fr 50 plus 0 Fr 50 de frais d'envoi (total 10 Fr) - règlement par chèque, mandat-lettre (ou billets de banque par lettre recommandée) PAS DE MANDAT-CARTE !
☐ Envoyez-moi le MANNEQUIN D'EXERCICES GEANT sous colis discret et fermé. Je vous joins comme paiement complet 9 Fr 95 plus 1 Fr 60 de frais d'envoi (total 11 Fr 55) - règlement par chèque, mandat-lettre (ou billets de banque par lettre recommandée) PAS DE MANDAT-CARTE !
Tracer une croix (X) dans la case qui correspond à votre choix.
NOM
Adresse
VILLE
Date de naissance
☐ Je suis d'accord qu'en étudiant le KARATE je suis moralement lié et obligé de ne jamais pratiquer le KARATE en tant qu'agresseur, mais uniquement pour me défendre.
Signature,

bres de l'équipage du *Paajaa* — se serait dirigée droit sur la planète. Elle aurait capturé des spécimens de l'espèce dominante afin d'étudier leurs réactions à une multitude de maladies artificiellement créées. En l'espace de quelques années, seuls auraient survécu les plus résistants des indigènes et leur monde aurait alors été déclaré ouvert à la colonisation.

A présent, les bipèdes bénéficiaient d'un sursis. S'ils développaient bientôt le voyage spatial et l'énergie atomique, la prochaine expédition joruma déciderait que leur planète serait zone interdite.

Mais qui sait si, un jour, ses propres descendants ne regretteraient pas la décision de Jagu ? Qui sait si, dans l'avenir, les fils de ces êtres qui lui devaient d'avoir été épargnés ne viendraient pas sur la planète où vivraient ses fils à lui ? Qui sait s'il ne l'attaqueraient pas et ne la détruiraient pas ? Ou s'ils ne réduiraient pas les jorumas en esclavage ?

Cela aussi, c'était une chance à courir. Pour lui et pour ses descendants.

Jagu actionna la sonnerie qui réveillerait les dormeurs et convoquerait ceux des membres de l'équipage qui étaient de garde. Il fallait maintenant leur parler.

Il savait que tous demeureraient traumatisés jusqu'à leur dernier soupir. Mais il se jura que leurs fils l'ignoreraient. Leurs fils seraient délivrés du poids du passé, de ses doutes et de ses terreurs. Leurs fils seraient libres.

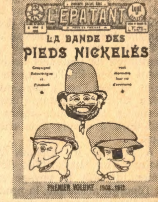
Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The blasphemers.

Classez par ordre de préférence les textes figurant dans ce numéro et adressez-nous ce bulletin après l'avoir découpé ou recopié.

1.	4. ....
2.	5. ....
3.	(La chronique scientifique est hors concours.)

Nous vous remercions d'aider ainsi à l'édification de nos sommaires futurs.

Dépôt légal : 4me trimestre 1964 — Le Gérant : M. Renault
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)


L'EPATANT
LA BANDE DES
PIEDS NICKELÉS
PREMIER VOLUME 1908-1912